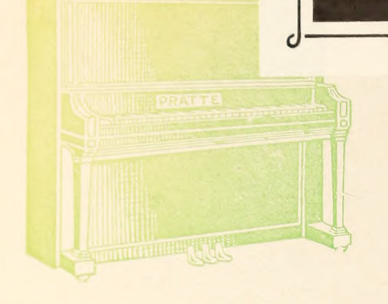

"LE ROMAN CANADIEN"
oct 1928
La Prise de Montréal
Roman Canadien Inédit
par
Jean Féron
25¢
FOURNIER-28
ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND, MONTRÉAL

THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS



Le piano **PRATTE**
L'instrument parfait.



L'ORTHOPHONIC-VICTOR
Achetez le véritable, il ne coûte pas plus cher que les autres.

Le fameux radio ROGERS (sans batterie).—Le poste par lequel tous les autres sont jugés.

Nous avons en magasin tous les modèles de chacune de ces marques et nous les vendons aux

CONDITIONS LES PLUS FACILES EN VILLE



368 est, rue Ste-Catherine, -:- MONTREAL

Le plus grand magasin du genre au Canada

Beauceville OCTOBRE 1928 Montréal

La Prise de Montréal

Roman canadien inédit

PAR

Jean Féron

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth

Montréal

PS
9511
E76
P75
1928
Spec. Coll.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

La Métisse. Editions de luxe, format 7½ par 5½	1 vol.	**75c**
L'Aveugle de St-Eustache (deuxième édition)	1 vol.	**25c**
Le Philtre Bleu	1 vol.	**15c**
Fierté de Race	1 vol.	**25c**
La Femme d'Or	1 vol.	**15c**
La Revanche d'une Race	1 vol.	**25c**
La Besace d'Amour	1 vol.	**25c**
Les Cachots d'Haldimand	1 vol.	**25c**
La Taverne du Diable	1 vol.	**25c**
Le Patriote	1 vol.	**25c**
Le Manchot de Frontenac	1 vol.	**25c**
La Besace de Haine	1 vol.	**25c**
Le Siège de Québec	1 vol.	**25c**
Le drapeau Blanc	1 vol.	**25c**
Les trois Grenadiers	1 vol.	**25c**
Le Capitaine Aramèle	1 vol.	**25c**
L'espion des habits rouges	1 vol.	**25c**

Théâtre

La Secousse : pièce dramatique en trois actes . .	1 vol.	**25c**

Tous droits de publication, de traduction, reproduction, adaption au théâtre et au cinéma réservés par Edouard Garand

1928

Copyright by Edouard Garand, 1928

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.



I

AUX ARMES !

Vers les quatre heures de l'après-midi de ce jour, samedi 11 novembre 1775, sous un ciel nuageux et bas, par un vent du nord-ouest soufflant par intervalles avec une grande violence et charriant des grêlons qui crépitaient en mitraille contre les tuiles des toits et les carreaux des fenêtres, les ouvriers quittaient précipitamment les ateliers et couraient vers le centre de la cité où les précédaient les commerçants et les petits bourgeois suivis de leur femme et de leurs enfants. Ceux des ouvriers, commerçants et bourgeois qui faisaient partie des milices se hâtaient vers leurs logis, y prenaient leurs fusils, leurs balles et leur poudre, et, poussant des cris d'allégresse ou de menace, s'élançaient dans la bourrasque pour se joindre au gros du peuple. Des chevaux traînant du canon ou tirant des chariots de munitions et escortés de cavaliers anglais allaient à toute erre par les rues glacées, raboteuses, coupées çà et là de fossés dont l'eau était gelée, et chariots et canons cahotaient avec un bruit d'enfer en dévalant vers les murs de la ville. Suivaient à peu de distance, au pas de course et aux cris stridents des clairons, quelques escouades de fusiliers et des compagnies de grenadiers. Hâtivement le peuple se rangeait pour faire place aux chevaux, aux canons, aux capotes rouges. Puis ce peuple, qui courait

d'un côté tandis que les soldats allaient de l'autre, se mettait à crier à tue-tête :

—Les Américains... Les Américains! ... il ne faut pas qu'ils entrent!

Mille clameurs diverses s'élevaient dans l'espace, s'entre-choquaient, se confondaient et se perdaient aussitôt dans les rugissements de la rafale.

S'il était des groupes pour crier contre l'entrée des Américains dans la ville, il s'en trouvait d'autres pour clamer :

—Livrons la ville !... Livrons la ville !...

Mais c'était le petit nombre et, pour la plupart des Anglais avec qui pactisaient quelques ouvriers canadiens. La grande majorité de la population, c'est-à-dire tous les Canadiens, avec les commerçants et les bourgeois en tête, voulait qu'on défendît la ville contre les Yankees.

Et en riposte le "Vox Populi" jetait :

—Les Américains n'entreront pas !

Tantôt un petit groupe de commerçants anglais débouchait d'une ruelle et clamait :

—Vivent les Américains !

Des vociférations et des cris de colère accueillaient ces vivats, un heurt se produisait entre ces Anglais et la masse des Canadiens, des poings se tendaient, s'élevaient, s'abattaient, des jurons ricochaient, parfois des rires énormes dominaient le chahut... puis les Anglais s'éclipsaient. Alors des clameurs de joie succédaient aux clameurs de colère, des voix aigres de femmes lançaient aux fuyards des invectives ou des lazzis, des enfants battaient des mains, puis tout ce peuple, criant, hurlant, riant, s'engouffrait dans la rue Notre-Dame et allait grossir d'autres masses de peuple aux abords des casernes et du marché.

Autour des casernes — c'est-à-dire là où en 1760, s'élevait l'ancienne citadelle—le vacarme était effrayant, car là s'était ramassé le plus gros du peuple. Car le peuple voulait pénétrer dans ses casernes pour s'y armer et courir, après, hors les murs pour repousser les Américains; mais les soldats Anglais qui en avaient la garde défendaient leur approche. Le peuple hurlait, s'agitait, menaçait. Les soldats, pour effrayer cette foule tourmentée tiraient des coups de fusils au-dessus des têtes furieuses. Ces coups de feu n'intimidaient pas le moindrement le peuple; au contraire ils l'exaltaient, le courrouçaient davantage. Car, ces soldats, on le savait, étaient des partisans, des Américains. Ils soutenaient les marchands Anglais qui, pour la plupart, souhaitaient la conquête du Canada par les révolutionnaires de l'Atlantique. Les marchands avaient donné ordre à ces soldats de ne pas livrer d'armes aux Canadiens "qui—disaient-ils—s'en serviront contre vous et nous". Et les marchands n'étaient pas loin de la vérité, car si, à ce moment, le peuple eut été armé, il eût balayé soldats et marchands anglais.

Une mince et faible palissade séparait seulement le peuple canadien des casernes et de leurs défenseurs. Ceux-ci n'étaient pourtant pas en nombre : soixante au plus, dont une quarantaine dans la cour; les autres étaient postés aux fenêtres, le fusil au poing. Chaque fois que la foule prenait son élan pour se jeter contre la palissade et la culbuter, les soldats épaulaient leurs armes. Ce geste suffisait pour arrêter l'élan, mais non pas qu'on eût peur, seulement, les hommes craignaient pour leurs femmes et pour leurs enfants qui se mêlaient à eux. Repousser ces femmes eût été impossible, elles s'accrochaient à leurs maris comme les enfants s'accrochaient à leurs mères et autant que leurs hommes, ces femmes voulaient défendre leur pays. Quant aux enfants, ils y trouvaient un amusement énorme, et l'on pouvait voir quantité de gamins lancer des pierres aux soldats anglais. Quelquefois ces pierres, plus adroitement lancées, brisaient des carreaux aux fenêtres des casernes, alors de la foule partaient des applaudissements et des quolibets. La bourrasque emportait avec elle des rumeurs joyeuses, tantôt des refrains gais qu'à pleine voix chantaient des jeunes femmes enthousiasmées.

Les gardes des casernes commençaient à désespérer de leur cause, car de moment en moment la masse du peuple grossissait, et tout ce peuple était français, car les Anglais partisans des Américains n'étaient pas là, ils étaient ailleurs. On aurait pu compter sept à huit cents Canadiens devant les casernes et aux abords de la rue Saint-Gabriel.

A un moment il se produisit une sorte de remous, car des ouvriers venaient de convaincre les femmes qu'elles devaient se retirer à l'arrière et se mettre à l'abri des balles; trois cents hommes déterminés allaient se jeter pour tout de bon contre la

palissade et les balles des soldats anglais n'arrêteraient pas l'élan.

A cet instant précis, une troupe de trente miliciens canadiens, tous armés de fusils et de pistolets, parut à quelque distance de là débouchant de l'étroite rue Saint-Joseph. Un grand diable de flandrin armé d'une rapière énorme et la ceinture garnie de pistolets et de couteaux commandait la troupe. Ce flandrin marchait en tête de sa troupe, nonchalamment, balançant sa haute taille, tantôt titubant comme un homme à moitié endormi, tantôt butant contre un pavé, et très indifférent d'apparence à ce qui se passait devant et derrière lui. Maigre et sec, le teint bilieux, les yeux encavés sous d'épais sourcils roux, les joues creuses et hâlées, les pommettes saillantes, le nez long et busqué, le menton plus long encore sous une bouche énorme aux lèvres minces et dédaigneuses, cet homme offrait une étrange physionomie. On l'eut pris pour un squelette maquillé en carnaval. Il portait une longue redingote bleue aux basques relevées par devant, et sous la redingote on découvrait une culotte de cuir brun. Les jambes et les pieds disparaissaient dans d'énormes bottes aux semelles ferrées. Malgré les bruits du vent et des clameurs, on percevait le bruit que faisaient ces semelles ferrées en heurtant le pavé de la rue. Le chef de cet homme était couvert par un large feutre gris qui, relevé à l'un de ses bords, avait pour ornement une plume de coq de couleur jaune. De longs cheveux châtains tombaient en désordre sur la nuque et les épaules. A voir sa tête penchée en avant, ses épaules légèrement voutées et sa taille balancer, tanguer, rouler, on aurait pensé que cette curieuse armature humaine allait à tout moment s'écrouler avec un bruit d'os broyés. Mais il n'en était rien : si l'homme chancelait, butait, louvoyait, il demeurait debout. Pour un peu, on l'aurait cru ivre. Il arrêta sa troupe à quelques pas de la masse du peuple qui barrait la rue Notre-Dame.

—Halte !... commanda-t-il à ses hommes d'une voix sourde et ennuyée.

Il alla s'appuyer de l'épaule contre le mur d'une maison voisine, bâilla, leva le nez en l'air et se mit à regarder les nuages.

A la vue de cette troupe de miliciens un calme relatif s'était produit parmi le peuple, et tous les regards se détachèrent des casernes pour se porter sur la troupe et son officier.

Une grosse femme, au visage rouge et couperosé, la tête échevelée, en jupon de toile rouge auquel s'agrippaient des marmots nu-tête, pieds nus et grelottants, en corsage mince, bras demi-nus et les poings sur les hanches, s'avança vers les miliciens.

Le silence se fit de toutes parts et tout le monde regarda cette femme. Elle, l'oeil étincelant, la voix forte et sonore, interpella l'officier qui ne cessait de regarder les nuages au-dessus de sa tête.

—Hé ! Lambruche... cria la femme... est-ce bien vrai que ces vauriens de soldats ne nous laisseront pas prendre les armes des casernes pour repousser les Américains ?

L'officier, appelé de cet étrange surnom, Lambruche, abaissa le nez, laissa flotter sur la femme d'abord, puis sur le peuple et les casernes, un regard vague, sourit niaisement, et, débonnaire, répondit :

—Ah bien ! mame Ledoux, c'est pas moi qui vous empêcherai, allez !

—Je crois bien, il ne manquerait plus que ça que tu nous empêches, Lambruche. C'est déjà bien assez que ces gredins-là (elle montrait les soldats devant les casernes) nous empêchent eux... si c'est pas une honte.

Ses yeux jetaient des éclairs en se promenant sur les miliciens, la masse du peuple et les soldats plus loin.

Le silence continuait de régner. Le vent hurlait avec rage, balançait les enseignes, secouait les volets des maisons, et les grêlons cinglaient les nuques et les faces.

—Moi, Lambruche, reprit la femme avec aigreur, je dis qu'il nous faut ces fusils-là qui sont dans les casernes, et je dis encore...

Elle fut interrompue par un bourgeois anglais qui, enveloppé dans un épais manteau de fourrure, la canne à pomme d'or à la main, sortait d'une ruelle avoisinante pour s'engager sur la rue Notre-Dame. Le bourgeois, gros homme d'importance, ayant entendu les paroles de la canadienne, s'était arrêté.

—Eh ! dites donc, la mère, fit-il en un français haché et comique, si vous tenez tant à vous frotter contre les Américains allez-y donc comme ça, et laissez les fusils à ceux qui peuvent les porter et s'en servir !

La commère tourna sur l'Anglais un regard surpris d'abord, terrible ensuite.

—Ah ça, milord, répliqua-t-elle qui est-ce qui vous dit que je ne peux pas porter un fusil et m'en servir? Allez m'en chercher un et je vais le faire voir!

Des éclats de rires et des vivats acclamèrent cette réplique.

—Vous feriez mieux, la mère, reprit le bourgeois anglais, d'aller décrotter vos marmots qui gêlent debout accrochés à votre jupon... N'est-ce pas honteux pour une mère qui a des enfants ?...

—Ah bien ! l'entendez-vous, vous autres, le milord qui parle "d'une mère qui a des enfants" ?...

Et la grosse femme se mit à rire aux éclats.

La foule hua le bourgeois anglais.

Une jeune femme clama :

—Il serait peut-être bon qu'on le décrotte cet Anglais-là!

—Et j'en ai bien envie! rugit la mère Ledoux en brandissant un poing énorme vers le bourgeois.

Celui-ci, redoutant de s'attirer des horions, retraitait déjà, tout en grommelant ces paroles :

—Vous ne nierez pas, la mère, que j'ai bien le droit comme un autre de dire ce que je pense!

—Ah ! oui, parlons-en de vos droits à vous autres, riposta aigrement la mère Ledoux; vous en avez des drôles de droits vous autres qui voulez nous donner aux Américains, comme si on était des chiens ! Eh bien ! milord, ici c'est notre pays à nous autres, Canadiens, et dame ! quand on a un pays, on le défend, et pour le défendre on prend tous les moyens. Le premier des moyens, milord, on se débarrasse des lâches et des traîtres ! Et si ce que je vous dis là fait pas votre affaire, fichez le camp... et fichez-le vite !

Mais déjà le bourgeois se sauvait poursuivi par les quolibets du peuple amusé.

Lambruche, toujours appuyé au mur de la maison, tête basse, les yeux demi fermés, regardait sans l'air de voir, écoutant sans l'air d'entendre.

De nouveau la mère Ledoux l'interpella :

—Eh bien ! qu'est-ce que tu dis Lambruche ?

—Moi, Mame Ledoux... rien !

On partit à rire à la ronde.

La mère Ledoux sembla s'indigner.

—Je te demande, Lambruche, si on doit aller prendre les fusils ?

—On ira bien manque, Mame Ledoux... Seulement, il faudrait avoir l'ordre de M. Maurice.

La grosse femme tressaillit, parut surprise et regarda le peuple massé derrière elle.

—Tiens ! c'est vrai, dit-elle, radoucie. J'avais pas pensé à Monsieur Maurice. Mais où est-il, qu'on ne le voit point ?

A cet instant de grandes clameurs s'élevèrent plus loin du côté de la rue Saint-Gabriel, et une violente poussée se produisit dans la masse du peuple. On vit quelque chose comme une trombe humaine s'abattre sur la palissade des casernes. C'était une nouvelle bande d'ouvriers qui accourait, et la bande voulait aussi des armes. Etrangers à la scène qui venait de se passer, ces ouvriers tentaient de renverser la palissade. Les soldats firent feu, et cette fois des balles ne manquèrent pas de blesser quelques hommes. Une rumeur de rage circula et toute la masse du peuple fut soulevée. Ce fut une véritable vague en furie qui se darda à l'assaut de la palissade.

La mère Ledoux s'élança à l'attaque, traînant toujours ses deux marmots en criant :

—Arrive, Lambruche, arrive... Viens nous aider... On va les avoir ces fusils-là !

Cette fois, c'en était bien fait : la palissade craqua... pencha... Des cris de triomphe éclataient déjà.

Mais à l'instant même une voix retentissante domina les bruits de la rue et de l'espace, et le peuple s'immobilisa et fit silence.

—Hé là ! mes amis, venait de jeter la voix sonore, prêtez l'oreille!

Tous les regards s'étaient tournés vers le balcon d'une maison faisant vis-à-vis aux casernes. Sur ce balcon se tenait un jeune homme, beau d'énergie, superbe d'audace, vêtu d'une redingote noire que recouvrait en partie une cape de velours vert. Ce jeune homme tenait à sa main un tricorne orné d'une plume rouge, et à son côté gauche pendait une épée.

Une immense clameur s'éleva aussitôt de la foule.

—D'Aubières... Maurice D'Aubières!...

Le jeune homme salua majestueusement la foule.

Deux jeunes hommes, pareillement vêtus d'une redingote noire et d'une cape bleue, mais portant à leur chapeau une plume noire, vinrent l'instant d'après se poster de chaque côté de Maurice D'Aubières.

Celui-ci, ayant promené un regard assuré sur le peuple massé sous ses yeux, avisa l'officier des miliciens.

—Ah ! ah ! fit-il en étendant sa main gantée de gris, je vois là mon bon Lambruche...

—Présent, Mesieu !... murmura l'officier des miliciens en reprenant la pose militaire.

—C'est bien, Lambruche, tu es au poste.

Puis ramenant ses regards sur le peuple :

—Mes amis Canadiens, reprit-il, c'est à lui, Lambruche, à qui j'ai donné l'ordre de distribuer les armes et les munitions !

—Eh ! mais... s'écria la mère Ledoux, pour les distribuer, il faut les avoir !

—Vous n'avez qu'à les prendre répliqua Maurice D'Aubières avec un sourire. J'en donne l'ordre... allez, Lambruche !

Un immense vivat emplit l'espace.

Aussitôt, Lambruche, ce flandrin, ce nonchalant, cet endormi, ce niais, dressa sa haute taille. Ses yeux s'illuminèrent de rapides éclairs. Sa voix détonna comme la charge d'un canon. Et, suivi de près par ses miliciens, il emjamba la rue, s'ouvrit un large passage dans la foule et se rua contre la palissade qui entourait les casernes.

Une clameur joyeuse éclata.

—En avant, Canadiens ! tonna la voix de D'Aubières.

Les soldats anglais de leurs fusils couchèrent en joue ce jeune homme qui semblait le maître de ce peuple : mais avant qu'ils n'eussent tiré un seul coup, D'Aubières avait disparu du balcon avec ses deux compagnons. Alors des fenêtres de cette même maison partirent plusieurs coups de feu dans la direction des soldats de la caserne et six d'entre eux roulèrent sur le sol frappés à mort. A cette vue, les autres soldats, épouvantés, s'élancèrent dans l'intérieur des casernes pour y chercher un refuge.

La voix de Maurice D'Aubières roula de nouveau au-dessus du peuple :

—En avant, Canadiens !

Mais on le voyait plus.

N'importe ! L'exaltation était à son comble et des cris de triomphe se croisaient dans les airs.

D'un formidable coup d'épaule Lambruche venait de renverser un pan de la palissade et miliciens et peuple couraient vers les casernes. Le reste de la palissade était bientôt renversé, écrasé, les casernes cernées. Par les fenêtres crépitait le feu des soldats anglais. Les balles, cette fois, faisaient des morts et des blessés. Mais l'élan était donné et rien n'empêcherait le peuple dans sa course... Portes et fenêtres furent enfoncées, la populace faisait irruption dans les casernes où déjà Lambruche et ses miliciens désarmaient les soldats anglais. Ceux qui demeuraient dans la cour et sur la rue Notre-Dame trépignaient de joie et poussaient de retentissants vivats chaque fois que des miliciens poussaient dans la cour des soldats prisonniers et liés deux par deux. Jamais ce peuple ne s'était autant amusé. Il huait les soldats prisonniers, il acclamait D'Aubières, et Lambruche, battait des mains, dansait, chantait en dépit du vent glacial qui continuait de souffler en tempête.

Bientôt Lambruche parut dans la cour des casernes. Ses miliciens suivaient apportant des fusils et des munitions que Lambruche se mit à distribuer aux hommes les plus vigoureux. Puis, tandis qu'on s'essayait fièrement au maniement de ces fusils anglais, Lambruche rentra dans les casernes pour en revenir peu après en tirant un petit canon. Cet incident créa une joie délirante dans le peuple...

—Bravo ! Bravo ! Lambruche...

Lui, bâillant, chambranlant, avec un sourire insignifiant à ses lèvres minces, poussa le petit canon au centre de la cour, puis, pour le simple plaisir de la chose et comme un enfant s'amuserait avec un jouet, le brave Lambruche bourra le petit canon, s'assit tranquillement sur l'affût, sortit d'une poche de sa redingote un calumet et un briquet "un batte-feu", comme il disait lui-même. Tranquillement, sous les regards quelque peu surpris de la foule, il mit le feu à une mèche souffrée, alluma son calumet, en tira d'énormes bouffées avec un ravissement angélique, puis, d'un coup alluma la mèche du canon...

Et pan !...

Tremblèrent ciel et terre... Et citadins et soldats qui ne savaient pas, plus loin dans la cité, furent saisis de crainte, croyant que les Américains venaient d'attaquer la ville vers les fortifications du bord de l'eau.

Mais le peuple sur la rue Notre-Dame sautait de joie folle...

—Hourra ! Hourra ! Vivent les Canadiens!... Vive Lambruche!... Vive le Canada!... Mort aux Yankees!... A bas les traîtres et les lâches!...

Dans la cour des casernes, sur la rue Notre-Dame, on dansait en rond par groupes nombreux au son des violons et des flûtes. Femmes et filles enthousiasmées, embrassaient les hommes qui étaient armés de fusils.

—Vous chasserez les Américains! disaient-elles.

Et, eux, ces hommes en qui coulaient ce vigoureux sang de la race, répondaient :

—Ils n'entreront pas!

Et pendant qu'on se réjouissait ainsi, Lambruche secouait son calumet vide contre la canon, s'éloignait en titubant et allait s'assoir sur le sol près des casernes en s'appuyant le dos au mur. Là, rêveur, paisible, il regardait le peuple s'amuser. Puis il tira de nouveau son calumet de sa poche. Mais il constata qu'il manquait de tabac.

Il grogna de mécontentement, enfonça son feutre sur ses yeux et s'allongea sur le sol comme pour dormir.

Le crépuscule tombait rapidement. Le peuple continuait à chanter et à danser. Des commères passaient avec des cruches d'eau-de-vie et traitaient les hommes.

Les miliciens, l'arme au pied, surveillaient paisiblement les soldats anglais prisonniers qui grelottaient dans le vent.

La mère Ledoux, souriante, plus rouge, plus gaillarde, vint offrir à boire à Lambruche.

—Eh bien! Mame Ledoux, fit-il d'une voix trainante, vous devez être contente j'espère bien?

—Je raffole, mon brave Lambruche. Tiens! bois un coup ça met du coeur au ventre par le temps qu'il fait.

—Merci, on a du coeur dans le ventre. C'est égal! je n'ai jamais encore dans ma vie refusé de trinquer en l'honneur des créatures! A votre santé, madame Ledoux!

A cet instant, trois ou quatre indiens, qui avaient flairé l'eau-de-vie qu'en leur langage ils appelaient l'eau-de-feu, s'approchèrent à pas feutrés de la mère Ledoux qui tenait dans ses mains une superbe carafe. Ils offrirent à la femme des peaux de loutre et de castor en échange de la carafe et de son contenu.

Mais la mère Ledoux connaissant les décrets sur le trafic des eaux-de-vie avec les sauvages, les rabroua de la bonne façon.

—Allez-vous en, tas d'ivrognes... laissez-moi la paix! Est-ce que j'ai besoin de vos peaux de bêtes sauvages? Quand on a du sang dans les veines... du sang canadien, est-ce qu'on se met des peaux sur le corps?

Et toujours en corsage mince, les bras nus, mais sans plus ses marmots qu'elle avait renvoyés au logis, la mère Ledoux alla traiter les miliciens.

Lambruche se recoucha sur le sol, ferma les yeux et parut dormir.

Mais il fut bientôt tiré de sa tranquillité par un autre vacarme qui, cette fois, s'élevait plus loin sur la place du marché.

Curieux le peuple s'élança de ce côté...

II

L'INVASION

Le congrès de Philadelphie, tenu le 10 mai de cette même année 1775, avait résolu la guerre à outrance contre les armées royalistes dont la principale, sous le commandement de Gage, occupait la ville de Boston. Au cours de cette campagne les rebelles américains réussirent à remporter plusieurs victoires qui leur donnèrent une confiance illimitée en leurs forces militaires; et fiers de ces succès, décidés plus que jamais à se détacher complètement du régime britannique, ils décidèrent de prendre le Canada et de soumettre sa population à leurs lois. Leurs propagandes antérieures avaient déjà troublé bien des esprits au Canada, entre autres ceux des classes agricole et ouvrière. Les artisans canadiens, surtout, croyaient atteindre sous le régime révolutionnaire à une grande prospérité, et ils étaient fascinés par les promesses des Américains qui les assuraient d'une politique d'indépendance. D'un autre côté le clergé canadien, la noblesse et la bourgeoisie, sachant quels risques on courait à confier ses intérêts

matériels et sociaux à des bandes révolutionnaires affectant un puritanisme outré et niant toute religion et croyance en Dieu, s'unissaient pour prêcher la loyauté à l'Angleterre et le soutien de sa cause afin, par là, de sauvegarder plus sûrement les droits et privilèges actuellement acquis à la race canadienne. Une effervescence désordonnée mettait le pays en fièvre, et il arriva que le peuple des campagnes préféra demeurer neutre : s'il avait une grande sympathie pour l'Angleterre et sentait l'opportunité de défendre sa cause, il lui répugnait d'un autre côté de prendre les armes contre les Américains qui, par leurs bulletins de propagandes, lui assuraient le respect de sa propriété, de ses costumes, de sa langue, de ses autels.

En de telles circonstances le gouvernement du Canada se trouvait dans une situation bien difficile et il ne laissait pas que d'être perplexe devant les menaces d'invasion des insurgés américains. A vrai dire, le gouvernement était sans troupes : quelque six cents hommes seulement composaient sa force armée régulière. Il est vrai aussi que les seigneurs canadiens avaient offert leurs services à la tête de leurs censitaires, et que nombre de bourgeois des villes comptaient muer en miliciens les artisans. Mais lorsque les seigneurs firent l'appel de leurs gens, les paysans, pour la plupart, se déclarèrent neutres. Seuls quelques centaines d'ouvriers consentirent à se laisser enrégimenter. Ces forces groupées ensemble n'eussent représenté qu'un bien mince effectif devant les nombreux régiments que les Américains enrôlaient sous leurs drapeaux. On fit appel aux Sauvages, mais l'on ne put obtenir qu'un faible concours de la nation iroquoise qui avait quelques griefs contre les colons de l'Atlantique. Bref, le gouvernement Carleton put difficilement réunir deux mille hommes pour la plupart miliciens et sauvages, qu'il dut éparpiller par bandes inoffensives entre Québec et la frontière.

Ce que voyant, Carleton proclama la loi militaire, et bon gré mal gré le pays dut se préparer à repousser les Américains. Mais déjà ceux-ci avaient franchi la frontière et s'étaient emparés de tous les postes importants du lac Champlain. Déjà aussi, alors qu'on avait à peine commencé l'organisation de la défense, les milices américaines se trouvaient devant le fort Saint-Jean qui était, pour ainsi dire, la première porte ouvrant sur Montréal. Ces milices américaines, fortes de trois mille hommes étaient commandées par le valeureux Richard Montgomery. Si encore Carleton n'eût eu à combattre que cette troupe... Mais on savait qu'une colonne américaine, sous les ordres du colonel Arnold, marchait contre Québec, par les Monts Alléghanys. D'autres forces insurgées menaçaient le pays par les Grands Lacs. C'est alors que le gouverneur Carleton constata l'insuffisance de ses troupes.

Il crut comprendre que la menace la plus immédiate venait de la colonne de Montgomery, et doutant du succès d'Arnold dans sa marche hasardeuse par les Apalaches il résolut d'abandonner temporairement Québec pour courir au secours de Montréal d'où il dirigeait les opérations militaires. Mais peut-être avait-il compté sans la chute aussi rapide du Fort Saint-Jean qui, après un siège de 45 jours, se rendit à l'ennemi.

On était alors au trois novembre.

Les Américains, maîtres d'une clef importante, et ayant désarmé la garnison du Fort, c'est-à-dire près de six cents combattants sur lesquels le pays ne pouvaient plus compter se divisèrent en deux colonnes, l'une marchant du côté de Sorel et Trois-Rivières, l'autre contre la ville de Montréal et conduite par Montgomery en personne.

Jusque-là le pays avait espérer de refouler les envahisseurs, et cet espoir s'était attaché aux esprits depuis l'événement militaire survenu au mois de septembre de cette même année sur l'Ile de Montréal.

On sait que le colonel américain Allen avait réussi avec une faible troupe à aborder l'Ile de Montréal. Le major anglais Carden et quelques centaines de Canadiens s'étaient jetés contre les américains à la Longue-Pointe. Mais Garden, ayant mal pris ses dispositions, avait été repoussé dans les murs de la cité. Allen de son côté, ne se croyant pas assez fort pour attaquer la ville, et ses forces, du reste ayant été affaiblies par cet engagement prématuré, avait paru abandonner son entreprise en quittant l'Ile de Montréal. On avait mis cette retraite inespérée de l'ennemi sur le compte du découragement, et alors l'es-

poir avait remonté à son niveau dans l'esprit des défenseurs du pays.

La prise du Fort Saint-Jean par Montgomery arriva comme un coup de foudre, et le trouble aussitôt envahit tout le pays.

Le onze novembre au matin la nouvelle circula par la cité de Montréal que les Américains, avec une armée dont on exagérait le nombre et l'importance, s'approchaient pour tenter attaque par trois côtés à la fois. A ce moment, le gouverneur Carleton se trouvait dans les murs de la ville. Voyant qu'il n'avait pas les forces nécessaires pour supporter avec succès l'attaque ennemie, apprenant en outre que le colonel Arnold approchait de Québec par le Sud, il résolut de sauver d'abord la Capitale. Il confia le sort de la cité à une faible garnison, dont une bonne partie était gagnée aux Américains, et aux citadins qui, pensait-il, feraient tout en leur pouvoir pour défendre leur ville, avec ses officiers et soldats amenés de Québec il s'embarqua sur des navires qui avaient reçu ordre d'appareiller sur le Lac Saint-Louis et cingla vers Québec.

Bien que le départ de Carleton ne fut pas précisément une désertion, l'événement avait dérouté les calculs des citoyens de la ville et diminué leur confiance. Ceux-là qui favorisaient la révolution américaine et en appelaient le régime sur le pays, tous d'origine anglaise pour la plupart, se réjouirent grandement, et déjà ils avaient hâte de tendre leurs mains aux envahisseurs. Mais il n'en était pas de même des Canadiens, car pour ces derniers c'étaient leur ville et leur patrie qui se trouvaient pour ainsi dire livrées à un ennemi qu'ils ne désiraient nullement. Tous braves et courageux qu'ils étaient, ils se crurent devant l'inévitable et d'un coeur meurtri acceptèrent l'infortune. C'était le complet découragement et à la plus grande joie des partisans des insurgés américains. Mais à cette époque, heureusement, comme à la nôtre d'ailleurs, fermentait dans le pays une jeunesse patriotique et ardente. Montréal comptait plusieurs jeunes hommes de la bourgeoisie et de l'ancienne noblesse française qui réagirent avec vigueur. Un mot d'ordre fut lancé dans le peuple, et la défection s'arrêta tout à coup, sur le point qu'elle avait été de devenir générale et funeste. Or, ces jeunes hommes, en qui battaient un coeur toujours français et un amour inaltérable pour la patrie canadienne, avaient clamé :

—Canadiens! Canadiens!... défendons coûte que coûte nos foyers et nos temples! Si nous sommes de vrais hommes, montrons-le à l'univers entier!

Ah oui! de vrais hommes, il y en avait.....

L'enthousiasme reprit le dessus, le sang avait parlé, le coeur battu comme aux jours des grands combats et des belles victoires. Et alors Montréal s'était tout à coup sentie armée pour le combat!

Voilà comment nous avons trouvé au chapitre précédent de ce peuple canadien si exubérant et si plein de confiance, qui demandait des armes pour combattre les Américains. Dès maintenant nous allons assister à l'âpre lutte que se livrèrent les partis adverses : c'est-à-dire le parti qui soutenait la cause de l'Angleterre et celui qui optait pour le régime américain.

III

ROYALISTES ET INDEPENDANTS

Armé des fusils enlevés des casernes, le peuple s'était rué vers la place du marché où le chahut semblait tourner à l'émeute.

Là se trouvaient réunis en grand nombre des commerçants et des bourgeois anglais.

Car tout près du marché se tenaient les séances des deux comités qui dirigeaient les deux partis rivaux de la ville : le comité des Royalistes et celui des Indépendants. Le premier, nous l'avons dit, représentait l'élément canadien et prêchait la défense du pays; l'autre, soutenu par les Anglais, pactisait avec les révolutionnaires américains. L'un voulait défendre la cité à tout prix, l'autre la livrer à l'ennemi.

C'était dans une immense baraque située sur un côté du marché que se tenait en permanence le Comité des Royalistes dont le chef reconnu et respecté était Maurice D'Aubières. D'Aubières était un jeune homme qui venait d'atteindre la trentaine et qui appartenait à la haute bourgeoisie de la cité. Son père était un des plus riches armateurs du pays, et Maurice, qui venait de terminer de brillantes études, entrait dans la carrière de son père afin de seconder ce dernier dans ses nombreuses entreprises et lui succéder plus tard. Au

moment où s'ouvre notre récit, M. D'Aubières est en France avec sa femme. Maurice a commencé à diriger les affaires paternelles, et son nom hautement estimé, sa situation et sa fortune, sans parler de son patriotisme, l'ont de suite placé au rang d'un chef. Depuis cinq ans d'ailleurs le jeune homme s'exerce dans la politique et se mêle activement aux choses publiques, et depuis ces cinq années le peuple aimait à le regarder comme l'un des futurs dirigeants de la race.

Lorsque le vent de sympathie venu des frontières américaines avait soufflé sur le peuple canadien et commencé à semer la défection, Maurice D'Aubières avait voulu arrêter le mal à ses premiers symptômes, et il avait formé la société dite "des jeunes royalistes", société qui enrégimentait la jeunesse anglaise et canadienne, des villes et des campagnes. La jeunesse anglaise, pervertie par la propagande américaine, s'était peu à peu détachée de la société des jeunes Royalistes pour joindre le parti opposé dit "Les Indépendants" qui avait pris naissance sous la direction du grand marchand Lymburner, de Québec. Bientôt la société des jeunes Royalistes, qu'appuyait fortement le gouverneur Carleton, ne comptait plus que des Canadiens. Il s'en était donc suivi une âpre rivalité qui des amis d'hier avait fait des ennemis acharnés. Enfin, lorsque l'invasion américaine avait menacé les frontières, la scission s'était accentuée entre Anglais et Canadiens et ceux-ci avaient proclamé Maurice D'Aubières comme leur chef suprême.

D'Aubières avait toutes les qualités nécessaires pour tenir avec honneur le rang où l'avait élevé le peuple canadien. Ce qui le distinguait surtout, c'étaient son énergie et son audace. Son nom et sa valeur avaient rapidement couru toute l'Amérique du Nord, et il était redouté autant des ennemis de l'extérieur que ceux de l'intérieur du pays.

Il était en outre parmi les jeunes bourgeois de cette époque héroïque, — trop peu nombreux, hélas — l'un de ceux et, peut-être mieux, celui qui aimait le plus son pays, le Canada. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il s'était mis à cimenter l'adhésion des Canadiens au régime anglais et parvenait à convaincre ses compatriotes que jamais les Américains ne sauraient leur assurer un régime plus favorable à leurs aspirations nationales que le régime garanti par l'Angleterre. Il est vrai que celle-ci, ou plutôt, pour être plus juste, ses représentants au Canada n'observaient pas toujours l'esprit et la lettre de ces garanties, mais D'Aubières croyait qu'avec un peu de temps, de patience et d'énergie, l'on finirait par faire respecter entièrement les droits et privilèges de la race, droits et privilèges qu'une bande de fanatiques et de mannequins à prébendes essayait de faire rayer du code des lois canadiennes. D'Aubières mettait encore ses concitoyens en garde contre les promesses si alléchantes des Américains qui, affirmait-il, comme révolutionnaires, étaient capables de donner des garanties de paix et de prospérité aux Canadiens, pas plus qu'ils ne pouvaient accorder des garanties de respect des croyances religieuses, puisque dans leurs propres états ils dénoncaient ces croyances et exprimaient ouvertement des principes de morale contraires aux principes des Canadiens.

Sa parole facile, claire, ardente, l'amour profond qu'il avait de son pays, la sincérité de ses actes comme de ses pensées, sa position sociale, sa belle mine, son énergie, son audace, tout cela en avait fait un héros populaire. Et à l'heure où les troupes américaines stationnaient presque sous les murs de la cité, le peuple canadien mettait sa confiance en son héros. Mais D'Aubières ne pouvait devenir chef et héros sans susciter des haines, et il s'était fait, sans le vouloir, un ennemi terrible dans le parti des Indépendants. Cet ennemi était, comme lui, un jeune homme fort bien doué. Ce jeune homme, dont on ignorait l'exacte origine, était français et portait le nom de Louis Cardel; mais on savait qu'il était un émissaire de Montgomery et du Congrès de Philadelphie.

Ce Cardel était venu à Montréal au printemps de cette même année 1775, et de suite il avait entrepris une active propagande auprès des Canadiens pour les convaincre de la réalité des avantages que leur offrirait le régime des Américains. Il ajoutait ouvertement que ces derniers désiraient faire la conquête du Canada pour l'unir à leurs provinces de l'Atlantique et faire de toute l'Amérique du Nord un empire qui ferait l'envie du monde entier. Il affirmait que les Canadiens demeureraient les maî-

tres souverains dans leur province et que ce serait la Nouvelle-France ressuscitée. Le peuple se laissait prendre à ces belles paroles, la défection s'infiltrait rapidement dans les rangs des enfants de la race et Cardel commençait à entrevoir le plein succès de sa mission, lorsque survint Maurice D'Aubières. Et lui, vaillamment, hardiment, combattit l'ennemi et réussit à défaire son oeuvre funeste. Alors, entre ces deux jeunes hommes de talent, car Cardel était également un garçon instruit et doué de qualités brillantes, la haine se fit.

Tous deux étaient de taille à peu près semblable, tous deux élégants, tous deux hardis. D'Aubières était blond et de beaux et longs cheveux châtain-clair encadraient sa figure aux traits harmonieux et énergiques. Ses yeux d'un beau bleu-de-ciel étaient doux et candides, mais il s'en échappait parfois des rayons qui étincelaient comme des éclairs, et le regard était droit et loyal. Cardel était brun et portait perruque brune. Il essayait de porter l'élégance au plus haut degré du raffinement, et il avait réussi à faire une certaine sensation dans les salons de la bourgeoisie canadienne et anglaise. Ses manières fort distinguées, mais un peu trop prétentieuses, lui donnaient l'air du grand seigneur, et l'on pouvait surprendre chez lui la copie du ridicule puritanisme affiché par la bourgoisie américaine. Il était donc d'un physique propre à lui faire faire de faciles et nombreuses conquêtes féminines. Ses yeux étaient d'un noir brillant, perçant, fascinateur presque, mais le regard qui s'en échappait manquait de franchise et de droiture. Sous les paupières qui s'abaissaient souvent on devinait l'astuce et la ruse, on aurait pu y surprendre aussi une certaine méchanceté.

Comme on le voit, D'Aubières et Cardel étaient deux jeunes hommes qui pouvaient rivaliser avec d'égales chances de succès dans la lutte engagée; mais jusqu'à ce jour, heureusement, et depuis les cinq ou six mois que la lutte se faisait, Maurice D'Aubières semblait demeurer le plus fort des deux.

. . . .

Revenons au Comité des Royalistes.

Il était environ cinq heures, et à mesure que la nuit se faisait le marché se vidait de sa tourbe tourmentée. Chacun regagnait son logis pour y prendre le repas du soir.

Le vent continuait à souffler avec non moins de violence.

Nous avons dit que la baraque où se réunissaient les membres du comité Royalistes se trouvait sur un côté du marché, mais la porte d'entrée se trouvait placée sur une ruelle transversale qui descendait de la rue Notre-Dame, coupait la rue St-Paul et aboutissait aux fortifications du bord de l'eau à l'endroit dit "Porte du Marché". La Porte du Marché s'ouvrait entre les deux bastions qui dominaient le pont de la rivière St-Pierre. Nous aurons bientôt l'occasion de mieux connaître ce point de défense de la ville.

La baraque où se tient le Comité Royaliste ne comprend qu'une seule pièce, vaste et spacieuse, meublée seulement d'une longue table en bois blanc et de bancs rangés le long des murs. Trois lampes éclairent vaguement l'endroit. Une soixante de jeunes hommes de la bourgoisie y discutent avec animation. Maurice D'Aubières paraît, accompagné de ses deux lieutenants. Le jeune homme est calme et souriant. Le comité l'acclame par des battements de mains et des vivats joyeux.

—Mes amis, crie D'Aubières, les deux tiers de la cité sont avec nous!

Une clameur d'enthousiasme emplit la salle.

—Il ne reste plus, reprend D'Aubières, que d'organiser nos forces en bataillons et de les armer. Mais si nous avons les hommes, il nous manque les armes...

—Ces armes, nous les trouverons! clame un jeune homme debout sur un banc.

—Certes, nous les trouverons, mes amis. Mais il importe de savoir où les trouver.

—Nous fouillerons la ville entière, des caves aux greniers! crie la salle tout entière.

—Cela prendrait trop de temps, sourit énigmatiquement D'Aubières. Moi, je propose que nous allions prendre ces armes-là où elles se trouvent, c'est-à-dire au Comité des Indépendants dont les caves recèlent huit cents fusils et de la poudre et des balles en quantité sans compter des épées, des pistolets, des baïonnettes et autres armes qui nous seront fort précieuses.

—Allons chercher ces armes! fit l'assemblée avec élan.

—C'est mon avis, poursuit D'Aubières.

Toutefois, avant d'user de la force, il faut savoir si les Indépendants persistent à prendre fait et cause pour les Américains. Or, de ce pas je vais sonder leurs intentions, puis les sommer, s'ils refusent de se joindre à nous.

Et sous des acclamations délirantes D'Aubières, toujours suivi de ses gardes du corps, quitte le comité.

Les Indépendants tenaient réunions rue Saint-Paul et non loin des Royalistes, dans le soubassement d'une grande maison de commerce anglaise que dirigeait une belle et jeune veuve anglaise, Lady Sylvia, dont le mari avait succombé l'année d'avant à une longue et cruelle maladie. La maison de commerce de Lady Sylvia était une haute construction de pierre, percée de fenêtres si petites qu'elles ressemblaient à des meurtrières, et la forme massive du bâtiment lui donnait un aspect de forteresse. Cette construction faisait vis-à-vis à une poterne percée dans un bastion qui avoisinait la Porte du Marché. Comme on le comprend cette maison de commerce se trouvait fort bien située pour la facile expédition ou la réception de ses marchandises, car à cette époque le transport de ses marchandises, ne se faisait guère que par les voies d'eau. Les voies de terre étaient généralement d'un passage difficile, et le chariot ne servait que pour les petites expéditions au sein des terres. Le navire était donc le meilleur moyen de transport.

Disons de suite ici que les portes de la cité étaient gardées par des miliciens obéissant directement à D'Aubières, en personne, ou à son aide-de-camp et second, Lambruche, et D'Aubières lui-même tenait directement ses pouvoirs de Guy Carleton, gouverneur du Canada. Mais si les portes étaient gardées, il n'en était pas de même des poternes qui, au nombre de deux, demeuraient sans gardiens. Etait-ce l'oubli? Nul n'aurait su le dire. Il est vrai que l'une d'elles, à quelque distance de la Porte du Marché, était impraticable, attendu qu'elle se trouvait barricadée par une plateforme qu'on y avait élevée et sur laquelle on avait hissé un canon. Mais l'autre poterne, et précisément celle qui faisait face à l'établissement de Lady Sylvia, pouvait être facilement ouverte. Il est vrai que cette poterne donnait à l'extérieur des murs sur un fossé profond rempli d'eau, mais l'eau y était gelée presque à pierre. Si donc la surveillance de cette poterne avait été oubliée, il pouvait être à craindre que cet oubli ne coûtât cher à Maurice D'Aubières et à la cause qu'il défendait. Nous arrêterons là ces détails que nous avons jugé nécessaires, puisque c'est à cet endroit même, entre la Porte du Marché et cette poterne, que va se jouer le dénouement de cette histoire.

Lorsque D'Aubières et ses deux compagnons prirent le chemin du Comité des Indépendants, la noirceur était tout à fait venue. Les rues n'étaient éclairées que de loin en loin par de faibles réverbères dont la clarté rougeâtre et tremblotante ne décrivait dans la nuit qu'un petit cercle diffus. Sans les dévantures des boutiques et des tavernes pour la plupart munies d'une lanterne ou d'un réverbère, il aurait été difficile de se guider sûrement dans la cité. Beaucoup de gens allaient à leurs affaires ou rentraient à leur logis en s'éclairant de falots. Mais Maurice D'Aubières ne paraissait pas embarrassé dans l'obscurité, il marchait d'un pas rapide et sûr dans cette ruelle qui allait à la rue Saint-Paul, car nulle part la ruelle n'était éclairée. Sur la rue St-Paul, une couple de réverbères des tavernes jetaient dans l'obscurité une lumière diffuse. D'Aubières et ses deux compagnons tournèrent à gauche et marchèrent vers la maison de commerce de Lady Sylvia dont l'enseigne était faiblement éclairée par une lanterne que balançait le vent.

La rue était déserte et calme.

Lorsque les trois jeunes canadiens furent devant l'immeuble, la lanterne accrochée au-dessus de l'enseigne s'éteignit subitement.

—Oh! oh! murmura D'Aubières, notre venue aurait-elle été signalée qu'on nous éteint le luminaire au nez?

—Le vent a pu l'éteindre, répliqua un des compagnons du jeune chef.

—C'est vrai, sourit D'Aubières. N'importe! je connais les aîtres. Mes amis, ajouta-t-il enveloppons-nous soigneusement dans nos manteaux, puis, la main à la garde de nos épées, en avant!

Et ce disant, malgré la profonde noirceur des lieux, D'Aubières ouvrit une porte basse que lui seul peut-être pouvait voir et, avec ses deux amis, s'engagea dans un escalier de pierre et court. En bas se trouvait une autre porte basse et bardée de fer

munie à hauteur d'homme d'un oeil-de-boeuf. D'Aubières frappa à cette porte d'une certaine façon. Sans bruit l'oeil-de-boeuf s'ouvrit et toujours dans la noirceur la plus dense une voix rude demanda en anglais :

—Le mot d'ordre?

—Sylvia! répondit D'Aubières avec assurance.

La voix grogna quelque chose d'incompréhensible puis tout retomba dans le silence.

Alors D'Aubières dit à ses deux compagnons :

—Vous allez demeurer ici, l'épée au poing, et vous ne laisserez entrer personne. Si j'avais besoin de vous, je m'arrangerai pour vous faire entrer.

Comme il achevait ces paroles la porte s'ouvrit et D'Aubières la franchit rapidement. Il se trouva dans un passage obscur et transversal à une extrémité duquel une porte vitrée jetait un peu de lumière. Un homme était là qui, après avoir refermé la porte de l'escalier, conduisit sans mot dire D'Aubières à la porte vitrée. Le jeune homme put alors saisir un vague bruit de conversation. Vers les approches de la porte, D'Aubières vit le gardien saisir un cordon qui pendait au mur et tirer dessus. Aussitôt, les conversations entendues se turent, et l'instant d'après l'inconnu frappait deux coups dans la porte vitrée et celle-ci était aussitôt ouverte de l'intérieur.

Maurice D'Aubières, enveloppé dans son ample manteau d'un gris foncé, le tricorne sur les yeux, pénétra dans une petite salle basse et enfumée en laquelle une dizaine de personnages étaient assis autour d'une table qu'éclairait une lampe posée au milieu. Dans le silence solennel qui régnait et sous les yeux perçants qui se fixaient sur lui comme avec surprise ou curiosité, le jeune canadien marcha d'un pas assuré vers la table. A trois pas de celle-ci il s'arrêta, abaissa le collet de son manteau, enleva son tricorne et narquois salua ainsi :

—Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes respects!

Un murmure de stupeur s'échappa de toutes les lèvres, et ce nom fut prononcé avec diverses intonations par plusieurs bouches à la fois :

—Maurice D'Aubières!...

Lui, souriait doucement.

Mais déjà l'un des personnages se levait d'un bond, se ruait sur D'Aubières, appuyait contre la poitrine de ce dernier la lame d'un poignard et disait avec un accent froid et cruel, tandis qu'un rictus de haine plissait ses lèvres :

—Monsieur, votre audace est cause de votre mort!

Je le regrette infiniment, mais pour se débarrasser d'un ennemi dangereux et s'en défaire à coup sûr, il faut frapper dès que l'occasion s'en présente!

—Monsieur Cardel, répliqua froidement D'Aubières, si dans cinq minutes je ne suis pas sorti de ce lieu, sain et sauf, cette maison sera devenue un amas de décombres sous lesquels nous serons tous enfouis... Frappez!

—Votre menace est ridicule! ricana sourdement Cardel.

Et il leva le bras pour frapper...

Au même instant un cri de femme retentit. Cardel hésita. Un autre personnage se levait de la table, un personnage vêtu d'un manteau noir avec capuchon. Mais le capuchon était renvoyé en arrière et une jolie tête de femme apparaissait. Puis cette femme bondissait jusqu'à Cardel qu'elle tentait de repousser en disant :

—Monsieur, si cet homme a été assez brave pour venir seul ici, il mérite d'en sortir sans qu'il soit attenté à sa vie!

Cardel s'était reculé en grognant de rage.

—Merci, Lady Sylvia! murmura le jeune canadien en s'inclinant profondément.

—Lady Sylvia, fit un gros bourgeois de la table où il était assis, observez que cet homme a pu saisir nos secrets alors...

—Un homme qui saisit les secrets de ses adversaires, riposta ardemment Lady Sylvia, ne vient pas ensuite s'exposer à la vengeance et aux représailles!

—Madame, dit D'Aubières, voilà qui est bien parlé. Vos secrets, ajouta-t-il en souriant et en regardant Cardel qui reprenait une physionomie hautaine et méprisante, il y a beau jour que je les tiens. C'est pourquoi je suis ici ce soir. Aussi j'en arrive au fait sans détours, car je suis pressé : Madame, messieurs, je suis venu vous demander si, définitivement, vous êtes pour nous ou contre nous?

La question était posée si nettement qu'il était impossible d'en détourner la réponse.

Cardel, avec un sourire ambigu, répondit :

—Monsieur D'Aubières, vous devez savoir que nous travaillons pour les meilleurs intérêts du pays et de sa population.

—Ce n'est pas une réponse à ma question! répliqua le jeune canadien en regardant Lady Sylvia.

—Au contraire monsieur, sourit la jolie femme qui, à vingt-cinq ans, n'en paraissait pas plus de dix-huit ou vingt; au contraire, monsieur, les paroles que vient de prononcer Monsieur Cardel sont l'expression entière de nos pensées et de nos actes.

D'Aubières regarda la jeune femme profondément. Elle rougit de plaisir car il y avait une certaine admiration dans l'oeil bleu-de-ciel du jeune bourgeois canadien. En effet, D'Aubières n'avait vu Lady Sylvia que de loin et deux ou trois fois seulement, de sorte qu'il n'avait jamais eu l'avantage de la bien regarder, et maintenant il pouvait voir nettement toute l'exquise beauté de la jeune veuve. C'était une blonde, blonde comme lui-même, et chose étrange, leurs yeux se ressemblaient autant par la couleur que par leur expression, et l'ensemble des traits de leur visage avait des analogies si frappantes qu'on aurait été porté à prendre ce jeune homme et cette jeune femme pour le frère et la soeur. D'Aubières la considéra donc avec un sentiment de curiosité et d'admiration à la fois, mais cette beauté si séduisante qu'elle fût, ne l'enivra pas. Car D'Aubières aimait une autre beauté, une beauté de son pays, une beauté brune, très brune même et veloutée, et avec des yeux si noirs et des lèvres si rouges qu'on l'aurait prise pour une Andalouse. Or l'image de la beauté brune, qui sans cesse s'imprimait dans l'esprit et le coeur du jeune canadien, empêchait les charmes séducteurs de la beauté blonde de s'exercer contre lui. Il sourit et reprit :

—Madame, vous dites "l'expression de nos pensées et de nos actes"... mais dois-je les interpréter d'une façon qui les rende tout à fait contraires aux nôtres?

—Je vous prie de parler plus clairement, monsieur.

—Je le veux bien, car je n'ai dans le langage d'affaires aucun goût pour les figures et les périphrases. Et voici une question non moins nette que ma première : Etes-vous pour l'Angleterre ou pour les Américains?

Cette fois il était difficile de trouver une échappatoire. Néanmoins, tout en esquissant un sourire ironique, Cardel répondit :

—Monsieur nous sommes pour la Liberté?

—C'est à dire la Révolution?

—Interprétez-le comme bon vous semble.

—Soit, reprit froidement D'Aubières en promenant un regard assuré sur les personnes devant lui. Mais je dois vous dire de suite que vous n'êtes pas les plus forts, et vous le savez probablement mieux que moi. D'abord, j'ai les pouvoirs du gouverneur Carleton, puis je tiens les deux tiers de la cité et neuf cents miliciens sont prêts à m'obéir.

—Bah! partit de rire un officier anglais, des miliciens qui manquent de fusils et de balles...

—Pardon, monsieur. Tout à l'heure nous avons trouvé deux cent cinquante fusils, et cela vous le savez aussi. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que cette nuit même nous trouverons huit cents autres fusils avec d'abondantes munitions, de sorte que nous aurons plus d'armes et de munitions qu'il ne nous en faut.

Les Indépendants s'entre-regardèrent avec un certain malaise, mais nul ne répliqua. Cardel retourna à la table et se mit à entretenir ses gens à voix basse, tandis que ses regards de feu se posaient de temps à autre sur D'Aubières et Lady Sylvia. La jeune femme venait d'attirer le jeune canadien un peu à l'écart et lui parlait ainsi :

—Monsieur D'Aubières, disait-elle, d'une belle voix profonde et harmonieuse et avec un charme ravissant, je vous reconnais pour un garçon très intelligent, un garçon à qui sourit l'avenir de son pays, et je me demande avec surprise comment il se fait que ce garçon, très intelligent, se laisse entraîner sur la pente d'un gouffre! Je sais encore que vous êtes loyal et que vous ne sauriez vous rebeller contre l'autorité que vous avez sciemment reconnue. Mais quand une telle autorité devient injuste ou impotente, est-il possible qu'on s'y soumette encore? Vous avez dit que vous tenez vos pouvoirs du gouverneur Carleton, je vous crois. Vous lui obéissez parce qu'il est votre supérieur et peut-être aussi parce qu'il est le représentant attitré de l'Angleterre. Mais oubliez-vous que ce supérieur et ce représentant d'une grande nation vous a abandonné à vos seules forces et qu'il a fui devant l'ennemi?

—Il n'a pas fui, Madame, répliqua tranquillement D'Aubières, il est allé au secours de Québec.

—Mettons que vous avez raison de ce côté. Vous prétendez aussi que vous avez sous vos ordres neuf cents miliciens, mais vous semblez ignorer que les Américains sont au nombre de deux mille déjà et que d'autres régiments s'approchent par le lac Champlain. Que gagnerez-vous contre de telles forces? Une chose certaine, les Américains sont décidés à pousser à toutes les extrémités, ils réduiront la ville en cendres et poussière et vous et les vôtres tomberez infailliblement ou sous les balles ou au pouvoir des vainqueurs. Si c'est là le but vers lequel vous marchez, monsieur, avouez que ce n'est pas travailler pour le bien de son pays, ou bien je ne m'y connais point!

—Madame, sourit le jeune homme, j'aurais mauvaise grâce à nier la valeur de vos arguments, et il est bien possible que tout arrive comme vous le dites. Mais moi, en mon âme et conscience, je pense que les Américains seront incapables de réduire notre ville en poussière, parce que dès demain matin nous les attaquerons dans leurs retranchements à la Longue Pointe.

—Ah! vous voulez donc vous y faire battre une deuxième fois?

—Non, car la première fois nous ne nous étions pas préparés pour une offensive; demain nous le serons!

—Alors, tandis que vous courrez à la Longue-Pointe, Monsieur Montgomery viendra prendre la ville par ici!...

D'un geste, elle indiquait le point des fortifications sur le fleuve.

—N'oubliez pas, madame, répliqua D'Aubières avec assurance, que nous aurons culbuté les Américains à la Longue-Pointe, avant que ne vienne à nos portes Monsieur Montgomery.

—Je comprends, sourit moqueusement la jeune femme que vous escomptez beaucoup plus des chances de la bataille, que vous ne comptez que sur la tactique du combat et le nombre de vos forces.

—Madame, quand on défend son pays et son foyer, on compte beaucoup sur son coeur et son courage.

—Je ne savais pas que vous étiez sentimental, monsieur Maurice, sourit dédaigneusement la belle veuve.

—Je suis de cette race qui n'a point honte de sonder son coeur, car c'est du coeur, madame, qu'est sortie toute la force de cette race qui est la race française.

—Vous n'êtes qu'un rejeton lointain de la race, Monsieur D'Aubières.

—Un rejeton qui brûle d'un même feu, Madame! Voyez tous ces Canadiens, il y en a près de quatre-vingt mille, et tous encore sont animés par l'âme vibrante de la France!

—Mais tous ne marchent pas sur vos pas...

—Oh! Madame, vous savez bien qu'il y a des déserteurs et des traîtres partout! Est-ce que l'Angleterre... la chevaleresque Angleterre, en est exempte?

A ce trait direct la jeune femme rougit violemment et une flamme d'indignation éclata au fond de ses prunelles bleues. Peut-être allait-elle essayer de relever le trait, quand Cardel s'approcha, hautain et dominateur.

—Monsieur D'Aubières, annonça-t-il sur un ton défiant, nous avons décidé pour éviter la destruction de la propriété, d'ouvrir les portes de la cité aux Américains. Voici à ce sujet la proclamation de Monsieur Montgomery, voulez-vous la lire?

—Non, merci. Du moment que j'ai votre décision, je ne désire plus rien. Adieu, monsieur!

D'Aubières pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte.

Lady Sylvia le retint un moment.

—Monsieur D'Aubières, murmura-t-elle avec un sourire ensorcelant, vous m'intéressez au plus haut point. Nous avons commencé un entretien qu'il me plairait de poursuivre avec vous dans l'intimité. Si ce soir...

—Madame, interrompit un peu rudement D'Aubières, ce soir, c'est la veillée des armes... quand nous serons vainqueurs... lorsque nous aurons repoussé et chassé les envahisseurs de mon pays!

Et, s'inclinant avec une parfaite aisance, il se retira.

Pourtant, avant de disparaître dans le passage obscur, il s'arrêta sur le seuil de la porte, se retourna vers ses adversaires et prononça avec un accent résolu :

—Messieurs, s'il est vrai que vous avez décidé de livrer la ville en ouvrant les por-

tes à l'ennemi, veuillez vous souvenir que nous serons devant ces mêmes portes!...

Il s'en alla.

VI

DECEPTION

D'Aubières était revenu à son comité.

Vers les sept heures du soir le peuple était revenu s'assembler en groupes turbulents sur la Place du Marché, les tavernes des alentours regorgeaient de buveurs et d'âpres discussions s'y engageaient sur les événements du jour, des bagarres éclataient çà et là, dans les tavernes, dans les places publiques, sur les rues noires, malgré les nombreuses compagnies de miliciens qui exerçaient la surveillence de la cité pour y maintenir l'ordre et la paix, et des agents de Cardel et de Lady Sylvia s'introduisaient partout pour amener la désertion dans les bandes qui obéissaient à D'Aubières et à ses lieutenants. L'ouragan diminuait peu à peu et l'on saisissait mieux les bruits et les rumeurs de la cité. A voir les lieux publics et les rues encombrés de citadins, on aurait été porté à croire que toute la population avait déserté ses logis. Les cloches des églises appelaient les fidèles aux cérémonies religieuses, boutiques, magasins, échopes débordaient de clients. Les affaires allaient comme à l'ordinaire, peut-être mieux qu'à l'ordinaire. Les amoureux eux-mêmes continuaient à rouler le fil de leurs amours comme si rien n'était. Bref, on avait tellement confiance dans les chefs canadiens qu'on ne se préoccupait nullement du danger qui menaçait la ville. La gaieté et la turbulence française maintenaient leur entrain.

Lorsque Maurice D'Aubières pénétra dans ses quartiers généraux, à son retour du Comité des Indépendants, une jeune fille accourut joyeusement et lui tendit ses bras; c'était cette beauté brune dont l'image, dans l'esprit de Maurice, avait éclipsé celle de Lady Sylvia.

—Mirabelle!... prononça tendrement le jeune homme en la pressant contre sa poitrine.

—Maurice! Maurice!... murmura la belle fille avec un accent éploré, j'ai peur pour toi!

—Pourquoi, mon ange?

—Parce que... parce que ce traître... ce Cardel...

—C'est vrai, interrompit doucement D'Aubières en levant ses épaules avec dédain; ce traître à sa race m'a effectivement menacé de mort... S'il eût été d'une décision plus prompte, j'étais bien mort. Heureusement, un ange est survenu... un ange blond qui m'a préservé du danger... mais un ange moins bon et moins beau que toi, ma Mirabelle!

—Oh! s'écria Mirabelle en rougissant, veux-tu parler de Lady Sylvia?

Dans les yeux très noirs de la jeune fille D'Aubières crut percevoir une pointe de jalousie, ce qui le fit rire.

—Voyons! Mirabelle, dit-il avec un accent de doux reproche, qu'osez-vous penser? Ne vous ai-je pas dit que Lady Sylvia est moins belle que vous?

Elle le regarda avec étonnement pour demander avec une expression de doute.

—Pourquoi, Maurice, ne me tutoies-tu pas?

—Pardon, c'est un oubli. Cela m'arrive quelquefois avec mes amis les plus intimes. Tu sais bien que je t'aime trop...

—Mais je sais aussi que cette Lady Sylvia est une sirène dangereuse. Prends garde, Maurice, qu'elle ne te tende un piège et ne te fasse oublier tes serments.

—Sois tranquille Mirabelle, je t'aime et jamais une autre femme que toi ne partagera les tendresses de mon coeur. Aie confiance en moi comme j'ai confiance en ta fidélité et en ton amour. Bientôt, tu le sais, nous serons unis pour la vie.

—C'est bien, je te crois. Mais viens... on a besoin de toi!

Elle l'entraîna vers la table autour de laquelle plusieurs jeunes officiers s'entretenaient.

Mirabelle Chauvremont avait vingt ans. Elle était née au Détroit où son père, M. Chauvremont, qui descendait d'une vieille famille canadienne, avait longtemps fait le commerce des pelleteries, et où sa mère était morte quelques années après la naissance de cette enfant unique. Plus tard Chauvremont était venu se fixer à Montréal. Il y avait continué son commerce qui lui avait apporté une belle fortune. Chauvremont jouissait d'une grande réputation de droiture et, très patriote, il avait offert à Carleton une partie de sa fortune pour aider à la défense du pays. Comme

la plupart de nos ancêtres canadiens, Chauvremont avait au cours de son existence manié le mousquet et l'épée et avait pris part à plusieurs campagnes sous le régime français. S'étant marié après avoir dépassé l'âge de quarante ans, il se trouvait à présent trop vieux pour prêter à la défense du Canada un bras efficace, c'est pourquoi, voulant encore faire son devoir et prouver l'amour qu'il avait de sa patrie, il avait offert au gouverneur une partie de sa fortune.

De son père Mirabelle avait hérité du même amour pour le Canada. Sans haïr les Américains, elle ne pouvait assimiler ses principes chrétiens et loyaux à leurs idées révolutionnaires. Comme toutes les véritables canadiennes du temps elle avait prêché la résistance aux ennemis du dehors, de même qu'elle avait dénoncé ceux du dedans. Elle avait acquis un grand prestige par sa beauté, sa bonté, sa charité. Un jour, Maurice D'Aubières s'était trouvé sur son chemin, et tous deux, animés qu'ils étaient du même amour ardent pour la patrie, s'étaient unis pour la défense de celle-ci, puis s'étaient aimés.

Mirabelle Chauvremont était belle par le visage et la taille. Grande, élancée et de formes parfaites, elle était la plus élégante des jeunes filles du temps. Par sa mère, fille d'Espagne, elle possédait un teint ambré et le plus velouté qui fût. Son visage ovale et de lignes parfaites, sa bouche très rouge, ses yeux noirs et ardents, ses cheveux de jais gracieusement bouclés faisaient de sa figure une véritable image de son âme qui n'était pas moins belle et radieuse, car très pieuse, Mirabelle avait conservé une âme pure. Le coeur était chaud et généreux, un peu bouillant, et son tempéramment impétueux et quelquefois violent pouvait, cependant, l'exposer à des fautes involontaires et à des imprudences qui auraient pu compromettre le succès de la cause qu'elle défendait. Ce tempéramment fougueux était cependant atténué par une tendresse exquise et une généreuse sympathie. Sous l'orage elle trépidait, dans l'accalmie elle devenait une enfant mutine et d'une douceur angélique.

M. Chauvremont raffolait de sa fille.

Maurice D'Aubières adorait sa fiancée.

Ce jour-là, dès que l'approche des troupes américaines eut été signalée, Mirabelle avait couru à L'Auberge de France où vivait D'Aubières durant l'absence de ses parents, en Europe.

"Maurice, s'était écriée la jeune fille avec une ardeur vraiment guerrière, tu as dû apprendre comme moi que les Américains approchent de nos murs? Il ne faut pas qu'ils entrent dans notre ville, et il faut les combattre, les repousser, les tailler en pièces... bref, leur imposer une défaite telle qu'ils ne soient plus jamais tentés d'envahier notre pays!

—Mirabelle, avait répondu D'Aubières avec non moins d'ardeur, nous sommes résolus à combattre les Américains jusqu'à la dernière extrémité, et, si possible, à leur infliger la défaite que tu dis!

Tous deux, alors, s'étaient mis à parcourir la cité pour prêcher la lutte à outrance.

Voilà donc quelle était cette Mirabelle Chauvremont, cette superbe canadienne, qui allait tant batailler pour défendre non seulement son pays contre les Américains, mais lutter également pour protéger ses amours contre les sournoises et déloyales entreprises de Lady Sylvia.

Donc, Mirabelle avait entraîné Maurice à la table du conseil. Il n'y avait pas là uniquement que des officiers, mais aussi des jeunes filles et jeunes femmes qui, sur de grandes feuilles de papier et hâtivement, inscrivaient des noms d'artisans et de bourgeois : c'étaient les feuilles d'enrôlement des milices. La salle était remplie d'un monde animé et il s'y faisait un va-et-vient bruyant et continuel. Maurice D'Aubières était attendu par ses camarades depuis une heure. Le peuple réuni sur la Place du Marché attendait avec impatience la décision du Comité sur la politique qu'on allait adopter, et personne n'aurait voulu, en l'absence et à l'insu de Maurice D'Aubières, communiquer au peuple la nouvelle qu'il attendait. Bien que, à la vérité, il fut résolu déjà de combattre les Américains, la proclamation officielle n'en avait pas encore été rendue.

L'impatience gagnait d'autant plus le peuple que les émissaires des Indépendants travaillaient avec acharnement à détacher ce peuple de la cause royaliste. Et ce peuple commençait à se diviser par factions; les unes demeuraient fortement loyales, d'autres balançaient entre les deux partis, d'autres encore se déclaraient pour une neutralité absolue, et, enfin une quatrième

catégorie se rangeait du côté des Indépendants, c'est-à-dire l'ennemi.

Huit heures du soir sonnèrent au beffroi de l'Hôpital. On se demandait avec anxiété de quel côté resterait la victoire : du côté Royaliste ou des Indépendants? Jusqu'aux heures du crépuscule et de la nuit les premiers avaient compté sur l'appui de tous les canadiens qui composaient plus des deux tiers de la population. On savait bien qu'il se trouvait un grand nombre de timides, d'indécis, d'indifférents, mais on espérait que tous seraient au ralliement final. On avait peut-être trop dédaigné le travail sournois des émissaires des Indépendants. Aussi, un peu après huit heures, vit-on le Comité des Royalistes brusquement envahi par une bande d'artisans en révolte. A leur tête marchait un maçon, une sorte d'hercule, d'aspect déterminé et farouche. Un grand tumulte suivit l'entrée de ces gens qui criaient à tue-tête :

"On est pour les Américains... vivent les Américains!

L'hercule maçon s'avança près de la table, et, regardant D'Aubières d'un air de défi, déclara sur un ton rogue :

"Et bien vous autres... vaut mieux vous rallier à nous, car on tient à sa peau et à son foyer!

Maurice sourit et répondit froidement :

"S'il est vrai que tu tiennes à ta peau et à ton foyer, je te conseille de te ranger de notre côté.

—Ah! ah! se mit à rire sardoniquement le colosse, allez-vous me faire accroire, vous autres, que vous allez garantir ma peau en m'envoyant avec les compagnons contre les balles et les baïonnettes des Américains.

—Je ne peux pas te garantir la vie, répliqua Maurice sur un ton grave, mais je peux te jurer qu'un homme te précèdera devant les balles ennemies... et cet homme, ce sera moi!

—Toi!

—Tandis que ceux qui vous ont achetés avec de l'eau-de-vie et de l'or américain se garderont bien de risquer leur propre peau, acheva D'Aubières.

—Ah! ah! fit l'hercule avec une certaine surprise, tu sais qu'on a été achetés?

—Et je sais aussi que les Américains brûleront vos maisons quand ils seront les maîtres. Je sais qu'ils vous empêcheront d'aller aux églises pour y faire vos devoirs chrétiens, car ils détruiront tous les temples. Et je sais encore qu'ils voudront nous réduire tous, nous Canadiens, à l'état abjet de portefaix, de serfs, d'esclaves. Allez donc, à eux, mes amis! Nous, nous préférons le combat et la mort!

Et d'un geste méprisant D'Aubières fit signe à la bande de sortir.

—Ah! par exemple, s'écria le colosse en frappant la table d'un poing énorme et dur, faut pas nous bafouer, monsieur D'Aubières!

—Nous nous passerons de vous autres... allez! conclut dignement Maurice.

La fierté et le courage de ce jeune homme parurent créer une certaine indécision parmi ces gens qui, dans le silence établi, s'entre-regardèrent interrogativement. On eût dit qu'ils se consultaient du regard.

Mirabelle se leva tout à coup. Le teint enflammé, le pas saccadé, elle s'approcha près de l'hercule qui, instinctivement, recula devant cette beauté impétueuse et farouche. Elle s'écria d'une voix vibrante :

—Ah! vous êtes donc de ceux qui pensent que nous sommes de ces gens qui poussent les autres à la boucherie, tandis qu'eux-mêmes se mettent à l'abri du danger? Vous vous trompez! Demain, vous verrez non seulement nos hommes devant les fusils des Américains, mais aussi des femmes... je serai là, moi qui vous parle! Car une femme défend toujours son pays et son foyer, et je suis femme... regardez-moi!

Ah! si on la regardait... On croyait voir une fougueuse Junon! Une nouvelle Madeleine de Verchères épaulait le mousquet! Une Jeanne d'Arc brandissait l'oriflamme d'une main, l'épée de l'autre! Et devant cette jeune fille qui semblait défier une armée entière les artisans eurent honte.

Admiratif, mais penaud, le maçon balbutia :

—Mademoiselle, on a peut-être été trompé par les Indépendants...

—Les Indépendants, clama Mirabelle avec force, ce sont des lâches, ce sont des traîtres! S'ils veulent ouvrir les portes de la cité à l'ennemi, c'est parce qu'ils ont peur! Ce sont des couards! Et puis, que leur importe à eux, ils ne sont pas des Canadiens, ce pays n'est pas le leur! Pourquoi sacrifieraient-ils leur vie et leurs biens à sa défense? S'ils ne veulent pas nous aider, c'est leur affaire; mais ils n'ont pas

le droit de nous voler notre ville. S'ils ont peur, qu'ils s'en aillent! Et s'ils ne s'en vont pas, c'est par lâcheté. C'est par lâcheté qu'ils vous ont trompés, vous des Canadiens comme moi, comme nous tous! leurs promesses, les promesses des Américains, ne sont que pièges et mensonges! C'est bien, allez ouvrir les portes de la ville, allez dire aux Américains d'entrer... Mais demain, vous leur direz : "Et vos promesses?... Oui, ce que vous nous avez promis, à nous Canadiens?"... Ils vous riront au nez! Les autres, ceux qui s'appellent les Indépendants et qui proclament la liberté, se moqueront de vous! "Le beau piège aux imbéciles!"... riront-ils. Oui, vous vous serez laissés prendre! Eh bien! pas moi... ni ceux-là que vous voyez ici... ni tout notre peuple canadien... il n'y aura que vous...

Cinquante voix interrompirent soudain la jeune fille pour clamer :

—Non! Non!... Nous autres non plus!

—Ah! Ah! à la bonne heure! reprit joyeusement Mirabelle. Je savais bien que vous ne vous laisseriez pas prendre au piège, vous autres non plus. Car je savais que vous aviez été trompés, car vous avez mal entendu ce qu'ils vous ont dit, les Indépendants, ce qu'ils vous ont promis! Allez leur demander encore, pour voir...

—Non... déclara fermement l'hercule maçon en branlant la tête, on reste!

—Oui... on est tous avec vous! crièrent les artisans.

—Bravo, mes amis! clama Mirabelle triomphante.

—Mais il nous faut des fusils... reprit le maçon.

—Vous en aurez, répondit D'Aubières, je sais où ils sont.

—Nous irons les chercher, si tu veux. Dis-nous où ils sont.

—Ils sont là d'où vous venez!

—Hein là!...

—Oui continua vivement D'Aubières, dans les caves... il y a huit cents fusils et des munitions!

—Alors, on y va. Conduis-nous D'Aubières!

—C'est bien, venez!

Une immense clameur éclata, et toute la bande d'artisans s'élança sur les pas du jeune chef. Déjà le mot d'ordre circulait sur les ruelles avoisinantes et la Place du Marché, si bien que l'instant d'après une véritable armée assiégeait la maison de commerce de Lady Sylvia. La rue Saint-Paul retentissaient de cris et de jurons à l'adresse des Indépendants, et une foule exaltée se pressait contre l'immeuble qui servait de quartier général aux ennemis de la race. En peu de temps les portes furent enfoncées, et D'Aubières marchant à la tête de deux cents patriotes envahit la salle du Comité. Mais cette salle était déserte. D'Aubières alla lever le panneau d'une trappe et dit à son monde :

—Les fusils sont là... venez!

Ce fut une ruée folle dans la cave..... Mais une immense déception attendait tout le monde : les caves étaient vides.

La stupeur sembla figer tous ces hommes.

D'Aubières ramassa sur le sol un papier sur lequel il lut :

"Trop tard, Monsieur D'Aubières! A demain, et "vivent les Américains".

Maurice D'Aubières sourit placidement, puis à son monde qui lui le regardait avec ahurissement il dit :

—Mes amis, comme vous le devinez, on a enlevé les armes qui se trouvaient ici, mais dans une heure je saurai où sont les armes!

V

LAMBRUCHE

Revenons de deux heures en arrière et à cet individu, surnommé Lambruche, que nous n'avons fait qu'entrevoir.

On se rappelle la scène des casernes et comment, peu après, le peuple s'était élancé vers la Place du Marché.

Alors, Lambruche fit libérer les soldats anglais qu'on avait faits prisonniers et dit à ses miliciens :

—Les amis, allons souper..... il n'y a plus rien à faire!

Les miliciens se dispersèrent aussitôt. Lambruche traversa la rue Notre-Dame de son pas traînant, enfila une ruelle étroite et sombre et s'arrêta peu après devant la porte d'une maison de pierre à deux étages. Il frappa. L'instant d'après il entendait un grincement de verrous, puis la porte s'ouvrait encadrant une grosse femme qui tenait une petite lampe à sa main droite.

On aurait de suite reconnu la mère Ledoux.

—Ah! ah! fit la commère, c'est toi, Lambruche? J'avais verrouillé, parce que je pensais pas que tu viendrais souper.

—Vous avez bien pensé, Mame Ledoux. Mais vu qu'il n'y a plus rien à faire pour une heure ou deux, j'ai eu l'idée de venir me mettre une bouchée dans l'estomac. Peut-être bien que ça ne me fera pas de mal...

Il souriait placidement, niaisement même.

—T'arrives bien à point, Lambruche, j'étais justement après mettre la table.

Elle referma la porte. On était dans un passage noir, étroit et court au bout duquel se trouvait une autre porte. La minute d'après la femme et le milicien pénétraient dans une vaste cuisine. Un fourneau, sur lequel achevaient de cuir des aliments, et une cheminée réchauffaient la maison. Sept ou huit enfants, dont l'aîné n'avait pas plus de 10 ou 11 ans, s'ébattaient autour d'une table carrée. Un homme d'une quarantaine d'années, mais vieilli avant l'âge, trapu, l'air fruste, mais de visage honnête se chauffait paisiblement au feu de l'âtre. C'était le maître de la maison, le père Ledoux, simple manoeuvre dans les chantiers de construction. A l'entrée du milicien les enfants cessèrent leur tapage, et le père Ledoux s'écria :

—Ah! bien, Lambruche, il paraît qu'on se chamaille pour tout de bon?

—Bah! fit Lambruche avec un mouvement d'épaules dédaigneux, c'est un jeu d'enfants, rien que ça!

Il jeta son feutre sous la table et, dédaignant de prendre un siège, il s'assit par terre, le dos contre le mur.

—N'importe! dit la mère Ledoux en essuyant son nez rouge du coin de son tablier, on peut toujours être contents d'avoir trouvé des fusils.

Lambruche sourit candidement.

Le père Ledoux s'écria, ravi :

—Sacre de sacre! Lambruche, c'est une chance que ma femme ait été là, je n'aurais pas eu de fusil pour me battre demain. Car c'est demain, hein, que ça doit chauffer?

—Oui je pense bien, répondit Lambruche.

La mère Ledoux en entendant les paroles de son mari, rayonna.

—Oui, et une chance du bon Dieu, fit-elle. Tout de même faut dire qu'on s'est piétés pour les avoir ces fusils-là. Comme de bon, j'ai pris le premier qui m'est tombé sous la main.

Le père Ledoux se leva et alla décrocher un fusil à une solive. Il l'examina un moment, le soupesa et dit :

—C'est une bonne arme. Avec ça, il y aura moyen de faire sa part.

Il alla replacer l'arme à feu et revint prendre son siège.

Le silence se fit.

La mère Ledoux, fredonnant, se mit à son fourneau. Lambruche et le père Ledoux allumèrent chacun un calumet. Les enfants, depuis l'arrivée du milicien, s'étaient tassés dans un angle de la pièce, et, silencieux et graves, rivaient leurs regards admiratifs sur la personne de Lambruche. Ils étaient pourtant accoutumés à le voir, ce personnage bizarre, attendu qu'il venait chez les Ledoux tous les jours pour y prendre ses deux repas. Le milicien, en effet, ne prenait jamais que deux repas par jour, le midi et le soir. Pour logement, il n'avait qu'une obscure et basse mansarde sous le toit des Ledoux à laquelle il parvenait à l'aide d'une échelle. Mais il ne grimpait à cette mansarde que juste pour y dormir le temps nécessaire. Ce n'était pas le soldat que les enfants admiraient chez Lambruche, car ce dernier n'avait pas plus l'air d'un soldat que rien; il avait plutôt l'air d'un lourd paysan. Mais il portait toujours à son côté gauche une très bonne longue rapière. — Savait-il seulement s'en servir? — et c'était précisément cette rapière qui excitait l'admiration des enfants du père Ledoux.

Qui était ce Lambruche? Beaucoup de gens se l'étaient demandé, et personne n'en savait rien. Lui-même n'avait pu dire qui il était. Il ne s'était connu ni père ni mère et de toutes les souvenances de son jeune âge, il pouvait se rappeler qu'on l'appelait alors "Désiré".

—Mais vous n'êtes toujours pas né comme un champignon? lui avait fait remarquer la mère Ledoux qui l'avait interrogé à ce sujet.

—Je ne sais pas... avait simplement répondu Lambruche en secouant la tête avec indifférence.

Autant qu'il pouvait reculer dans l'écheveau brouillé de ses souvenirs, il se voyait un jour gamin d'une dizaine d'années dans une nombreuse famille de pêcheurs quel-

que part vers Tadoussac. Le père était un peu buveur et chaque fois qu'il rentrait ivre à sa chaumière, il se mettait à pourchasser le gamin à coups de pied en hurlant: "Par ici Lambruche!... Par là Lambruche!"

Il avait depuis lors hérité le nom. Mais alors aussi le gamin avait compris qu'il n'était pas un membre de la famille, car jamais le pêcheur ne touchait à ses autres enfants, et ceux-ci, par surcroît, applaudissaient aux brutalités de leur père contre ce pauvre Lambruche à qui, par après, ils se plaisaient à décocher toutes espèces de quolibets. Seule la femme du pêcheur avait pitié. Quand le cruel pêcheur n'était pas là et que Lambruche pleurait au souvenir des mauvais traitements subis, la brave femme le consolait. Elle le défendait aussi contre les taquineries de ses enfants qui, comme on s'en doute bien, étaient portés à imiter l'exemple de leur père. Quand Lambruche eut atteint douze ans, il quitta fugitivement la chaumière du pêcheur, put s'embarquer sur un navire qui remontait le fleuve et atteignit Québec. Il trouva un premier refuge chez un cabaretier de la ville basse où il ne fut guère mieux traité que dans la famille du pêcheur. Plus tard, il suivit un paysan sur sa terre du côté de l'Ange-Gardien. Là, on le traita presque à l'égal d'un enfant. Mais Lambruche n'aimait pas la culture du sol, toutes ses préférences allaient au métier de la mer et à celui des armes. Quand il fut arrivé à l'âge de seize ans — c'était vers 1745 — il s'engagea dans les milices que formait alors M. de Beauharnois. Lambruche fit la guerre contre les Iroquois, prit part à plusieurs campagnes et opérations militaires sur les frontières, vit Oswégo et Carillon, se trouva au siège de Québec, se battit à Montmorency et sur les Plaines d'Abraham. Après la cession du pays aux Anglais, Lambruche, ne se connaissant pas d'autre patrie que le Canada, demeura au pays et le hasard le plaça sur le chemin de M. D'Aubières, le père de Maurice. M. D'Aubières le plaça sur l'un de ses navires avec un titre d'intendant. Mais le métier ne valait pas celui des armes. Sous le gouvernement de Carleton, Lambruche rentra dans les milices avec le grade de capitaine. Mais ayant été très bien traité par M. D'Aubières, il garda pour la famille une très grande estime, et pour Maurice il se prit d'une amitié qui allait à l'amour paternel. Pour "Monsieur Maurice" comme il appelait toujours le jeune chef canadien, il se fut joyeusement jeté au feu.

Lambruche n'avait pas d'instruction, sauf la faculté de lire et d'écrire. Mais à cette époque reculée, aux yeux du peuple généralement illettrée, c'était beaucoup... c'était même de l'instruction. Et Lambruche n'était plus jeune : 47 ou 48 ans, et peut-être davantage... il ne le savait pas. Mais l'âge n'y paraissait pas, et l'on aurait pu lui donner 30 ans aussi bien que 50. S'il avait l'air flandrin et sans vigueur, ce n'était que d'apparence; en réalité il était reconnu pour posséder une force herculéenne et une agilité de chat, et l'on savait qu'il était d'une bravoure incomparable, bravoure qu'il portait jusqu'à l'audace et la témérité. Il ne craignait rien ni ne doutait de rien. Obéissant, il faisait comme on lui disait, à la lettre, que ce fût mal ou bien. Il était content, si les autres l'étaient. Pour Maurice D'Aubières, comme nous l'avons dit, il se serait laissé mettre en charpie. D'Aubières lui aurait dit :

—Lambruche, voici l'enfer... plongesy!

Lambruche n'aurait pas hésité.

Et ce n'était pas une brute. S'il ne possédait pas une intelligence supérieure et raffinée, s'il manquait d'éducation et d'instruction, il avait par contre un grand bon sens. A cela joignons un caractère d'or : soumis, doux, bon enfant, et généreux. Lambruche ne gardait rien et n'amassait rien. Célibataire, il ne se croyait pas le droit d'entasser des écus dont tant de pauvres pères de familles avaient besoin. Quant à se marier, il n'y avait jamais pensé.

—Qu'est-ce que je ferais avec une femme? faisait-il bêtement, si on le taquinait à ce propos.

Enfin, Lambruche était patriote, il aimait son pays et cent fois il l'avait prouvé sur les champs de bataille sous le régime précédent. Mais à cette heure dans le choix qui s'offrait entre Anglais et Américains, il était indifférent. Voici ce qu'il avait dit à la mère Ledoux qui ne pouvait entendre parler des Américains sans s'indigner :

—Se faire casser les reins par les uns ou par les autres, ça revient au même, on se trouve avec des reins cassés. Les Améri-

cains, c'est des Anglais ni plus ni moins, et les Anglais, c'est des Américains. Quand on vient me chanter qu'il y a une différence, ça me fait bâiller...

Et il bâillait effectivement.

Pour lui, ça lui était égal de subir les lois des uns ou des autres, tout cela n'aboutissait en somme qu'au même résultat. Mais capitaine de milices, il voulait demeurer loyal à Carleton, et aimant Maurice D'Aubières, reconnaissant pour le père, ce dernier, il se devait de marcher sur leurs traces. Le sort l'avait mis du côté des Royalistes, il resterait avec eux, mais en autant que Maurice D'Aubières y resterait lui-même. Car à cette heure et depuis que D'Aubières commandait en maître, Lambruche n'obéissait qu'à lui. Or Maurice avait dit : "Lambruche il va falloir repousser les Américains"!...

Lambruche avait répondu :

—On les repoussera, Monsieur Maurice!

Mais si, d'un autre côté, Maurice D'Aubières avait dit :

—Je pense Lambruche, qu'il vaut mieux de passer du côté des Américains...

Lambruche aurait répondu sans hésitation :

—Nous passerons aux Américains, Monsieur Maurice!

Voilà ce qu'était cet individu étrange qui, dans le cours de ce récit va jouer un rôle important.

. . . .

On s'était mis à table, le père Ledoux à une extrémité, Lambuche à l'autre, et la mère et les enfants de chaque côté. Naturellement, la conversation recommença sur les événements du jour. La mère Ledoux enrageait contre les traîtres.

—Vous savez, Lambruche, il y a ce Cardel... Je voudrais bien le voir pendu à quelque part!

—On le pendra peut-être, répondit Lambruche tranquillement.

—Et puis, il y a aussi l'anglaise... Lady Sylvia.

—Qu'est-ce que vous voudriez en faire, Mame Ledoux?

—Moi?... Dame! j'aimerais bien à lui arracher les yeux à celle-là!

—On les lui arrachera peut-être, répondit encore Lambruche qui n'aimait pas à contrarier les gens.

—Oh! ce que je ne comprends pas, reprenait la commère en s'animant, c'est qu'il y en est tant parmi nos gens qui s'entichent des Américains. Je vous demande ce qu'ils feraient de nos enfants. Des renégats, des païens, sans doute? Car avec les Américains plus de religion, ça ne prierait plus le bon Dieu, ça n'irait plus à la messe, puis ça ne resterait pas canadiens. Est-ce que c'est pas un peu bête de se donner à des gens, qu'on ne connaît pas. J'admets bien que les Anglais nous donnent bien des misères, mais qui nous assure que les autres ne seront pas pires? Avec les Anglais on peut toujours en venir à bout, quand ils nous agacent, mais avec les Américains on ne sait pas ce qui arriverait. Ca peut être du bon monde, mais ça peut être du méchant monde aussi. C'est vrai que les Anglais nous font bien des canailleries, je l'admets encore; mais les Américains ont l'air de s'en venir chez nous pour nous mettre à leur main. Bien ou mal, je pense qu'on fera mieux de rester comme on est. Plus tard, eh bien! si ça va mal avec les Anglais, on verra toujours, et il sera toujours temps de se ranger du côté des Américains qui me semblent avoir pas mal les Anglais en grippe.

Le père Ledoux approuvait de la tête sans rien dire.

Lambruche, qui mangeait comme quatre et à bouchées doubles, encensait aussi de la tête.

Le repas ayant pris fin, Lambruche déclara qu'il allait rejoindre son bataillon.

—Je crois bien, moi, que je vais aller au Comité! dit le père Ledoux à son tour.

—Et moi, s'écria la mère Ledoux, je vais coucher toute cette marmaille, et je vais aller voir aussi comment toute cette histoire-là va tourner.

Et l'on fit comme on avait proposé.

Lambruche partit le premier.

Il passait sept heures. Le vent tombait et la température semblait s'adoucir. Le ciel demeurait noir sous les nuages épais qui l'enveloppaient, le firmament à l'horizon, vers le Sud et le Sud-Est, se teintait légèrement de lueurs rougeâtres, lueurs qui provenaient des feux de bivouac des colonnes américaines. La cité, après un moment de calme, s'animait de nouveau.

Lambruche, sans hâte, gagna la rue Notre-Dame, puis la rue Saint-Gabriel et descendit vers la rue Saint-Paul. Avant de

rejoindre son bataillon sur la Place du Marché, il avait décidé d'aller boire un verre de vin dans l'un des cabarets de la rue Saint-Paul. Mais arrivé au pied de la rue Saint-Gabriel, il s'arrêta net et avec un geste de surprise. Non loin de lui, sur la rue Saint-Paul, et à la lueur d'une lanterne que tenait un individu que le milicien ne pouvait reconnaître, Lambruche distinguait assez bien deux charrettes arrêtées devant une baraque et dans un endroit solitaire. Il distinguait encore des silhouettes humaines tirer de ces charrettes des marchandises quelconques et les transporter dans la baraque. Et tout ce travail se faisait en silence. Or, il sembla à Lambruche que ces marchandises ressemblaient un peu à des barils de poudre. Mais il pouvait se tromper, il faisait si noir. N'importe! mû par une curiosité bien naturelle, il se dissimula le mieux possible dans l'obscurité et demeura en observation. Une fois délestées, les charrettes se mirent en mouvement et se dirigèrent du côté de la Porte du Marché. Lambruche remarqua que les roues ne faisaient pas de bruit. Il sourit, en songeant qu'on avait dû enrouler des sacs vides autour des jantes. Un moment après, deux charrettes, venant de la direction qu'avaient prise les premières, s'arrêtèrent devant la baraque, chaque charrette portant une charge complète.

Lambruche put saisir cet échange de paroles anglaises :

—Combien reste-t-il de charges chez Lady Sylvia?

—Quatre charges encore.

—Bon, on aura bientôt fini.

Et le même travail de déchargement recommença.

La besogne complétée, les charrettes repartirent et deux autres approchèrent.

—Allons se dit Lambruche, je sais à peu près à quoi m'en tenir. Il ne reste plus que deux charges à venir, si ces gens n'ont pas menti. C'est donc le temps d'agir.

Il quitta son poste d'observation et, d'un pas accéléré cette fois, il remonta la rue Saint-Gabriel et reprit le chemin du logis des Ledoux. Comme il entrait, le père Ledoux s'apprêtait à sortir le fusil en bandoulière.

—Père Ledoux, dit tranquillement Lambruche, est-ce qu'on pourrait pas mettre huit charretées de marchandises dans votre cave?

Le père Ledoux, qui connaissait Lambruche, ne s'étonna aucunement de cette question.

—Je pense bien, répondit-il.

—En ce cas, tout va bien. Venez avec moi!

Il se dirigea vers la place du marché où venaient de s'assembler les miliciens de son bataillon. Rapidement, il donna à tous ses hommes des instructions à voix basse, et l'instant d'après le bataillon se divisait par petites bandes qui, les unes après les autres, quittèrent la Place du Marché. Alors Lambruche prononça quelques paroles mystérieuses à l'oreille du père Ledoux, et, seul, gagna la rue Saint-Gabriel. Là, caché dans l'ombre, il attendit. Au bout de certain temps deux charrettes sortirent d'une ruelle et s'engagèrent ensuite dans la rue Saint-Gabriel. Lambruche avait sauté dans l'une d'elles. Cinq minutes après les deux charrettes s'arrêtaient devant la baraque que nous connaissons. Les abords en étaient tout à fait déserts. Lambruche avisa une porte de chêne, bien bandée de fer et fortement cadenassée. Mais s'étant emparé d'une massue que portait l'une des charrettes, il fit sauter les cadenas. Six miliciens accompagnaient chaque charrette. Lambruche les conduisit dans la baraque et leur donna ordre de charger sur les charrettes les marchandises qui s'entassaient là, et ces marchandises, comme on le devine bien, n'étaient autres que les huit cents fusils des Indépendants et une grande quantité de munitions. Une fois que ces deux charrettes furent remplies, elles se dirigèrent vers la maison des Ledoux, quatre autres charrettes attendaint déjà leur tour pour prendre un chargement. Pour abréger, disons qu'une heure après les fusils et les munitions se trouvaient en sûreté dans la cave du père Ledoux. Et rien n'avait transpiré, personne n'était venu troubler ce travail. Mais Lambruche avait pris ses précautions : il avait en effet aposté dans un certain rayon des miliciens avec ordre d'empêcher de venir du côté de la baraque.

Une autre demi-heure plus tard, Lambruche et son bataillon se trouvaient sur la Place du Marché où le tapage augmentait de moment en moment. On venait d'apprendre le résultat de l'expédition au Comité des Indépendants. Un grand feu allumé au centre de la Place éclairait vaguement cette masse de peuple agité. On de-

mandait des armes et l'on jetait des imprécations à l'adresse des Indépendants, et ceux-ci paraisaient avoir perdu le peu de prestige qu'ils avaient un instant tenu.

Un jeune homme vint trouver Lambruche qui demeurait toujours calme et impassible.

—Capitaine, dit le jeune homme, Monsieur D'Aubières vous mande.

—Maurice? Interrogea Lambruche.

—Oui capitaine.

—Bien j'y vais.

Maurice D'Aubières était revenu à son Comité. La salle était remplie d'un monde énervé et inquiet. Seul, peut-être, D'Aubières demeurait serein.

Lorsque Lambruche parut, il courut à lui.

—Lambruche, dit-il, nous avons été joués... Cardel et ses gens ont fait disparaître les fusils qui se trouvaient dans leur cave.

Lambruche sourit et répondit :

—C'est nous, Monsieur, qui avons joué Cardel et ses gens : car j'ai les fusils et les munitions.

D'Aubières demeura béant de surprise.

—Es-tu fou, Lambruche?

—Peut-être bien Monsieur, répondit le milicien avec son sourire benêt. Mais ce dont je suis certain, c'est que je tiens les fusils et les barils de poudre, je les ai logés, en attendant que vous en disposiez, dans la cave du père Ledoux.

—Tu dis vrai, Lambruche? s'écria le jeune chef avec élan de joyeuse admiration.

—Quand Monsieur Maurice, m'avez-vous entendu mentir?

—Je te crois mon bon Lambruche, je te crois... Alors, plus rien ne nous empêche de nous mesurer aux Américains?

—Plus rien, Monsieur!

Maurice D'Aubières jeta un cri de triomphe, courut à un banc et clama au-dessus des têtes qui venaient de se dresser vers lui avec curiosité :

—Au pavillon! mes amis. Au pavillon! Nous avons des armes!

—Au pavillon! rugirent deux cents voix joyeusement.

C'était le signal qu'attendait le peuple, ou plutôt, c'était la décision finale du comité des Royalistes : on allait s'opposer par la force des armes à l'entrée des Américains dans la ville.

Peu après, en effet, sur le toit d'une des plus hautes maisons qui avoisinaient le marché quelques jeunes hommes apparurent brandissant un pavillon blanc. Une acclamation frénétique salua cette apparition et ce cri immense emplit le ciel :

—Guerre aux Américains!...

VI

LA SIRENE

Tout le peuple, à ce moment, voulait acclamer Maurice D'Aubières et le porter en triomphe par les rues de la cité. La salle du Comité débordait d'une foule en délire qui se pressait autour du jeune chef, mais celui-ci avait trop de besogne à faire cette nuit-là pour perdre un temps précieux à jouir des honneurs qu'on voulait lui faire. Il chercha un moyen d'échapper à cette démonstration enthousiaste. D'abord il chargea un de ses lieutenants de découvrir dans la salle Mirabelle et de la lui amener. Aux gens qui l'entouraient de près il confia que d'importantes affaires l'appelaient du dehors, et il leur fit entendre de remettre à plus tard la présentation de bouquets d'hommages qu'on voulait lui faire. Mais ses admirateurs ne parurent pas se rendre à son avis ni à son désir, et ces cris retentissaient :

—Le peuple veut te voir... montre-toi au peuple!

Heureusement que, à cet instant précis, un inconnu réussissait à se faire un passage dans la foule compacte, arrivait jusqu'à Maurice et lui tendait une missive qu'un grand nombre de partisans purent voir.

—D'où vient cela? interrogea Maurice en fixant l'inconnu d'un regard scrutateur.

—Lisez ce billet, répondit l'autre, il vous l'apprendra.

Et sans plus l'homme s'enfonça dans la foule agitée et disparut.

Maurice brisa vivement l'enveloppe en laquelle il trouva le billet suivant :

"Je suis certaine, monsieur D'Aubières, que si vous daignez venir jusqu'à ma demeure vous serez content des choses intéressantes que je désire vous confier. Je vous prie de venir sans délai, attendu que je devrai m'absenter dans une heure."

Lady SYLVIA.

Maurice sourit et se rappela ce que lui

avait dit la jeune femme au Comité des Indépendants "qu'elle aurait aimé à poursuivre avec lui dans l'intimité un entretien qui avait si bien commencé."

—Allons! pensa Maurice, je ne serais pas étonné que Lady Sylvia penche de notre côté plus qu'on ne saurait le penser. Qui sait même si elle ne songe pas à trahir ceux qu'elle a servis jusqu'à ce jour? Ou peut-être comprend-elle que nous sommes enfin les maîtres de la situation, et elle désire se soumettre! C'est bon, conclut-il, j'y vais.

Il donna aussitôt de rapides instructions à ses lieutenants, écrivit un court message pour Lambruche, et s'apprêta à quitter le Comité. Le lieutenant envoyé la minute d'avant à la recherche de Mirabelle s'approcha pour annoncer que la jeune fille n'était plus dans la salle, elle était partie en compagnie d'une amie pour on ne savait où.

—C'est bien, dit D'Aubières.

Et, ayant annoncé à ses partisans qu'il était appelé à un rendez-vous très urgent, il put se faire livrer passage. Quelques instants après, il longeait la rue Notre-Dame jusqu'aux Récollets, tournait dans une ruelle à sa droite, prenait ensuite une ruelle à gauche et aboutissait enfin à une belle et large rue transversale toute bordée de riches demeures. On appelait communément cet endroit "La rue des Anglais."

Ce fut devant l'une des plus belles maisons de la rue que s'arrêta peu après Maurice. Ayant franchi une grille et traversé un parterre, il monta un perron de pierre et agita le heurtoir de la porte. La maison était toute obscure et silencieuse. L'instant d'après, un judas s'ouvrit sur un côté de la porte et une voix de femme ou de jeune fille, car la voix était plutôt jeune et fraîche, demanda en français :

—Qui est là?

—Maurice D'Aubières! répondit le jeune homme.

—C'est bien monsieur, vous êtes attendu. Une seconde, et je vais ouvrir.

L'instant d'après, en effet, une jeune et jolie soubrette introduisait Maurice dans un spacieux vestiaire diffusément éclairé par un bras de lumière à deux bougies.

—Madame est dans la serre, monsieur, reprit la soubrette... Venez, je vais vous conduire.

Au fond du vestiaire, la jeune fille ouvrit une porte en chêne sculptée et pénétra dans une salle en forme de rotonde. Bien que cette salle fût à demi obscure, n'était éclairée que par un bourgeoir posé sur une table, le jeune canadien vit qu'elle était décorée et meublée avec grand luxe. Il n'eut pas l'opportunité d'en examiner les détails, car déjà la servante ouvrait une autre porte, s'engageait dans un passage obscur au bout duquel elle souleva une tapisserie masquant une troisième porte toute grande ouverte.

—Entrez, monsieur, dit la jeune fille, madame est là!

D'Aubières franchit cette porte. La tapisserie retomba derrière lui et le jeune homme se vit dans la pénombre exquise et très odoriférante d'une serre faiblement éclairée par une lumière invisible, mais il ne voyait là aucun être humain. Il demeura sur le coup un peu abasourdi et il eut le sentiment qu'il venait de donner dans un piège. Cette impression fut de courte durée, car une voix féminine et tout à fait mélodieuse s'élevait faiblement d'un fouillis de verdure et de fleurs au centre de la serre.

—Approchez, Monsieur D'Aubières, votre présence est tout à fait bienvenue!

Devant lui le jeune homme découvrit une étroite allée bordée de cyclamens, de muguets et de roses d'une fraîcheur remarquable, et il s'y engagea hardiment. La minute d'après, il s'arrêtait brusquement, interdit, ébloui... là, sous ses yeux, une jeune femme d'éclatante et mystérieuse beauté, se trouvait gracieusement étendue sur une couche de gazon que recouvrait une tenture de velours rouge, et tout près on voyait une piscine faite de marbre blanc et dont l'eau apparaissait de la plus belle limpidité.

La jeune femme, c'était Lady Sylvia... mais Lady Sylvia ne portant sur son admirable corps qu'un mince voile de fil d'or.

Souriante, la jeune femme reprit de sa voix plus douce qu'une musique céleste :

—Je vous demande pardon de vous recevoir ainsi, Monsieur D'Aubières. J'étais tellement fatiguée et harrassée que j'ai cru utile de me baigner quelques minutes dans cette piscine... J'y étais encore lorsque ma servante vous a introduit. Peut-être me trouvez-vous dans une position "trop à l'aise"?

Trop à l'aise, certes! D'Aubières ne

pouvait le nier. Il la trouvait même si à l'aise que déjà il reculait tant il lui répugnait de regarder une femme qui se dévoilait aussi effrontément. L'image de Mirabelle, de sa Mirabelle pure et chaste, lui fit lever le coeur sur cette courtisane... du moins c'est ainsi qu'il la jugea sur l'instant. Et il reculait encore, comme s'il eût voulu s'enfuir pour échapper peut-être à la séduction de cette sirène.

Lady Sylvia comprit aussitôt l'effet inattendu de sa petite mise en scène.

—Ne vous en allez pas, Monsieur cria-t-elle, je désire vous parler!

Et d'un bond elle se leva et s'enveloppa dans la tenture de velours.

Maurice D'Aubières sourit.

—J'aime mieux vous trouver ainsi, Madame, car je vous reconnais mieux. Tout à l'heure, je me croyais en face d'une étrangère et j'allais tourner sur mes pas pour chercher Lady Sylvia.

La jeune femme rougit de honte d'abord, puis de plaisir flattée par cette délicatesse du jeune homme. Mais tout au tréfond de son être elle était tout de même un peu froissée, et froissée contre elle-même; car elle avait préparé cette scène avec l'espoir de séduire D'Aubières et le captiver à ses charmes, et, tout au contraire elle écartait et repoussait d'elle son visiteur.

Elle fit asseoir le jeune homme sur la couche de gazon, tout près d'elle, et reprit, l'air confus :

—Je vous prie de m'excuser, Monsieur, et il n'est de ma part nulle mauvaise intention. Je vous assure que... sous le rapport de... ce que vous avez pu penser, hésita-t-elle, ma réputation est sans tâche. Vous étonnerai-je en vous avouant que Sir James (son défunt mari) aimait beaucoup à me voir ainsi?

—Il était votre mari, Madame! sourit ironiquement Maurice.

—Tandis que vous..... vous êtes un étranger?...

—Justement Madame.

—Allons! se mit à rire placidement la jeune femme, voilà que nous nous comprenons clairement. A présent, venons-en aux choses sérieuses, et j'aborde le motif qui m'a fait vous inviter à venir me voir.

—J'allais vous en prier, Madame.

Un silence se fit. La jeune femme, les paupières demi baissées, observait à la dérobée le jeune homme. Lui, très intrigué par l'aventure qui lui arrivait ne pouvait empêcher les traits de son visage d'exprimer un peu les sentiments qui le dominaient. Pourtant, d'habitude, Maurice D'Aubières réussissait à garder une physionomie impassible dans tous les incidents qu'il traversait. Mais cette fois malgré lui, il demeurait troublé, et ne pouvait point chasser tout à fait de son esprit l'image qui, tantôt, s'était offerte à ses yeux. Sans bien s'en rendre compte, il comparait en lui-même l'image de cette belle femme à l'image de cette jeune fille qu'était sa Mirabelle. Comme beautés plastiques, toutes deux rivalisaient étrangement, et il eut été difficile, en laissant de côté la beauté morale, de faire un choix certain et absolu. Certes, l'amour de Maurice pour Mirabelle pouvait à coup sûr le faire pencher de préférence pour celle-ci mais il n'en aurait pas été de même pour le premier venu. Lady Sylvia se savait belle, et femme mariée, elle avait acquis l'art de la séduction qu'ignore généralement la jeune fille qui n'a pas fréquenté l'école trop savante et souvent perverse de "la société". Et se sachant belle et connaissant le pouvoir de ses charmes elle pouvait espérer de séduire D'Aubières. Celui-ci eut comme une intuition rapide que cette délicieuse créature tenterait, par un stratagème que seule la femme coquette peut mettre en oeuvre, de le détacher de Mirabelle, et il s'imagina qu'il était aimé de cette femme pour laquelle il n'éprouvait, à la vérité, qu'un sentiment d'admiration purement passager. Mais c'est déjà un danger pour un jeune homme de se savoir aimé d'une jolie femme et d'éprouver pour elle une admiration, cette admiration fût-elle la plus passagère. Et naturellement cette hypothèse ne pouvait que flatter la personne de Maurice. Non pas que le jeune canadien fut un présomptueux et qu'il appartient à cette classe de jeunesse, cette classe de jeunes fats qui se figurent que toutes les belles femmes et filles ont jeté sur eux leur dévolu; mais fait d'une simple chair d'homme comme tous ses semblables, la chair frémissait de plaisir en dépit des résistances de l'esprit. Et, disons-le, sans l'amour de Mirabelle, amour qui pour lui était une cuirasse introuable, Maurice D'Aubières, comme tout autre mortel, se fut laissé prendre aux charmes de la comédienne. Mais cette cuirasse que lui faisait l'amour de Mirabelle

le préservait, et c'est pourquoi devant l'apparition audacieuse de la jeune femme il avait reculé. La répulsion spontanée de Maurice n'avait pas été le fait d'une stupide naïveté ni un sot scrupule d'admirer la beauté de la nature, mais l'esprit du jeune homme s'insurgeait simplement contre l'étalage fantaisiste de cette beauté.

Lady Sylvia était assez physionomiste pour saisir les sentiments du jeune homme, et la chose lui était d'autant plus aisée qu'elle savait D'Aubières fiancé à Mirabelle dont elle admirait elle-même les beautés morale et physique. En supposant qu'elle eût songé à conquérir pour elle-même Maurice elle n'ignorait pas à cause même de Mirabelle, que la tâche pouvait être difficile, impossible. Mais femme audacieuse, elle ne pouvait abandonner une entreprise sans y avoir mis tous ses efforts. Oh! comme elle pensait, si Maurice eût été libéré de cette exquise chaîne qui le rattachait à Mirabelle, elle n'aurait pas eu grande peine à amener le jeune homme à ses pieds. Mais n'importe! en dépit de la chaîne, malgré Mirabelle, Lady Sylvia tenterait de subjuguer Maurice.

Ayant pu donner à sa physionomie toute la candeur possible et à son sourire le charme le plus puissant, elle rompit le silence.

—Monsieur D'Aubières, la raison pour laquelle je vous ai appelé près de moi était uniquement pour essayer de vous conquérir à nos vues et à nos idées.

Le jeune homme se borna à sourire avec un joli dédain.

—J'ai voulu vous faire entendre la voix du bon sens, poursuivit Lady Sylvia. Savez-vous que vous ne réussirez point à sauver la cité? Non... vous n'avez pas à votre disposition des forces suffisantes. Vos volontaires ne pourront pas tenir devant les soldats de Montgomery. Et vous n'avez pas d'armes pour ces volontaires! Et vous n'avez pas d'artillerie! Il vous manque au moins six cents fusils. Et eussiez-vous ces fusils, où prendriez-vous les munitions? Les murs de la ville ne sont protégés que par cinq petites batteries de campagne, que ferez-vous contre les pièces de siège de Montgomery? Vos canons seront réduits au silence avant même d'avoir tonné, les murs de la cité seront abattus, les édifices bombardés, démolis, et qui sait si les Américains, furieux d'une résistance qu'ils ne s'attendaient pas de trouver, Monsieur, ce que vous nous voulons empêcher.

—Je reconnais, Madame, répondit Maurice poliment, que vos craintes ne sont pas exemptes d'une certaine justesse. Mais si vous, j'entends votre parti, vous vous joigniez à nous, ne pensez-vous pas que nous aurions toute chance de notre côté? Au surplus, je crois que vous exagérez les forces militaires de Monsieur Montgomery. Si je suis bien renseigné, il n'a près de la ville que dix-huit cents hommes dont la valeur morale et militaire ne surpasse guère celle de nos Canadiens. Leur armement n'est pas si considérable ni si terrible que vous vous l'imaginez, Madame, je crois en savoir quelque chose. Et je pense encore que si Monsieur Montgomery savait que tous les citoyens de la cité sont unis pour lui résister et même pour l'attaquer, oui, je crois qu'il n'oserait pas s'aventurer davantage dans cette entreprise de nous prendre notre ville par la force.

—C'est une erreur de penser, Monsieur, qu'en unissant toutes nos forces nous serions les plus forts. Je sais que Monsieur de Montgomery commande à plus de trois mille hommes. Je sais que son artillerie est puissante et bien pourvue et qu'il n'hésitera pas à engager la lutte dès demain. Je vous le certifie, Monsieur; si vous persistez dans votre voie, vous aboutirez à un désastre et vous exposez la ville et vos concitoyens à toutes les catastrophes et les humiliations. Je n'entreprendrai pas de vous démontrer, du seul point de vue politique, tous les avantages que les Canadiens auraient d'accepter les propositions des Américains...

—Ce serait bien inutile, Madame, interrompit D'Aubières, car nos plans comme nos idées sont arrêtées et rien ne les changera. Vous perdriez votre temps en cherchant à nous détourner du seul devoir qui nous confronte. Comme vous le voyez de suite, Madame, ajouta froidement Maurice, nous ne pouvons nous entendre sur ce sujet et je vous prie de me donner congé.

—Trouvez-vous donc le terrain brûlant? demanda ironiquement la jeune femme.

—Pour vous comme pour moi, oui.

—Mais si j'en choisissais un autre... sourit énigmatiquement Lady Sylvia.

—Il n'en saurait être d'autre, Madame, je le regrette; et malgré tout le respect que j'ai pour votre personne et vos opinions, et

sans vouloir offenser les lois de la courtoisie et de la bienséance, je dois me retirer.

Il se leva, ajoutant :

—Au reste, il est des affaires qui m'appellent et que je ne saurais négliger plus longtemps sans danger pour nos projets et pour la sécurité de notre ville. Madame...

Il s'inclina profondément.

—Je ne vous retiens pas, Monsieur, bien que, en vérité, je sois fort chagrinée...

Le jeune homme marchait vers la tapisserie qui fermait l'entrée de la serre, puis s'engageait dans le passage qui conduisait à la rotonde. Derrière lui marchait Lady Sylvia, silencieuse, mais gardant à ses lèvres un sourire... mais un sourire qui n'aurait pas manqué d'intriguer fortement D'Aubières.

Le jeune chef canadien franchit le passage et ouvrit la porte de la rotonde et pénétra dans la salle qui demeurait dans le même pénombre. Là, il n'avait pas fait trois pas que par une porte brusquement ouverte, paraissaient cinq ou six hommes armés.

—A lui! commanda une voix sonore.

D'Aubières fit un saut en arrière et porta la main à son épée...

Il tressaillit : son épée manquait à son fourreau.

Il tourna la tête et aperçut, à quelques pas de lui, Lady Sylvia, moqueusement souriante, qui tenait en ses mains la lame brillante.

Maurice eut bien l'idée de bondir et de reprendre son épée, mais à l'instant même il était saisi, renversé et réduit à l'impuissance : en un tour de main on lui avait lié pieds et poings.

Alors, pour la première fois, Maurice vit debout devant lui, ironique et mordant, Cardel.

—Monsieur D'Aubières, prononça celuici avec un cruel sarcasme, je suis bien fâché de vous traiter de cette façon, mais dans une lutte comme celle que nous avons engagée, tous les moyens sont bons. Du reste, soyez tranquille, nous n'en voulons nullement à votre vie. Demain, lorsque Monsieur Montgomery sera maître de la ville, vous serez rendus à la liberté.

Maurice se borna à lui dérober un regard de mépris. A présent, il comprenait clairement qu'il avait donné dans un piège. Ses ennemis le feraient disparaître durant vingt-quatre heures afin qu'ils pussent, sans crainte d'être dérangés, jouer leur infâme partie. Maurice vit donc la partie qu'il jouait de son côté perdue tout à fait. Il s'imaginait bien que sa disparition subite causerait non seulement la stupeur mais qu'aussi elle amènerait la défection en masse. Bref, par une seule imprudence la victoire lui échappait.

Lady Sylvia s'approcha, tout en faisant ployer de ses mains la lame du jeune homme. Elle dit, un peu narquoise :

—Monsieur D'Aubières, je désire vous exprimer une fois encore mes excuses et vous assurer en même temps que votre vie sera ménagée. Je vous assure aussi qu'on aura tous les égards dus à votre rang.

La jeune femme et Cardel échangèrent une oeillade joyeuse et triomphante, puis Cardel donna un ordre à ses hommes.

Le chef canadien fut entraîné hors de la rotonde et dans une autre salle, non moins riche, au fond de laquelle s'élevait un escalier. Par cet escalier, le jeune homme fut conduit au deuxième étage et là enfermé dans une chambre sans autre issue qu'une porte de chêne très solide et fort bien cadenassée, porte près de laquelle furent postés deux gardes armés de pied en cap.

—A présent, dit Cardel à Lady Sylvia, c'est à mon tour de courir à un rendez-vous d'amour!

Tous deux partirent de rire, puis l'émissaire des Américains quitta la maison de la jeune veuve.

VII

MIRABELLE

Lorsque Maurice D'Aubières et le Comité des Royalistes eurent décidé d'engager la lutte contre les forces américaines, Mirabelle, contente et fière, mais très fatiguée par ses allées et venues de cette journée, quitta le comité en compagnie d'une camarade et, un peu plus tard, rentrait au domicile de son père. M. Chauvremont habitait une maison bourgeoise sur la rue Chomédy, située plus haut que la rue des Anglais et du côté du Mont Royal, non loin des remparts. Cette maison était une ancienne construction en pierre grise, à un seul étage, bâtie vers 1730 et en laquelle avait résidé un haut fonctionnaire, parent de M. de Beauharnois. Cette construction était écartée de la rue et éloignée

des autres habitations. Un grand jardin la précédait, et un parc s'étendait, à l'arrière, jusqu'au chemin de ronde qui longeait les murs de la ville. Jardin et parc étaient entourés par un haut mur de pierre. Le tout ressemblait à un lieu de retraite, et la forme basse et massive de la maison, ses petites fenêtres étroites, le silence et la solitude qui y régnaient toujours donnaient à cette habitation un aspect monastique. Quatre personnes seulement habitaient la maison : M. Chauvremont, sa fille et deux serviteurs.

La maison n'avait ni vestiaire ni vestibule, de sorte qu'en y pénétrant on se trouvait dans une spacieuse salle qui, ce soir-là, était éclairée seulement par les hautes flammes d'une cheminée. Mirabelle, en entrant, aperçut un vieillard assis sur un fauteuil, les pieds tendus vers les chenets, seul et absorbé dans ses pensées. Elle courut à lui, disant :

—Ah! mon père, je vous retrouve seul, pensif et mélancolique... Vous vous êtes peut-être un peu trop inquiété à mon sujet!

—Comment pourrais-je ne pas m'inquiéter à ton sujet? sourit le vieillard. Je te connais et je crains toujours que tu fasses quelque imprudence!

—Soyez rassuré, mon père, je suis toujours prudente! En même temps, elle posait pieusement ses lèvres sur le front pâle de M. Chauvremont. Vous savez bien, reprit-elle, avec une douce affection, que je vous vénère et vous aime trop pour commettre des imprudences ou m'exposer à des dangers. On me connaît d'ailleurs, le peuple m'aime comme je l'aime, et nul, soyez-en sûr, n'oserait ou ne voudrait me faire du mal.

—Mais nos ennemis... les oublies-tu?

—Eux... fit la jeune fille avec dédain, ils ne sont pas à craindre! Ils ne sont plus à craindre, père, ajouta-t-elle avec un sourire énigmatique.

—Que veux-tu dire, Mirabelle?

Elle poussa une sorte de tabouret près du fauteuil, jeta dessus son manteau, s'y assit, et, appuyant ses bras sur les genoux du vieillard, souriante, heureuse, elle répondit :

—Je veux vous dire d'abord que Maurice et notre comité ont résolu de s'opposer à l'approche des Américains.

—Ah! c'est peut-être ce qui m'explique toutes ces lointaines clameurs que j'entendais ce soir et qui me paraissaient joyeuses?

—Oui père. Et toute la cité se réjouit encore... sauf Lady Sylvia et ses partisans, ajouta ironiquement la jeune fille, dont j'aimerais bien à voir la mine dépitée.

—Tu es donc contente?

—Heureuse et fière, père.

—Je le suis aussi, Mirabelle, sourit longuement M. Chauvremont. Ah! j'avais tant redouté que Maurice ne se laissât tromper par nos adversaires et ne passât dans leur camp. Car le peuple l'eut suivi...

—Oh! moi je n'ai jamais douté de Maurice, s'écria la jeune fille avec conviction. Mais je n'ai pas toujours espéré dans le succès de sa tâche, celle de conquérir à nos projets tous les partisans de la ville. Quand une masse de peuple s'est engagée dans une pente quelconque, il n'est pas aisé de l'arrêter. Une grande partie de notre population ouvrière était presque gagnée à la cause des Indépendants, et il s'en fallut de bien peu que la victoire nous échappât.

—Que s'est-il donc passé?

—Lady Sylvia et Cardel avaient réussi à soudoyer un groupe d'ouvriers; heureusement, à notre tour, nous avons pu les rallier à nous.

—Tu ne me dis pas si Maurice a pu se procurer les armes qui nous manquaient?

—Ces armes, nous les avons, père. Ah! se mit à rire doucement la jeune fille, si vous saviez le splendide tour que Lambruche a joué à nos adversaires, grâce à un hasard, je devrais dire à la divine Providence.

—Ah! Lambruche... bon Lambruche! s'écria M. Chauvremon. Conte-moi cette histoire, Mirabelle!

—Maurice savait que Lady Sylvia possédait dans son entrepôt de la rue Saint-Paul huit cents fusils et une forte quantité de munitions de guerre. Ayant réuni des ouvriers et des miliciens, il les conduisit sur la rue Saint-Paul pour enlever ces fusils et munitions. Mais grande fut la déception lorsqu'on découvrit que les caves avaient été vidées.

—Oh! oh!

—Ce n'était pas seulement une déception, mais tous nos plans ruinés du coup, puisqu'on se trouvait presque sans armes.

Un peu plus tard Lambruche surprenait des charretiers anglais transportant ces fusils et munitions de l'entrepôt de Lady Sylvia à une vieille baraque située près de la rue St-Gabriel, dans un endroit désert où, ont dû penser nos ennemis, nul n'aurait l'idée de chercher. Mais Lambruche rassembla ses miliciens, se mit en quête de charrettes et alla dévaliser la baraque.

Mirabelle riait de bon coeur.

M. Chauvremont souriait, la mine ravie.

—Brave Lambruche! murmura-t-il.

—Alors, continua la jeune fille, il fit conduire ce trésor dans la cave de l'artisan Ledoux où nos hommes sont maintenant en train de s'équiper. Comme vous le pensez, nous avons à présent près de mille hommes sous les armes et des munitions suffisantes pour faire face aux envahisseurs. Toute la cité se livre au travail de défense. Demain matin, s'ils osent encore s'approcher, les Américains trouveront une ville debout, bardée de fer et prête à tous les prodiges de valeur pour défendre ses biens et sa propriété.

—Que Dieu soit béni! s'écria M. Chauvremont. Je souhaite maintenant que monsieur Montgomery, nous sachant si bien préparés, abandonnera son projet de nous conquérir par la force; dans ce cas notre ville et notre population ne souffriraient nul dommage et aucune perte.

—Je fais autant que vous, cher père, le même souhait. Mais il ne faut pas oublier que les Indépendants feront de tout leur pouvoir pour nous livrer à l'ennemi, et qui sait s'ils n'oseront pas nous attaquer, les armes à la main? Ils sont capables de tout!

Un vieux domestique vint interrompre cet entretien, disant d'une voix basse et respectueuse :

—Monsieur, votre chambre est maintenant tiède...

—C'est bien, mon ami, dit le vieillard, je m'y rends.

—Vous vous retirez, mon père?

—Et toi-même, Mirabelle? Car il se fait tard, je pense. Quelle est l'heure, mon ami? demanda-t-il aussitôt au domestique.

—Dix heures, monsieur. C'est l'heure à laquelle monsieur se retire chaque soir.

—C'est vrai. Eh bien! bonne nuit, Mirabelle. Je te conseille de te retirer aussi.

Il embrassa sa fille tendrement.

—Je gagnerai ma chambre tout à l'heure, mon père, dit Mirabelle, en aidant à son père à se lever du fauteuil. François, ajouta-t-elle en se tournant vers le serviteur, avez-vous allumé le foyer de la bibliothèque?

—Oui, mademoiselle, et il y fait bien bon. Si vous le désirez, j'irai raviver le feu.

—Laissez, j'y verrai moi-même. Conduisez mon père. Bonne nuit, père. Je vais lire quelques minutes, car je ne sens pas encore le sommeil.

Quelques minutes plus tard M. Chauvremont avait gagné sa chambre et Mirabelle, de son côté, avait pris place dans un fauteuil de la bibliothèque qu'un grand lustre éclairait brillamment. Elle ne lisait pas. Accoudée sur un bras du fauteuil, les paupières mi-clauses, elle semblait méditer.

Plusieurs minutes se passèrent ainsi lorsque, à la plus grande surprise de la jeune fille, le vieux serviteur que nous avons vu tout à l'heure vint annoncer discrètement que Cardel désirait être introduit pour une affaire grave et urgente.

—Cardel!..... s'écria Mirabelle en se dressant.

—Puis elle pensa, non sans une joie secrète qui la fit tressaillir de bonheur :

—Parions qu'il vient m'annoncer que nos adversaires abandonnent la partie contre nous...

Puis, au serviteur :

—François, introduisez ici, il y fait meilleur que dans la salle.

Peu après le domestique faisait entrer l'émissaire des Américains.

—Mademoiselle, dit Cardel en s'inclinant avec grâce, pardonnez-moi d'être venu frapper à votre porte à cette heure tardive et indue. Vous comprendrez bientôt...

—L'heure n'est nullement tardive et indue, monsieur, interrompit la jeune fille, du moment qu'il s'agit de choses graves et urgentes. A la veille d'une journée décisive comme sera celle de demain, il importe de bien employer cette nuit. Je vous écoute, Monsieur.

Elle désigna un siège que le jeune Français accepta avec grâce.

Sans être de vieilles connaissances, Cardel et la fille de M. Chauvremont se connaissaient assez bien. Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois dans certaines réunions mondaines où Mirabelle avaient accepté de

se rendre en compagnie de son père. En outre, l'émissaire était venu à diverses reprises chez M. Chauvremont pour tenter de conquérir ce dernier aux idées américaines. La beauté de Mirabelle l'avait frappé, et se reconnaissant de grands avantages physiques, il avait espéré de gagner M. Chauvremont en gagnant la fille. Mais elle s'était de suite montrée d'un abord difficile, sans toutefois manquer aux bons usages, pour écarter les avances de Cardel qu'elle avait devinées. Mais celui-ci ayant voulu s'obstiner dans ses entreprises, Mirabelle l'avait alors mis à sa place de la belle façon.

—Vous savez, Monsieur, s'était-elle écriée avec sa fougue coutumière, que je suis fiancée à Monsieur D'Aubières, et je trouve étrange et offensante votre persistance à m'offrir vos hommages qui recèlent des desseins que je réprouve. Si vous voulez que je continue à vous traiter avec courtoisie, cessez donc de m'importuner!

Cardel avait reçu son coup de grâce. L'apostrophe avait été si rude et l'humiliation qu'il en avait ressentie l'avait tellement mortifié, qu'il n'avait pas osé recommencer ses manèges. Mais intelligent et rusé, il n'avait rien laissé voir de ses sentiments intérieurs, et il avait continué de se montrer près de la jeune fille avec la meilleure déférence et la plus parfaite discrétion. Cette conduite du jeune Français lui avait fait reprendre un peu d'estime dans l'esprit de Mirabelle. Mais si Cardel se montrait sous de si belles couleurs c'était pour se venger de quelque façon. Sa meilleure vengeance contre la fille de M. Chauvremont serait de frapper D'Aubières qu'il jalousait. Pour accomplir ses desseins il avait trouvé dans Lady Sylvia une complice astucieuse, et mieux encore une associée diligente qui le seconderait de main sûre. Voilà comment nous avons vu ce soir-là Maurice D'Aubières tombé dans un piège tendu par les deux complices. Et Cardel, tout en remplissant avec zèle l'objet de sa mission dans la cité, accomplissait ses projets de vengeance dont il voyait enfin avec plaisir arriver le terme. Donc, ce soir il allait frapper Mirabelle comme celle-ci l'avait frappé, et frapper terriblement.

—Mademoiselle, commença le rusé personnage, je ne suis pas venu vous entretenir des différends qui nous séparent, puisque, à l'heure qu'il est, je me suis rallié à votre parti.

—Vraiment? s'écria joyeusement Mirabelle qui, néanmoins, conserva quelque méfiance dans la sincérité de son visiteur.

—Cela est si vrai que, anxieux et désireux que je suis de voir vos projets réussir — je devrais dire maintenant mes projets — je suis venu vous faire part de certaines craintes que j'entretiens sur la loyauté de quelques dirigeants du parti Royaliste.

Mirabelle fronça les sourcils, et sa physionomie ouverte s'inquiéta.

—Je me doute bien, sourit placidement Cardel en reprenant, que les informations que je vous apporte vont produire chez vous quelque étonnement. Il se peut que vous n'osiez me croire pour l'instant, mais je suis prêt à vous fournir les preuves que vous pourrez exiger.

—Monsieur, s'écria la jeune fille intriguée et très inquiète, venez au fait, je vous prie!

Lentement l'émissaire répondit :

—Je veux dire que Lady Sylvia dont je me suis séparé...

Mirabelle tressaillit violemment.

—Je veux dire, sourit Cardel, que l'un de vos lieutenants a déserté notre cause pour se joindre à celle de Lady Sylvia.

—Nommez ce lieutenant... fit Mirabelle avec effort.

—Lambruche!

La jeune fille sursauta. Pâle, tremblante, elle demeura un moment silencieuse, dardant sur son visiteur des yeux pleins d'un feu ardent. Puis, d'une voix indistincte, tant l'émotion paraissait l'étouffer :

—Vous avez dit Lambruche... Pouvez-vous jurer que Lambruche nous déserte?

—Je le jure, Mademoiselle, répliqua fortement Cardel et avec un air de sincérité dont Mirabelle fut la dupe. Vous saviez comme moi, Mademoiselle, que ce Lambruche était assez indifférent, et qu'il lui importait peu de combattre pour un parti ou pour l'autre. S'il s'est mis dans le mouvement royaliste c'est pour la raison que, très attaché à M. D'Aubières, il a voulu la seconder...

—Oui... mais Monsieur D'Aubières... fit Mirabelle.

—Pardon, Mademoiselle, si j'ose vous vous causer quelque déception et souffrance; car j'ajoute que Monsieur D'Aubières



A ce moment, Lady Sylvia s'approchait et, très ironique, disait.— "Général, je vous présente Mademoiselle Chauvremont !

(Feuillet 14 du feuilleton)

a décidé, par un revirement inexplicable, de ne pas tenir contre les Américains.

Mirabelle devint très blanche. Ses paupières papillotèrent vivement, ses mains tremblèrent et s'accrochèrent avec force aux bras du fauteuil, et, le buste vacillant, la voix basse et chevrotante, elle murmura :

—Ah ! Monsieur, venez-vous ici pour me tuer ?

—La vérité est terrible, je le sais, et je vous prie encore de me pardonner le mal que je vous fais. Si je me suis hasardé à venir vous instruire de cet événement, c'est parce que je sais de quelle influence vous jouissez auprès de monsieur D'Aubières, et j'ai pensé que vous pourriez le faire revenir sur sa décision.

La jeune fille venait de fermer les yeux et de se laisser aller contre le dossier du fauteuil. Elle demeurait immobile, toujours blanche, les lèvres serrées et ses deux mains agrippées aux bras du fauteuil. On l'aurait pensée morte sans les battements violents de sa poitrine, sans le frémissement de ses narines. Cardel devina l'atroce souffrance de la jeune fille et son coeur fielleux s'en réjouit énormément. Mais sa physionomie demeurait grave, et il s'étonnait un peu de voir ainsi Mirabelle, lui qui s'était attendu, connaissant l'impétuosité de son tempéramment, de la voir bondir comme une tigresse irritée. Mais au contraire, Mirabelle avait paru être frappée comme par un coup de foudre, et elle demeurait effondrée, sans force, presque sans vie.

Il se passa plusieurs minutes avant que la jeune fille pût dominer son émoi et sa souffrance. Lorsqu'elle releva ses paupières, le même feu ardent éclatait au fond de ses prunelles noires. Une indomptable énergie parut se manifester sur ses traits décomposés. Puis un sourire amer entr'ouvrit ses lèvres lorsqu'elle rompit le silence.

—Vous avez dit, monsieur, que vous me fourniriez des preuves ?...

—Je ne m'en dédis pas, mademoiselle. Mais pourrez-vous supporter...

—Je supporterai tout..... interrompit rudement la jeune fille. Je veux ces preuves... où sont-elles ?

—Ne vaudrait-il pas mieux, auparavant, essayer de faire revenir monsieur D'Aubières sur sa décision ?

—Eh ! que m'importe monsieur D'Aubières et ce qu'il a pu décider ! Je veux des preuves, d'abord ! Ensuite... ah ! ensuite... que pourra-t-il m'importer ! La guerre... la lutte... ajouta-t-elle à voix plus basse comme si elle se fût parler à elle-même, tout cela est folie ! Monsieur D'Aubières a déserté... il faut croire que cela devait être ! Je l'aimais... désormais je ne l'aimerai plus ! En l'aimant, j'aimais mon pays... et dorénavant j'aimerai moins mon pays. Voilà tout.

Un rictus de souffrance s'imprimait à sa bouche.

Dans les regards de Cardel, on aurait surpris des rayons de joie et de triomphe.

—Ces preuves, reprit l'émissaire, vous les aurez si, vers onze heures, vous vous rendez au domicile de Lady Sylvia où celle-ci doit avoir une conférence avec monsieur D'Aubières.

—Quelle heure est-il à présent ? interrogea la jeune fille d'une voix méconnaissable.

—Dix heures et demie, Mademoiselle. Si vous pénétrez dans le jardin de Lady Sylvia, il est une fenêtre, du côté de la serre, qui ouvre sur un salon. En regardant par cette fenêtre vous pourrez voir Lady Sylvia en confé.....

—C'est bien, Monsieur, c'est assez. A onze heures, je serai là. Maintenant je vous prie de vous retirer, je veux être seule.

Cardel s'inclina et gagna la porte. Mais avant de s'éloigner il demanda :

—Si mademoiselle avait des ordres à me confier, où pourrais-je la revoir ?

—Soyez à onze heures dans le jardin de Lady Sylvia.

—J'y serai.

Cardel s'en alla. Mirabelle demeura figée comme une statue de cire.

VIII

LE PRISONNIER

Maurice D'Aubières n'avait pas été surpris outre mesure en tombant aux mains des gens de Lady Sylvia et Cardel. On se souvient qu'il avait eu le pressentiment qu'un piège venait de lui être tendu, lorsqu'il était entré dans la serre de la jeune et jolie veuve. Le danger d'un piège ne l'effrayait pas. Hardi et téméraire, Maurice aimait à tenter tous les hasards, et

nul danger ne l'eût fait reculer pour atteindre un but proposé. Il se serait penché sur un abîme pour en sonder la profondeur. Les obstacles ne le rebutaient pas, car il pensait que devant l'homme de volonté et de courage toutes les barrières peuvent tomber comme d'elles-mêmes. Avec sa hardiesse et la confiance de lui-même, Maurice ne pouvait redouter les embûches d'une femme, cette femme fût-elle la plus astucieuse et la plus perfide. Il se croyait capable d'éviter les pièges tendus en les flairant, ou d'en sortir à son avantage s'il avait la malchance de s'y prendre.

Mais lorsqu'il se vit emmuré et réduit à une impuissance totale, lorsqu'il se rappela que l'unique dessein de ses adversaires était de l'empêcher de s'opposer à l'entrée de Montgomery dans la ville, alors Maurice se sentit plus mal à l'aise que s'il eût vu son existence réellement menacée. De ce moment, il comprit que les partisans des Américains ne reculeraient devant aucun moyen, aucune infamie, même pour gagner la partie engagée. Il fut piqué par un soupçon affreux, il eut comme une vision des perfides projets de ses ennemis : il devina que, pour démoraliser les partisans royalistes, on allait répandre le bruit de sa désertion. Et il savait que cette calomnie suffirait à soulever la colère du peuple et à le détacher de la cause sacrée. Il savait que le découragement abattrait toutes les volontés et les coeurs les plus fermes. Et Mirabelle... Mirabelle qui avait mis en lui toute sa confiance comme tout son amour? Que dirait Mirabelle? Que deviendrait Mirabelle? Cette pensée le supplicia. Mirabelle le renierait! Mirabelle le maudirait! Mirabelle le mépriserait à tout jamais! Ah! finis tous ces rêves si délicieux d'amour! Ah! tombée toute cette popularité qu'il avait désirée par amour pour sa Mirabelle! Demain quand on ferait tomber ses fers, demain, lorsqu'on le remettrait en liberté, après que les Américains auraient pris la ville sans coup férir, oui, demain, le peuple, pour se venger, se jetterait sur lui, le huerait pour l'égorger ensuite comme un monstre pervers! Il entendrait de tous côtés ce trait qu'on lui lancerait à la face : "Lâche". Par toute la cité, il verrait affichée cette inscription affreuse: "Maurice D'Aubières est un traître!" Certes, il se défendrait, il protesterait; mais qui le croirait? Il affirmerait son innocence, jurerait sur sa loyauté; mais quelle preuve en pourrait-il offrir?

Le jeune homme marchait de long en large d'un pas inégal et chancelant, dans sa prison en proie à toutes les tortures morales possibles. Pour la première fois en sa vie, il sentait son courage s'affaisser. Les voix de son âme héroïque et de sa conscience intacte ne suffisaient pas pour le retenir sur la pente du désespoir qui peu à peu maîtrisait toutes ses forces. Par le mensonge de ses ennemis, il se voyait devenir un paria. Et à force d'écouter les suggestions mauvaises que lui soufflait le découragement, Maurice en arrivait à croire qu'il était un véritable monstre d'infâmie. Et il voyait Mirabelle se dresser devant lui, le souffleter et lui cracher son mépris! Il entendait le peuple l'appeler "Imposteur! Traître! Lâche!..."

Or, ces épithètes qu'il croyait réellement entendre frappèrent à la fin si durement son esprit qu'il revint au sentiment de la réalité. Un rugissement de bête se fit jour dans sa gorge serrée. Il redressa la tête dans un élan farouche.

—Il faut que je sorte d'ici!... grondat-il.

Il venait de s'arrêter, et déjà il avait repris son calme et son sang-froid. Il regarda autour de lui. La chambre était petite et sans fenêtre. Elle était nue, sauf une petite table et un escabeau. Un bougeoir éclairait la pièce froide et silencieuse. La porte de chêne était d'un aspect si solide que c'était folie de songer à s'y attaquer... s'y attaquer sans rien, sans un outil. Et la porte eût-elle été facile à briser, où aurait-il abouti? Là, de l'autre côté deux sentinelles étaient postées, armées de pied en cap, et Maurice n'aurait pas fait un pas vers la liberté qu'une lame de poignard ou qu'une balle de pistolet l'aurait abattu sur le carreau.

Non, il n'était pas de sortie possible de cette prison. Il était pris et bien pris. Seuls, peut-être, des amis du dehors, de ses partisans pouvaient le délivrer. A cette pensée, il eut un faible espoir. Si vraiment ses ennemis allaient annoncer à la ville entière sa défection, il essayait de croire que ses amis, avant de se laisser persuader, tenteraient de savoir ce qu'il était devenu. Il s'affirma que Mirabelle ne le renierait pas avant d'avoir la certitude absolue qu'il était réellement un déserteur

et un traître. Et Lambruche dont il connaissait le dévouement sans bornes? Ah! en voilà un sur qui il pouvait compter. Lambruche lui resterait fidèle, quoi qu'il arrivât! Et Lambruche fouillerait la ville de fond en comble pour le retrouver, traître ou non fût-il devenu lui, Maurice D'Aubières!

Et Maurice, à ces pensées nouvelles, sentit l'espoir remonter.

Tout à coup une clef grinça dans la porte et celle-ci s'ouvrit pour livrer passage à Lady Sylvia, toute vêtue de velours noir. Ce noir faisait ressortir avec un éclat merveilleux toute la blondeur suave de son visage et de ses cheveux. Maurice fut ébloui malgré lui, et il lui sembla que nulle beauté humaine ou divine ne pouvait surpasser ni même égaler la beauté de cette femme. Cette fois l'image de Mirabelle pâlit affreusement. Et le sourire séducteur de cette femme, la naïve simplicité de sa physionomie, la pudique expression de ses regards, la douceur de sa voix, tout, bien que factice et trompeur, comme Maurice s'en doutait, était d'une telle sincérité apparente que le jeune homme faillit en être dupe.

Sa première parole en entrant avait été celle-ci :

—Je m'imagine que vous devez vous ennuyer beaucoup, monsieur D'Aubières...

Lui ne sut que répondre. Il demeura comme en extase, debout au centre de la chambre, droit, ses deux mains toujours liées derrière son dos.

La jeune femme souriait gracieusement. Maurice s'intrigua de ne pas la voir refermer la porte, et hors de cette porte il ne vit pas les deux factionnaires. Que venait faire la jeune femme? Tout à coup il avisa dans la main droite de Lady Sylvia une courte dague dont la lame étincelait. Et la jeune femme s'avançait vers lui, avec ce sourire qui le fascinait, avec ces yeux pleins de caresses qui l'enivraient malgré lui. Un frisson passa sur son épiderme, un frisson dont il n'aurait pu expliquer la cause. Etait-ce le charme irrésistible de cette créature ou la vue de ce stylet qui le faisait ainsi frissonner? Etait-ce ivresse ou peur?

Lady Sylvia s'arrêta tout près du jeune homme, et sans mot dire, elle se pencha et coupa du stylet les liens qui enserraient les deux poignets de Maurice.

—Ah! ça, madame, fit-il avec surprise, vous me rendez donc ma liberté?

—Peut-être, monsieur, répondit-elle en glissant le stylet dans son corsage. Pour le moment, vous le voyez, je rends la liberté à vos deux mains.

—Merci, Madame!

—Je viens vous inviter à descendre à mon salon.

A présent que je suis seule, que Monsieur Cardel n'est pas là... Ah! j'oublie de vous dire que je ne suis pas tout à fait responsable de ce qui vous arrive... J'ai été impuissante... Monsieur Cardel a voulu simplement prendre des précautions...

—Des précautions que vous avez approuvées... dit Maurice dans un sourire moqueur.

—Vous me jugez mal, Monsieur.

—Ne l'avez-vous pas aidé en m'enlevant mon épée?

—Vous interprétez mal mon action : si je vous avais laissé votre épée, vous seriez mort à cette heure ce que je ne voulais pas qui arrive.

—Mort? Pourquoi?

—Parce que si vos ennemis vous avaient trouvé avec une arme en vos mains pour vous défendre, ils vous auraient foudroyé des balles de leurs pistolets. J'ai prévenu ce meurtre.

—S'il en est ainsi, Madame, je dois reconnaître que je vous dois ma vie, et je vous remercie en vous assurant de toute ma gratitude. Mais voulez-vous me dire l'intérêt qui vous pousse à prendre ainsi ma défense? Deux fois déjà cette nuit vous m'avez préservé de la mort...

Lady Sylvia sourit plus doucement, plus énigmatiquement. Lentement elle approcha ses lèvres de l'oreille du jeune homme et dans un murmure qui ressembla à une caresse :

—C'est parce que je vous aime... souffla-t-elle.

Et Maurice n'était pas revenu de sa stupeur que la jeune femme saisissait une de ses mains et l'entraînait hors de la chambre, disant :

—Venez en mon salon... Nous y serons mieux pour nous entretenir. Votre captivité, si elle doit durer plus longtemps, vous paraîtra moins longue.

Hébété, sentant la folie d'un rêve extravagant l'envahir, Maurice suivait la jeune femme.

C'était un petit salon tendu de rose, placé entre la serre et la rotonde, et l'unique croisée qui l'éclairait, le jour, ouvrait sur le jardin. Tout l'arrangement de la pièce était d'un goût parfait. Au centre, sous un beau lustre en argent, se trouvait un divan, sur lequel Lady Sylvia venait de faire asseoir Maurice. Elle-même s'était assise à côté, tout près de lui, si près qu'il sentait la chaleur de son corps de nymphe, qu'il s'enivrait des parfums de sa personne. Et devant eux se trouvait la croisée, haute et large, dont les rideaux avaient été écartés. Mais ce détail avait passé inaperçu aux yeux de Maurice. Car Maurice ne voyait plus que la déesse qui l'enveloppait de ses charmes, il ne regardait qu'elle...

Elle lui disait en pressant une de ses mains entre les siennes :

—Vous n'aviez donc pas deviné que je vous aime depuis longtemps?

Et Maurice, grisé à la fin, n'entendait rien que cette voix qui lui semblait celle d'un ange. Une pendule avait sonné onze heures, et il ne l'avait pas entendue. Son esprit était captivé, il ne s'appartenait plus, et à moins d'un effort surhumain, à moins de percevoir tout à coup le danger qui s'ouvrait sous ses pas, il serait tout à fait perdu...

—Maurice, disait la sirène en penchant sa tête admirable contre celle du jeune homme, je n'ai jamais aimé dans ma vie... vous avez été mon premier amour, vous serez mon dernier amour!...

Lui ne bougeait pas... il souriait... la dévorait du regard... il semblait attendre ou que les lèvres de Lady Sylvia vinssent se coller contre ses lèvres, ou que, soudain, elle lui plongeât dans le coeur la lame de son stylet...

. . . .

Au moment où onze heures sonnaient, une jeune fille enveloppée dans un ample manteau de couleur sombre pénétrait à pas feutrés dans le jardin de Laly Sylvia et venait s'arrêter sous la fenêtre du salon. C'était Mirabelle. Contre le mur se trouvait une pierre. La jeune fille monta sur la pierre et ses yeux purent voir nettement Maurice, ivre et souriant, avec Lady Sylvia dont le visage touchait presque celui du jeune homme.

Mirabelle chancela et sauta en bas de la pierre. Un gémissement étouffé avait légèrement troublé le silence du jardin. Pourtant, elle n'avait jeté qu'un rapide coup d'oeil... Mais elle ne voulut pas en voir davantage. C'était assez... c'était trop!

Rapidement elle ramassa son jupon et les pans de son manteau et prit sa course hors du jardin, gémissant :

—Le lâche!... Le traître!...

Et elle courait vers sa demeure, le coeur agonisant... Elle courait en zigzaguant, en tibubant... tantôt elle butait... tantôt elle paraissait s'abattre soudain sur la rue... Mais elle retrouvait l'équilibre.

Tout à coup un homme se trouva sur son chemin... c'était Cardel.

—Ah! vous devant moi! s'écria-t-elle avec furie. Otez-vous, misérable! Ne m'avez-vous pas fait assez de mal!

Et soudain, faisant volte-face, elle reprit sa course vers la cité sans que Cardel songeât à la poursuivre.

Elle courait plus fort, plus sûrement, et l'on eût dit qu'elle avait retrouvé des forces nouvelles. Après l'accalmie, de nouveau le vent s'élevait avec violence. Vers dix heures, il était tombé une mince couche de neige, et le vent maintenant balayait cette neige et l'emportait en tourbillons. De nouveau aussi le tumulte reprenait par la cité. D'immenses clameurs montaient de tous les points. Au loin les Américains avaient rallumé leurs feux de bivouac, et la nuit en était faiblement éclairée. Mirabelle croisait du peuple qui criait, gesticulait. Elle croyait entendre des accents de colère, des imprécations, des rugissements. Des cavaliers passaient en tous sens et à toute allure. Clameurs, claquements des sabots des chevaux, rugissements de la bourrasque, tout s'entremêlait étrangement. La flamme des réverbères vacillait sous les coups de vent, puis elle s'éteignit. Les rues devenaient si noires qu'on n'y avançait qu'à tâtons presque. Et dans cette noirceur, Mirabelle se heurtait à des silhouettes humaines qu'elle ne pouvait reconnaître. Elle était repoussée, rudoyée... Mais elle n'avait pas conscience de ce qui se passait. Elle se remettait à courir à l'aventure. Pourtant elle pouvait saisir des pleurs de femmes, des lamentations, des appels d'enfants apeurés, des cris de désespoir... Et c'étaient des portes qui

s'ouvraient brusquement pour être aussitôt refermées avec fracas, des portes d'où s'élançaient des êtres humains qui, eux aussi, se mettaient à courir sans savoir où.

Soudain, Mirabelle vit une immense lueur devant elle déchirer l'obscurité de la nuit, et si grande apparaissait cette clarté subite qu'on l'eut mise sur le compte d'un incendie. Mais la jeune fille comprit de suite que le peuple venait de rallumer le grand feu sur le marché. En effet, elle n'était pas loin du marché, car dans la clarté rougeâtre elle apercevait des toits pointus, des tourelles, des cheminées, des clochers... Elle accélera sa course. D'autres gens, hommes, femmes, enfants, comme elle couraient vers la Place du Marché. Elle vit le clocher de l'église paroissiale se dresser hautement sous ses yeux. Elle allait peut-être, avec la populace, gagner le marché. Mais elle se ravisa, et comme si elle eût voulu y chercher un lieu de refuge, elle se précipita vers le temps saint et s'y engouffra.

Peu après, à demi écrasée dans l'ombre silencieuse du lieu saint, elle pleurait et demandait à Dieu de venir la secourir dans sa détresse.

Une foule pieuse se pressait dans l'église où venaient mourir les bruits de la cité. Dans les confessionnaux des prêtres absolvaient les pénitents. Parmi ceux-ci nombre de miliciens se trouvaient, qui étaient venus mettre leur conscience en paix avant d'aller le lendemain, au combat d'où peut-être ils ne reviendraient point.

Mirabelle, dans le recueillement qui l'entourait, en ce lieu sacré où si souvent elle était venue puiser la force morale et le courage, se sentit peu à peu soulagée. Séchant ses larmes, elle finit par élever toute son âme vers Dieu et elle oublia en partie les nombreux malheurs qui fondaient sur elle...

IX

LA CITE AU TRAVAIL

Le tumulte qui s'était élevé sur la ville tandis que Mirabelle courait dans la nuit noire, était dû à la nouvelle, brusquement annoncée, que Maurice D'Aubières avait déserté la cause des Canadiens pour entrer dans le camp ennemi. Le coup avait été foudroyant. Néanmoins, avant de donner entièrement foi à cette nouvelle, on avait cherché le jeune chef, de tous côtés afin de le sommer de donner des explications. Mais Maurice étant demeuré introuvable, la colère populaire s'était déchaînée contre lui.

A l'instant où cette nouvelle commençait à se répandre, Lambruche surveillait un travail de barricade devant la Porte Sainte-Marie. Ce travail était accompli par les miliciens du capitaine. Des femmes, curieuses et avides de nouvelles, se mêlaient aux travailleurs. Elles les encourageaient par leurs paroles, elles leur apportaient de la nourriture, du vin, quelquefois un peu d'eau-de-vie.

A d'autres endroits, du côté du fleuve, on barrait de barricades ou d'autres espèces de défenses l'extrémité des rues Saint-Charles, Saint-Gabriel, Saint-Joseph, Saint-François et Saint-Pierre, de sorte que si l'ennemi réussissait à pénétrer dans les murs il aurait encore une forte besogne à faire avant de se voir tout à fait maître de la ville. D'autres bataillons et du peuple s'occupaient à d'autres points des fortifications de la cité. Des équipes allaient sur le bord du fleuve tirant des charrettes chargées de tonneaux, et l'on emplissait ces tonneaux d'eau qu'on allait ensuite vider dans les puits, toutes les fontaines, toutes les citernes au cas où la ville aurait à supporter un long siège, et aussi pour combattre les incendies que le bombardement des Américains pouraient allumer. Tout le monde travaillait avec la plus belle ardeur, et du train que la besogne avançait, on pouvait avoir l'espoir que le lendemain Montréal serait prête à recevoir le choc ennemi.

Parmi les femmes qui se trouvaient à la Porte Sainte-Marie, on reconnaissait de suite au ton de sa voix retentissante la mère Ledoux. Elle était là avec son homme. Celui-ci clouait des madriers en travers de la Porte. C'était sa dernière besogne, car toutes les portes de la ville se trouvaient à présent solidement barrées. La Porte du Marché avait reçu une application particulière, et par surcroît on y avait installé une grosse pièce de canon.

—Eh bien ! comme ça va là, disait la mère Ledoux avec contentement, c'est bien douteux que les Américains nous prennent. Hein ! Lambruche, qu'est-ce que tu en dis ?

—Oh ! moi, Mame Ledoux, ça m'est égal.

Tout de même, je pense comme vous... Les Américains ne passeront pas!

Lambruche était accroupi contre le mur et fumait son calumet.

Les coups de marteau retentissaient, les voix des travailleurs s'appelaient, se commandaient ou se taquinaient. Car, tout en travaillant, on bavardait et l'on riait. Quelquefois survenait une femme avec une carafe.

—Eh bien! les hommes, disait-elle, est-ce que ça vous ferait du mal de prendre un petit coup?

La carafe circulait, chacun prenait sa petite lampée de vin, et la langue pétillait autant que la liqueur.

—Moi, reprenait la mère Ledoux, si j'étais de Lambruche, je courrais au canon de la Porte du Marché et je lancerais une bordée aux Américains là-bas de l'autre côté.

—Et qu'est-ce que ça ferait, je vous prie? demanda le milicien.

—Ca les embêterait en leur apprenant qu'on est pas figés sur nos paillasses.

—Oh! sourit niaisement Lambruche, ils se doutent bien, Mame Ledoux, allez, qu'on n'est pas plus ronflards que béquillards!

—C'est sûr, intervint une autre commère, qu'ils savent qu'on n'est pas une race de couillons. Regarde-moi ces Indépendants... ça se laisserait mettre la corde au cou sans regimber, tellement la peur les rabat.

—Oui, mais je connais une femme, dit une autre commère, chez les Indépendants, qui me paraît bien trop brave...

—Ah! oui, brave pour la mauvaise cause... s'écria une autre avec mépris.

—Ah! ça, s'écria la mère Ledoux, allez-vous cesser votre ragot et parler plus clairement? Voulez-vous parler de la Lady Sylvia?

—Comme de juste.

—Eh bien! brave ou pas, reprit la mère Ledoux, il faut se défier de celle-là, c'est une vipère. Ne savez-vous pas vous autres qu'elle est éprise tout plein du beau général Montgomery?

—Ah! bien, il ne manquerait plus que ça!

—C'est pourtant bien la vérité, assura la mère Ledoux, moi j'en sais long là-dessus.

—Moi, fit une autre femme, qui m'étais imaginée qu'elle en tenait pour le Cardel...

—Ca prouve, reprit la mère Ledoux avec importance, que vous voyez pas clair. Voyons, c'est pourtant bien simple : si la Sylvia aimait le Cardel, quelle affaire aurait-elle à ouvrir les portes de la ville au général américain?

—Tiens! c'est vrai!... firent les femmes en choeur.

La mère Ledoux sourit avec triomphe et orgueil.

—Voyez-vous, mes amies, poursuivit-elle, j'ai deviné ça de suite. Ca regardait mal cette histoire d'Américains. Oui, mais à la tête des Américains, il y a le beau général, et remarquez que Lady Sylvia est veuve, jeune et pas laide du tout. Alors ça se tire tout seul... Hein! Lambruche?

—C'est bien possible, Mme Ledoux, répliqua Lambruche en baillant. Et puis, moi, ça m'est bien égal. Je vais dire comme cette femme : j'aime mieux marcher dans mes sabots que dans les souliers de l'autre! Oui, je vous assure que ça m'est bien égal.

—Oh! toi, Lambruche, c'est certain que tu ne sortiras pas de tes sabots pour prendre femme, je pense bien que tu es truffé pour la vie.

—Ah! oui, et embaumé, riposta Lambruche... De sorte que ces histoires entre lui et elle, et elle et lui, ça me laisse debout.

Des femmes éclatèrent de rire.

—Tu parles comme ça, Lambruche, reprit la mère Ledoux, mais s'il fallait que la belle Lady Sylvia te tourne un oeil un tant soit peu malin seulement, ça te renverserait peut-être bien comme d'autres, et même peut-être plus fort que d'autres.

Les rires fusaient, les saillies défilaient, les bons mots ricochaient, lorsqu'une clameur retentit non loin qui fit sursauter tout le monde.

—Allons! qu'est-ce qui se passe par là! fit Lambruche en s'étirant.

Mais déjà le père Ledoux courait à l'endroit d'où partait le chahut.

On avait cessé le travail, le bavardage s'était tu et tous les regards s'interrogeaient avec inquiétude.

Deux falots, accrochés au rempart, éclairaient diffusément cette scène, où les personnages ne se voyaient qu'imparfaitement.

Quelques minutes plus tard un homme accourait de plus loin dans l'obscurité et criait à tue-tête :

—Ohé! les amis... D'Aubières nous a trahis!... Il s'est vendu aux Anglais!

Lambruche bondit comme un ressort longtemps tendu, se rua en avant et se jeta à la gorge de l'homme qui venait de clamer ses paroles.

—Ah! canaille!... rugit le capitaine en étranglant l'homme. Vas-tu répéter ça encore?

Mais aussitôt il desserra son étreinte et disait, surpris :

—Comment... c'est donc vous, père Ledoux?

—Hein! si c'est moi? répondit l'ouvrier. Vous le voyez bien, vous avez failli m'éteindre le souffle.

—Mais ce que vous avez crié?...

Tout le monde se pressait avidement et anxieusement autour des deux hommes.

—Dame, j'ai crié ce que j'ai entendu et ce que tout le monde crie par là-bas!

Mais Lambruche n'écoutait plus.

—Dix hommes! clamait-il d'une voix de tonnerre.

Dix miliciens, armés, vinrent se ranger près de lui.

—Suivez-moi! commanda le capitaine.

Et au pas de course, il s'élança avec ses hommes vers le centre de la cité.

Oui, de toutes parts on annonçait la désertion de Maurice D'Aubières.

Mais lui D'Aubières, où était-il? se demandait Lambruche qui demeurait sceptique.

Il conduisit ses hommes vers la Place du Marché où pétillaient les flammes d'un énorme brasier, duquel s'échappaient des nuées d'étincelles qu'emportait le vent dans l'espace. La place était encombrée d'hommes, de femmes et d'enfants agités.

Çà et là, Lambruche put reconnaître des lieutenants de Maurice et à chacun d'eux il s'informait du jeune homme. Personne ne l'avait vu. Les lieutenants, inquiets, ne savaient trop que penser. Mais Lambruche les rassura.

Toujours suivi de ses miliciens, il traversa le marché. Il tressaillit soudain en découvrant devant l'église paroissiale une silhouette de femme qui, nettement éclairée par les flammes du bûcher, demeurait immobile et regardait la foule du peuple.

Lambruche la reconnut, c'était Mirabelle qui venait de sortir du temple.

—Ah! Mademoiselle, vous devez savoir mieux que les autres vous? Est-ce vrai ce qu'on dit?

Mirabelle regarda le capitaine d'une façon bizarre, comme si cet homme lui eût été inconnu. Puis, avec un ton d'indifférence :

—Allez voir, répondit-elle, chez Lady Sylvia, si c'est vrai!

Lambruche exécuta un haut-le-corps.

Il approcha son visage maigre et hâlé du visage blanc comme cire de la jeune fille et gronda :

—Ah! ça, vous ne reconnaissez donc pas Lambruche?

—Lambruche! fit la jeune fille en tressaillant.

Un moment, elle regarda le capitaine sans parler. Puis :

—Vous n'êtes donc pas avec lui? demanda-t-elle avec un sourire amer.

—Moi! s'écria le capitaine avec étonnement. Mais non... j'étais aux barricades... Je faisais avancer la besogne... quand tout à coup j'ai entendu crier...

—Vous étiez aux barricades... aux barricades! fit la jeune fille avec surprise. Quoi! ajouta-t-elle, voulez-vous empêcher les Américains d'entrer?

—Tonnerre de Dieu! jura Lambruche bouleversé par l'étrange physionomie de Mirabelle... si je veux empêcher les Américains! Mais je ne travaille que pour ça...

—Et Maurice? interrogea Mirabelle.

—Je ne crois pas ce qu'on dit, répliqua rudement Lambruche. Il y a là de la canaillerie que je veux découvrir.

—Eh bien! allez chez Lady Sylvia, D'Aubières est là!

—Et vous? interrogea Lambruche, interdit.

—Moi!...

Elle ricana sourdement.

—Moi! reprit-elle. Que voulez-vous que je fasse à présent qu'il n'y a plus que des traîtres et des lâches!

Elle quitta brusquement le capitaine, s'élança vers une ruelle et disparut.

Lambruche demeura un moment étonné et pensif. Puis, jetant un ordre bref à ses miliciens, il prit sa course vers la demeure de Lady Sylvia. Et tout en courant il grommelait entre ses dents :

—Je veux savoir... je saurai...

Dix minutes plus tard il arrêtait sa pe-

tite troupe devant la maison toujours silencieuse et sombre de Lady Sylvia.

—Maintenant, mes amis, attention! commanda Lambruche. Silence, surtout!

. . . .

En dépit de toutes les tactiques de la séduction, Lady Sylvia n'avait pas réussi à corrompre D'Aubières après l'avoir pris entièrement dans ses filets. Le jeune chef avait en effet réussi, avec l'énergie qui trempait son caractère, à se soustraire au poison distillé par cette comédienne. Il s'était tout à coup levé, disant :

—Madame, je vous en prie, donnez-moi ma liberté!

—Soyez à moi! cria Lady Sylvia avec colère. Alors, je vous donnerai votre liberté.

—Madame, vous le savez, je ne m'appartiens plus.

—Certes, puisque vous m'appartenez, ricana avec une ironie cruelle la jeune hyène.

—N'oubliez pas, Madame, que, si je le voulais, je pourrais fort bien reprendre ma liberté... Qui m'en empêcherait?

—Moi! répondit froidement la jeune femme.

Maurice se mit à rire.

Le tumulte qui à nouveau s'élevait par la ville apportait ses échos jusqu'à ces deux personnages. Maurice reprit :

—Entendez-vous, Madame? On a découvert un complot contre notre parti, ma disparition a été signalée, on se doute que je suis tombé dans un traquenard et l'on me cherche. Tout à l'heure, Madame, prenez-y garde! trois ou quatre bataillons de mes volontaires assiégeront votre maison.

A son tour Lady Sylvia partit de rire.

—Mon cher ami, dit-elle, ne souhaitez pas que des bataillons de vos volontaires viennent à ma maison, car s'ils venaient, ce serait pour vous mettre à mort.

—Vous êtes folle, Madame! s'écria Maurice avec un commencement d'impatience et de révolte.

—Folle d'amour? Peut-être, Maurice D'Aubières! Mais je suis assez sensée pour reconnaître que ces clameurs du peuple sont des imprécations contre vous, car ce peuple vient d'apprendre que vous l'avez déserté et trahi.

—Ah! ah! ah! se mit à rire lourdement D'Aubières, je me doutais de cette infâmie. Madame, vous êtes admirable. L'affaire, décidément, est fort bien agencée. Eh bien! s'il en est ainsi, j'exige que vous me rendiez de suite ma liberté, car je veux aller me défendre et vous dénoncer!

—Vous ne sortirez pas!

—Non?

—Vous seriez tué sur le seuil de ma porte!

—Par vous?

—Non... par des hommes de Cardel!

—Des hommes payés par vous?

—Non! Non! Maurice D'Aubières... je dis que je t'aime, et c'est pourquoi je ne veux pas que tu meures.

A la fin, Maurice commençait à croire que l'amour de cette femme était vraiment sincère.

—Si vous m'aimez, Madame, et ne voulez pas que je meure, donnez-m'en une preuve!

—Quelle preuve voulez-vous, Maurice? Votre liberté, peut-être?

—Justement!

—Soit, répondit gravement la jeune femme, je vous promets cette liberté. Mais tout à l'heure... car à présent, si je vous laissais sortir, je le répète, vous iriez à la mort...

Tout à coup Maurice tressaillit et murmura :

—Madame, écoutez, je vous prie!

Tous deux firent silence, et Lady Sylvia, à son tour, tressaillit et pâlit. Un bruit de voix et d'armes heurtées s'était fait entendre devant la maison. Mais ce bruit n'avait pas duré. Maurice écoutait encore, haletant.

Soudain, le marteau de la porte retentit lourdement.

La jeune femme saisit vivement une main de Maurice et souffla avec énervement et inquiétude :

—Venez! Venez, Maurice... c'est Cardel accompagné de gens armés. S'il vous voit ici, alors que vous devriez être en votre prison, il vous tuera malgré tout ce que je pourrai tenter pour vous protéger. Venez, pour l'amour du Ciel!

D'Aubières voulut résister.

—Pour Dieu, Monsieur! que n'avez-vous confiance en moi? Je vous rendrai votre liberté tantôt.... après le danger.... De grâce....

Sa voix défaillante, fut couverte par un

fracas terrible devant la porte de la maison.

—Maurice, cria désespérément la belle femme... on brise ma porte! Je vous dis que c'est Cardel! Oh! venez... venez...

Le jeune homme, troublé, et croyant que Cardel venait peut-être pour le faire tuer, suivit cette fois Lady Sylvia. Elle le reconduisit à la chambre où il avait été prisonnier durant une heure.

—Encore une fois, Madame, dit le jeune homme avant de s'aventurer volontairement dans la chambre, vous me promettez...

—Je vous promets... je vous jure... souffla Lady Sylvia.

Elle le poussa dans la chambre et referma vivement la porte. Puis, fébrilement, elle fouilla son corsage, tira une petite clef et fit jouer la serrure du cadenas.

Tout à coup, derrière elle, une voix narquoise prononça :

—Pardon Madame! Mais je vous prie de m'enfermer aussi dans cette chambre!

La jeune femme jeta un faible cri, se retourna d'une pièce et se trouva face à face avec Lambruche qui souriait niaisement.

—Lambruche!.... Oh! Lambruche.... s'écria follement, éperdument Lady Sylvia.

—Pour vous servir, Madame, répliqua ironiquement le milicien, une fois que vous aurez fait tomber ce cadenas et ouvert cette porte!

La jeune femme ne voyait que le capitaine. Il était là seul. Les miliciens, dont elle ignorait la présence dans sa maison, étaient demeurés en bas sur l'ordre de leur officier. Lambruche demeurait debout devant la jeune femme, bras ballants et toujours dans sa posture nonchalante. Lady Sylvia, obéissant à son tempérament impétueux, tira promptement son stylet et en leva la lame contre la gorge du capitaine. Celui-ci, non moins promptement, saisit le poignet de la jeune femme et le serra à le briser. Le stylet tomba.

—Madame, dit froidement Lambruche, je regrette de serrer ainsi si fragile main.... Mais que voulez-vous? on a sa peau à sauver comme les autres!

Puis, sans façon, il arracha de la main gauche de la jeune femme la clef du cadenas. Lady Sylvia lui lança un regard farouche et terrible.

—Descendez, Madame, commanda le capitaine, je n'ai nul besoin de vos services!

Et, sans plus, Lambruche ouvrit le cadenas et poussa la porte.

—Lambruche!..... cria Maurice avec joie.

—Monsieur!...

D'Aubières se jeta dans les bras de son ami.

—Allons, Monsieur, dit ce dernier ému, venez... le chemin est libre!

—Oh! Lambruche... que se passe-t-il? Que se passe-t-il?...

—Vous le saurez, Monsieur!

—Et Mirabelle... Mirabelle?

—Vous le saurez, Monsieur! Venez, le temps presse!

Lady Sylvia avait disparu.

Les deux hommes descendirent au rez-de-chaussée.

Dans le vestiaire les volontaires du capitaine attendaient paisiblement.

—Allons, en marche! commanda Lambruche. Nous allons chez le père Ledoux!...

X

UNE VISITE NOCTURNE

Le père Ledoux et sa femme venaient de rentrer en leur logis, découragés tous deux et maudissant la traîtrise de D'Aubières, lorsque Lambruche parut accompagné de celui même contre qui s'élevaient tant de malédictions.

—Ah! bien..... pour l'amour du bon Dieu! s'écria la commère avec ahurissement, est-ce un revenant qui nous arrive?

—Pas tout à fait, ma brave femme sourit Maurice, mais presque. Et grâce à notre ami Lambruche nous pourrons, demain, nous battre contre les Américains.

La mère Ledoux et son mari demeuraient béants, stupides.

—Voyez-vous Mme Ledoux, expliqua Lambruche, je savais, moi, que c'étaient des cancans de nos ennemis tout ce qui se radotait par la ville; car Monsieur était le prisonnier. Alors, je suis arrivé à temps, parce que peut-être bien qu'on l'aurait tué.

La mère Ledoux pleurait d'émotion.

—Que le saint nom du bon Dieu soit béni! balbutia la brave femme. Et je gage, Monsieur Maurice, que c'est la Sylvia qui vous a fait prisonnier?

—Et son acolyte, Cardel, répondit D'Aubières. Mais ce fut ma faute, ajouta-t-il

aussitôt, j'ai eu le tort de ne pas me défier d'eux.

—Ah! les gueux! gronda le père Ledoux en ébauchant un geste de colère.

—Mais c'est pas tout ça, reprit Lambruche. Voyez-vous, Monsieur, on vous a fait du tort, et le peuple qui est pas mal crédule a mangé l'histoire de votre désertion. Mais ça ne tirera pas longtemps à conséquence. Vous allez rester tranquille ici, et tout à l'heure ce même peuple va venir vous acclamer. Fiez-vous à moi! Nous avons ici encore six cents fusils, car j'ai armé deux cents de mes miliciens en sourdine pour patrouiller dans la cité, et nous avons des munitions en grande quantité, ça va me servir!

Et sans plus s'expliquer Lambruche s'en alla.

Il gagna à la course la Place du Marché où la populace continuait à vociférer à la lueur du bûcher qu'on ne cessait d'alimenter des planches d'une baraque du voisinage. Lambruche fendit la foule et grimpa peu après sur le toit d'une maison. Sa haute silhouette se dessina nettement dans la clarté rougeâtre. A sa vue tout le peuple poussa un long rugissement :

—Lambruche!... Lambruche!...

—Silence! commanda le capitaine d'une voix tonnante.

Tout se tut. Puis la voix de Lambruche roula dans l'espace comme des coups de canon :

—D'Aubières n'est pas un déserteur ni un traître! Il est pour le peuple et avec le peuple! Car il a du coeur! Car il a du sang! Les traîtres, qu'on les cherche! Demain, D'Aubières battra les Américains! Il manquait de fusils, il en a trouvés! Il manquait de munitions, il en a cherchées! Des gredins vous disaient : "D'Aubières vous a trahi"! — Vous répétiez : "D'Aubières est un traître!" — C'était faux! D'Aubières vous cherchait des fusils... il vous cherchait de la poudre et des balles! Et il a trouvé tout cela! Eh bien! à présent, où sont les menteurs? Tonnerre du Diable! qu'on les amène que je leur coupe la gorge... foi de Lambruche!...

Des vivats éclatèrent en coups de tonnerre.

—Où sont les fusils? clama une voix forte.

—Là où est D'Aubières, qui les garde!

—Conduis-nous, Lambruche!

—Venez et vive D'Aubières!

Ce fut une vague hurlante de joie qui se rua, l'instant d'après, sur les pas de Lambruche! Ce fut un ouragan qui s'engouffra dans la ruelle où vivaient les Ledoux! Le tumulte était si formidable, que ceux qui ne savaient pas crurent que la ville s'abîmait dans une catastrophe. Et pourtant le tumulte était joyeux... mais délirant.

La masse remuante du peuple se tassait dans la rue étroite avec fracas, lorsque D'Aubières parut dans le cadre d'une porte avec la mère Ledoux à son côté. Mille poitrines semblèrent pousser un cri unique pour acclamer le jeune chef.

—Canadiens, cria Maurice, il n'y a de traîtres que les accusateurs! Demain, comme cette nuit, je serai avec vous! Demain, je serai à votre tête, et je réclame pour moi la première balle américaine!

L'ivresse fut à son comble.

Hé! vous, la mère Ledoux! cria de la foule agitée une voix de femme. Embrassez-le donc pour moi, le gas!

—Hein! l'embrasser? répliqua la mère Ledoux d'une voix rendue larmoyante par l'émotion. Ah! il y a longtemps que j'en ai l'envie!

Et la commère, hardiment, fit claquer ses lèvres sur les deux joues de Maurice.

Le délire empoigna le peuple.

—Et Lambruche... cria une autre femme, est-ce qu'il mérite pas qu'on l'embrasse aussi?

—Lambruche! Lambruche!... rugit la populace en battant des mains.

Le capitaine, effrayé, voulut s'éclipser dans la foule, mais trois ou quatre commères le happèrent avec vigueur et chacune d'elles l'embrassa... tant et si bien que le pauvre Lambruche, sous cette pluie de baisers, faillit s'évanouir de bonheur. Pour un peu il eût souhaité d'être embrassé par toutes les femmes et filles de la cité.

Mais déjà D'Aubières annonçait que les fusils et les munitions allaient être distribués séance tenante. Le peuple cria alors d'une voix terrible :

—Aux armes!...

Or, à la minute même où se passait la scène que nous venons de décrire, Lady Sylvia, furieuse, informait Cardel de ce qui était survenu.

—Oh! gronda Cardel avec rage, je jure

que demain ce Lambruche ne sera plus vivant !

Minuit sonnait...

—Minuit ! cria Lady Sylvia en sursautant. Et le général qui va nous attendre... ajouta-t-elle avec inquiétude.

—C'est juste, dit Cardel, nous serons en retard. Vite, passez une mante ! D'ailleurs, le moment est plus propice que je l'avais espéré. Le peuple a déserté les fortifications, et ni soldats, ni miliciens ne surveillent les portes et poternes. Que se passe-t-il encore d'extraordinaire ? Je ne le sais pas, mais bientôt j'irai aux nouvelles. Voyez-vous, tout à l'heure le vacarme partait de la Place du Marché ; à présent on l'entend venir d'un point plus haut que la rue Notre-Dame.

—Moi, gronda sourdement Lady Sylvia, je devine un peu ce qui se passe : D'Aubières rentre dans la faveur du peuple !

—Qu'importe ! Demain il tombera sous nos balles ! prononça froidement Cardel.

—Qu'avez-vous donc décidé ?

—D'armer avec les fusils que nous possédons ce qui nous reste de partisans et, avec les soldats qui sont de notre côté et qui feignent de demeurer loyaux à Carleton et D'Aubières, prêter main-forte aux Américains.

—La guerre civile !... murmura Lady Sylvia en tressaillant.

—Avez-vous de meilleurs moyens ? ricana Cardel.

—Non c'est vrai. Eh bien ! nous songerons à cela plus tard. En ce moment, Monsieur Montgomery nous attend. Allons donc sans plus arder le recevoir ; lui, d'ailleurs, nous conseillera.

Ils sortirent tous deux et gagnèrent les fortifications du bord de l'eau. Ils ne s'aventurèrent pas à traverser la Place du Marché, au cas où il y serait demeuré des groupes de citadins. Ils enfilèrent une étroite ruelle qui longeait l'église paroissiale et allait aboutir à la rue St-Paul. De là ils se dirigèrent vers la poterne qui faisait face à la rue St-Pierre. Mais pour arriver jusque-là ils durent escalader trois ou quatre barricades. Tout était désert, et la poterne face à la rue St-Pierre, n'avait pas encore été barrée, attendu qu'on s'en était servie jusqu'à une heure avancée pour charrier l'eau dont on avait rempli les puits de la cité.

Une fois devant la poterne, nos deux personnages s'arrêtèrent.

—Pourvu qu'il soit venu ! souffla Lady Sylvia.

—Nous allons voir.

Ce disant, Cardel ramassa une pierre avec laquelle il heurta trois fois le panneau de fer de la poterne.

Une demi-minute se passa. Puis de l'autre côté trois coups semblables à ceux de Cardel furent frappés.

—Il est là ! murmura joyeusement Cardel.

Lady Sylvia soupira avec allégement.

Avec beaucoup d'efforts Cardel parvint à faire jouer le panneau de la poterne et à l'ouvrir. Une ombre humaine était là debout tout près de l'ouverture, et de l'autre côté du fossé on pouvait distinguer confusément une dizaine d'autres silhouettes humaines. L'inconnu dit à voix basse à ces silhouettes :

—C'est bien, mes amis... à demain !

Les silhouettes s'éclipsèrent silencieusement. L'homme inconnu alors franchit la poterne.

—Bonsoir, Lady Sylvia ! prononça cet homme d'une voix jeune et ardente.

—Oh ! général... c'est donc vous ? murmura la jeune femme.

—Moi-même, Madame, et je m'empresse de vous féliciter, ainsi que vous mon cher Cardel.

Et le général Montgomery serrait doucement les mains de la jeune femme dont il n'entrevoyait, dans l'obscurité, que la forme vague. Cardel refermait pendant ce temps la poterne. Peu après les trois personnages gagnaient silencieusement et d'un pas hâtif la cité. A la rue Notre-Dame, Cardel s'arrêta.

—Général, dit-il, permettez-moi de vous laisser avec Lady Sylvia, il importe que j'aille m'informer de ce qui se passe là-bas.

—Allez, Monsieur, répondit le général américain. Je suis certain que ma seule protection suffira à Lady Sylvia.

Et tandis que l'émissaire des américains s'éloignait d'un côté, Lady Sylvia entraînait Montgomery vers sa demeure.

Lorsque le général américain pénétra dans la maison de la jeune femme et qu'il put enfin voir nettement sa compagne, il la regarda avec une grande admiration et dit galamment :

—Madame, on m'avait assuré que Lady

Sylvia, que je n'avais pas eu l'avantage de connaître, était jolie, je dois avouer de suite que sa beauté est plus exquise que je ne l'aurais pu imaginer, et j'avoue aussi qu'aucune femme de nos provinces n'a autant de grâce ni autant de fraîcheur!

Il souriait doucement en la considérant presque avec extase.

Fière de l'éloge et rougissante, Lady Sylvia eut bien l'envie de rendre le compliment. Car il était beau ce jeune général américain. Grand, mince, élégant, il attirait de suite le regard de la femme. Son haut front, un peu mat peut-être, réflétait la mâle audace et l'énergie. Ses yeux, doux, quoique inquisiteurs, brillaient d'effluves ardents. Sa bouche mince était rouge et elle conservait presque constamment un sourire bienveillant. Sa voix était assurée et digne et son langage très soigné. Et il y avait beaucoup de distinction dans toute sa personne, bien que, cette nuit-là, il fût très modestement vêtu d'un habit d'étoffe rude et sombre. Il portait à son côté gauche la rapière. Sa culotte était protégée par des cuissières faites de peau de buffle, et il portait de hautes bottes éperonnées. Tel qu'il apparaissait il avait bien plus l'air d'un guerrier que d'un courtisan de salon. Mais l'uniforme de soldat ne déguisait nullement les manières aisées du gentilhomme.

Lady Sylvia le fit asseoir et appela une servante à qui elle commanda d'apporter des fruits, des gâteaux et du vin.

—Ainsi, dit le jeune général, il est décidé que nous devrons prendre la ville par les armes?

—Hélas! général, nous avons tout fait pour induire la population à livrer la ville. Ah! si ce n'eût été, ajouta-t-elle avec une sourde colère, de ce D'Aubières et de cette Mirabelle Chauvremont...

—Monsieur D'Aubières, interrompit le général, est un jeune homme d'une loyauté admirable, et je serai certainement enchanté de lier connaissance avec lui. On dit aussi, Madame, qu'après vous, Mademoiselle Chauvremont est la plus jolie de la cité?

—Elle est assurément fort jolie, général.

—Décidément, s'écria Montgomery avec ravissement, je suis content de me trouver en si bonne et belle ville. Ah! madame, il me fera mal de jeter en ses murs le feu et le fer! Nous venions, mes soldats et moi, tendre une fraternelle poignée de mains, et il se trouve qu'il faudra, au contraire, tendre l'épée. Au lieu de paroles d'amitiés et d'heureux souhaits, nous échangerons des cris de guerre et des imprécations, et seuls les canons auront voix prépondérante. C'est dommage pour cette brave population canadienne, pour ses jolies femmes, pour ses magnifiques édifices. Néanmoins, Madame, je vous l'assure, nous tâcherons d'épargner le plus possible les temples et les édifices importants. Mais il me faut la ville...

—Oh! vous l'aurez, général... dussions-nous vous y aider les armes à la main!

—J'apprécie déjà grandement l'aide que vous m'avez donnée jusqu'à présent. Avez-vous donc un autre concours à m'offrir?

—Certainement, celui de combattre à vos côtés!

—Vraiment? vous avez donc des armes?

—Huit cents fusils et des munitions...

—C'est magnifique!

Le heurtoir de la porte se fit entendre.

—Voici notre ami Cardel qui revient.

Lady Sylvia s'excusa pour aller ouvrir.

Oui, c'est bien Cardel... mais Cardel, tremblant et la physionomie méconnaissable.

—Qu'avez-vous donc? s'écria avec surprise Lady Sylvia.

—Oh! vous ne pourriez le deviner...

Et, avec une expression de sombre découragement, Cardel se laissa choir sur un divan.

—Allons! Monsieur, parlez! commanda sévèrement le général américain.

—Général, répondit d'une voix hachée Cardel, nous avions pour vous aider des fusils et des munitions...

Lady Sylvia jeta une clameur de colère et de désespoir, et, comme si elle allait s'évanouir, s'affaissa sur un fauteuil.

Montgomery se précipita vers elle et essaya de la réconforter.

—Allons! Madame, ne vous découragez pas. Je vous en prie, reprenez votre énergie!...

—Ah! général, si vous saviez... Ces fusils et munitions, je les avais achetés de mes propres deniers dans l'espoir d'être utile à votre cause, et demain ces armes seront tournées contre nous... contre moi!

Montgomery se mit à rire doucement.

—Courage, Madame! Demain s'il est nécessaire je vous procurerai des fusils et

des munitions. Demain, Madame, je vous...

—Ah! demain... demain... clama tout à coup une voix frémissante de femme... Demain, ajouta la voix, Lady Sylvia sera morte!

Montgomery venait de se retourner avec surprise. Il vit une belle jeune fille armée d'un pistolet marcher vers Lady Sylvia...

Et Lady Sylvia, debout et livide, voyait venir la mort!

Cardel, après s'être dressé, demeurait statufié.

Mais Montgomery fit un bon et, enleva à la jeune fille son pistolet...

Elle, alors, comme si elle eût vu cet étranger pour la première fois fit un pas de recul, et demanda avec étonnement et colère :

—Qui êtes-vous, Monsieur?

—Mademoiselle, je suis Richard Montgomery!

—Montgomery!...

Ce nom éclata comme du verre sur les lèvres de la jeune fille.

A ce moment, Lady Sylvia s'approchait et, très ironique, disait :

—Général... je vous présente Mademoiselle Chauvremont!

XI

TRAHISON !

Pour une minute la surprise sembla clouer sur place les quatre personnages de cette scène. Montgomery considérait avec une admiration extatique Mirabelle... Mirabelle qu'il trouvait cent fois plus belle, plus gracieuse, plus séduisante que Lady Sylvia. Et pourtant la jeune fille était loin, à cet instant presque tragique, d'user et de mettre en oeuvre les charmes séducteurs de son sexe. Elle était là debout et farouche, terrible même, les yeux étincelants, les lèvres frémissantes, le sein effroyablement agité. Et ses yeux étincelants, elle les dardait sur Lady Sylvia, et dans ces yeux-là il y avait tant de haine que la jeune femme se sentit mal à l'aise. Mais ainsi, telle qu'elle était, Montgomery la trouvait sublime.

Mirabelle, à la fin, ayant repris haleine, gronda ses paroles à l'adresse de Lady Sylvia :

—Oh! vous qui avez accusé Maurice D'Aubières d'être un traître, n'est-ce pas vous plutôt qui avez accompli la trahison? N'est-ce pas cet homme (elle indiquait Cardel) qui s'est fait un agent de la trahison? Oh! malheur sur vous tous! Malheur sur vous, Lady Sylvia, qui m'avez pris mon fiancé! Malheur sur vous, Cardel, qui avez ouvert les portes de notre ville à...

Elle s'interrompit net en posant son regard brûlant sur le général américain qui ne perdait rien de son sourire poli et candide.

La jeune fille fit un pas de recul. Un hoquet parut se briser dans sa gorge, puis, bondissant soudain en arrière, elle courut à la porte qui était demeurée ouverte et disparut en laissant flotter derrière elle le faible bruit d'un sanglot.

Montgomery s'élança à sa suite avec le dessein de la retenir et d'avoir avec elle quelques explications. Il arriva à la porte trop tard. Mirabelle s'était déjà ruée dans la nuit noire et, courant vers la cité elle criait de toute la force de sa poitrine :

—Trahison! Trahison! Trahison!

Sur la rue Saint-Jacques où Mirabelle s'était engagée, du peuple armé de fusils s'agitait en clamant avec ivresse :

—Vive Maurice D'Aubières! Sus aux Américains!

Haletante, interdite, Mirabelle s'arrêta net pour écouter, pour essayer de comprendre. Mais comprendre le pouvait-elle? Elle ignorait les nouveaux incidents qui venaient de se passer.

Elle interrogea des passants qui joyeusement expliquèrent :

—Quoi! vous ne savez pas? D'Aubières nous a trouvé des fusils, des munitions... oui des fusils qui appartenaient à Lady Sylvia.

Mirabelle frémit longuement et comme si sa pensée lui eût échappé dans le tumulte de son cerveau sans comprendre encore elle poursuivit son chemin. Elle allait d'un pas incertain, pensive, désorientée, gardant au coeur une douleur si aigue qu'à tout moment elle en croyait mourir. Elle ne semblait rien voir ni rien entendre. Et cependant la rue devenait plus bruyante et à la lueur de falots qui se croisaient en tous sens on pouvait voir aller et venir d'innombrables formes humaines. Des voix acclamaient encore D'Aubières.

Soudain à l'oreille de la jeune fille une voix bien connue prononça tendrement ce nom :

—Mirabelle!...

Elle jeta un cri sourd et voulut s'enfuir. Mais un homme la saisissait brusquement, l'enserrait de ses deux bras et l'embrassait avec amour en murmurant :

—Mirabelle! Mirabelle! entends-moi!...

C'était Maurice.

L'endroit était si obscur que les deux fiancés ne pouvaient se reconnaître qu'au son de leurs voix.

La jeune fille ne répondit pas, mais Maurice sentit qu'elle s'abandonnait lourdement dans ses bras. Non loin de là passait un volontaire brandissant une torche.

—Ohé! cria le jeune chef, approche ici!

L'homme à la torche accourut et ne put réprimer une exclamation d'étonnement en reconnaissant D'Aubières d'abord, et Mirabelle ensuite.

—Mon ami, dit D'Aubières, elle est évanouie. Eclaire-moi, si tu veux, jusqu'à la maison de Ledoux, c'est à trois pas d'ici.

Le volontaire ne se fit pas prier. Quelques minutes plus tard Maurice pénétrait avec son fardeau chez les Ledoux. Lambruche était là. La mère Ledoux, à la vue de la jeune fille évanouie, poussa des hauts cris. Ces cris eurent pour effet de tirer Mirabelle de sa syncope. Elle jeta autour d'elle un regard étonné. Puis brusquement elle dit :

—Que faites-vous donc ici vous autres? Ne savez-vous pas que les Américains sont dans la ville?

Maurice frémit violemment.

—Mirabelle, dis-tu vrai?

—J'ai vu le général Montgomery chez Lady Sylvia.

—Montgomery... gronda D'Aubières.

Il courut aussitôt à Lambruche.

—Lambruche, commanda-t-il d'une voix impérative, aux portes! aux poternes! Empêche qui que ce soit de sortir! Cinquante hommes... cent hommes à chaque porte s'il faut, va!

Lambruche se précipita hors de la maison. En quelques minutes la nouvelle circula par la ville que Montgomery était dans les murs de la cité. Mais où étaient ses soldats? Pour obéir aux ordres de Maurice transmis par Lambruche, tout le peuple et les volontaires coururent aux portes de la ville pour empêcher qu'on en sortit. Bientôt, il ne resta plus qu'un poste à établir, et c'était à la poterne qui faisait vis-à-vis à la rue Saint-Pierre. Lambruche y conduisait dix militaires. Or, à cet instant, un homme s'avançait vivement dans l'ombre vers cette poterne. Mais voyant venir dans sa direction une escouade de militaires, il s'arrêta comme indécis d'abord, puis il rebroussa chemin, et se perdit aussitôt dans la noirceur. Or, cet homme, disons-le, c'était Montgomery qui, en apprenant que l'ordre avait été donné de garder toutes les issues de la cité, avait voulu reprendre le chemin de son camp. Il était arrivé deux minutes trop tard... Il était prisonnier dans la ville!

. . . .

Chez les Ledoux, Mirabelle avait tout à fait repris possession de ses facultés mentales. Son corps, cependant, demeurait très las à cause de fatigues sans nombre quelle lui avait imposées. Mais sous les émotions diverses qui assiégeaient encore son coeur et au souvenir des derniers événements, elle restait sombre et comme réfractaire. Maurice D'Aubières essayait de la convaincre qu'elle avait été trompée par Lady Sylvia et Cardel. Ledoux et sa femme, un peu à l'écart, demeuraient muets et tristes.

Parfois, Mirabelle essuyait furtivement une larme trop prompte à quitter sa paupière.

—Etait-il possible, ma Mirabelle aimée, que tu me crusses coupable de trahison? disait D'Aubières penché sur elle.

—Oh! si je ne t'avais pas vu avec Lady Sylvia... répliquait Mirabelle, la voix plus pleine de sanglots mal contenus.

—Mais tu aurais dû t'imaginer de suite que tout cela était une odieuse comédie jouée par cette femme! Ah! Mirabelle, je puis te le jurer sur l'Evangile : j'ai repoussé avec colère les avances de cette comédienne, et cela est si vrai que, dépitée et furieuse, elle m'a renfermé dans ma prison. Lambruche te le dira, puisque c'est lui qui m'a délivré!

—Si je pouvais te croire... balbutiait la jeune fille.

—Mais la trahison même de Lady Sylvia, qui fait entrer Montgomery en notre ville, ne prouve-t-elle pas ma loyauté?

—Qui m'assure que tu n'as pas aidé cette femme?

—Folle! Lady Sylvia m'avait donné rendez-vous pour une affaire importante...

—Son amour qu'elle voulait t'offrir!

—Est-ce que je savais? J'y suis donc allé...

—Tu ne devais pas y aller!

—Je le regrette bien maintenant.

—On prévient le mal, c'est plus sûr!

—Laisse-moi finir, Mirabelle, veux-tu?

—Si c'est pour mieux me tromper...

—Non. Lady Sylvia avait aposté Cardel...

—Cardel... tu dis Cardel?

Et la jeune fille, à ce nom, avait violemment sursauté.

—Quoi! es-tu plus mal? demanda anxieusement Maurice.

—Non! non!..... Mais tu as dit Cardel...

—Oui. Eh bien?

—C'est lui qui est venu me dire que je te trouverais chez Lady Sylvia.

—L'infâme.

—Mais il a dit vrai.

—Oui, après m'avoir fait prisonnier.

—Pourquoi ne t'es-tu pas défendu?

—A mon insu Lady Sylvia m'avait pris mon épée.

—Après avoir pris ton coeur?

—Malheureuse, gémit Maurice, tu croiras donc toujours. Ah! Si tu m'avais vu enfermé dans cette chambre sans issue, les mains liées derrière mon dos, une porte cadenassée devant moi et de l'autre côté de cette porte deux factionnaires armés jusqu'aux dents...

—Il fallait les tuer!

—Les tuer? Avec quoi? J'étais impuissant. Et tu dis que Cardel...

—Oh! s'écria tout à coup Mirabelle avec un geste de fureur, est-ce qu'il m'aurait trompée lui aussi?

—Qu'a-t-il dit?

—Qu'il avait abandonné le parti de Lady Sylvia pour se joindre à nous.

—Ah! ricana narquoisement D'Aubières, et tu l'as cru?

—D'abord.

—Et tu ne me crois pas, moi?

Mirabelle le regarda longuement et elle le vit si triste, si désespéré, si sincère, qu'elle commença de voir au travers de toute cette intrigue dont elle avait été la victime.

—Maurice, s'écria-t-elle avec ardeur, je t'aime et tu le sais, et je ne suis pas jalouse. Mais j'ai compté sur ton amour comme tu pouvais dépendre du mien. Alors j'ai été bien malheureuse. Ah! ce que j'ai souffert... tu ne le sauras jamais...

—Pauvre Mirabelle! fit tendrement le jeune homme en la caressant avec affection.

—Alors, je me suis réfugiée à l'église, et là j'ai prié. Et veux-tu savoir ce que j'ai dit à Dieu? Que si tu m'avais abandonnée, je me consacrerais désormais tout à son service.

—Mais je ne t'ai pas abandonnée!

—Ecoute, Maurice. Je t'aime, oui; mais si tu désertais notre cause, je ne t'aimerais plus... jamais!

—Tu sais bien que j'aime trop mon pays...

—C'est bien, je te crois. Je te crois, parce que j'entends au fond de mon coeur une voix que me le commande.

—Ah! Mirabelle, quelle joie tu me donnes enfin!

Maurice pressa les mains de la jeune fille contre ses lèvres.

Elle sourit pour la première fois. Ses regards alors se fixèrent comme avec surprise, sur le père Ledoux et sa femme qui étaient demeurés spectateurs silencieux de cette scène. On eût dit que la jeune fille ne faisait que de s'apercevoir de leur présence. Elle alla à eux.

—Madame.... monsieur.... balbutia-t-elle.... Ah! je vous connais, je crois...

L'ouvrier et sa femme s'inclinèrent, émus.

—Lambruche m'a souvent parlé de vous... Maurice aussi. Ils m'ont dit combien vous êtes de braves gens... combien vous aimez votre ville et votre pays.

—Oh! mademoiselle, répliqua la mère Ledoux la voix tremblante d'émotion, on est bien peu de chose, Sévère et moi, mais pour son pays on est tout là. N'est-ce pas, Sévère?

—Oh! pour ça, oui, Mademoiselle, répondit l'ouvrier. Là-dessus ma femme sait ce qu'elle dit. Pour ma part, demain, je tiendrai le flingot sans broncher!

—Et s'il y a des fusils de r'lais assura la mère Ledoux d'une voix ferme, je serai là aussi.

—Mais vos enfants, madame? fit Mirabelle, émerveillée.

—Oh! les pétards je les confierai à ma voisine, elle n'a que deux poupons et elle a du coeur.

—Mais vous n'avez pas le droit de vous

exposer ainsi ! reprocha doucement Mirabelle.

—Pensez-vous que les balles ça me fait peur ? Oh ! non. Je vous dis que je serai là aussi avec Sévère. Si je n'ai pas de fusil, j'y serai pour encourager nos hommes.

Mirabelle sourit. Elle embrassa la brave femme et lui murmura à l'oreille :

—J'y serai également, bien que mon père me l'ait défendu.

—Ah ! je savais bien que vous étiez aussi une brave et bonne fille.

L'entrée soudaine de Lambruche coupa court à cet entretien.

—Monsieur, dit-il à Maurice en s'asseyant sur le plancher, le dos au mur, il n'y a pas d'Américains dans la ville.

—Bon ! fit D'Aubières avec soulagement. Mais en es-tu sûr ?

—Eh bien ! répliqua le capitaine en hésitant... s'il y en avait, on les trouverait.

—Quant à moi, tout ce que je peux affirmer, intervint Mirabelle, c'est que j'ai vu le général Montgomery... mais je n'ai vu que lui...

—Chez Lady Sylvia ? interrogea D'Aubières.

—Oui.

Un silence se fit durant lequel le jeune chef demeura méditatif. Puis tout à coup, il marcha à Lambruche et lui posa une main sur l'épaule. Il allait parler, donner un ordre peut-être, lorsqu'un certain bruit se produisit dans le passage qui, de la cuisine, conduisait à la porte de sortie.

Tous prêtèrent l'oreille.

—Qu'est-ce ? demanda Mirabelle avec inquiétude et en se rapprochant de Maurice.

—Ce n'est rien, dit Lambruche. C'est peut-être la porte que j'aurai mal fermée et qui se sera ouverte.

—Va donc voir, Sévère ! dit la mère Ledoux à son mari.

Celui-ci marcha vers la porte du passage au moment où Maurice disait à Lambruche :

—Mon ami, il faut nous emparer de Monsieur Montgomery...

A cette minute même, et comme Ledoux s'apprêtait à pousser la porte, cette porte s'ouvrit comme d'elle-même, encadrant la fine stature du général américain. Oui, c'était Montgomery, toujours serein et souriant.

Le père Ledoux faillit tomber à la renverse. Mirabelle fit entendre une exclamation de surprise. La mère Ledoux fixa ses deux poings à ses hanches, et D'Aubières recula de plusieurs pas et porta sa main à la garde de son épée. Enfin, Lambruche, demeuré assis par terre, leva le nez avec nonchalance, le rabaissa, alluma son calumet et se mit à fumer silencieusement.

Et le silence qui régna pour une minute ou deux fut si grand qu'on put entendre battre tous les coeurs.

Montgomery franchit tout à fait la porte qu'il referma doucement, enleva son tricorne, s'inclina courtoisement devant Mirabelle, et, regardant Maurice :

—Monsieur D'Aubières, prononça-t-il gravement, si vous désirez vous emparer de Montgomery, le voici...

Et il reprenait son sourire tout en considérant avec beaucoup d'admiration Mirabelle qui chancelait près de Maurice.

Et celui-ci n'avait pas encore trouvé une réponse, que le général américain reprenait, en s'adressant cette fois à Mirabelle :

—Mademoiselle, j'ai été très désappointé tout à l'heure. J'avais précisément quelques affaires à discuter avec vous ainsi qu'avec Monsieur D'Aubières. Je me suis présenté chez Monsieur Chauvremont où un domestique m'a informé de votre absence. Mais le hasard m'a fait rencontrer un volontaire canadien qui m'a indiqué le chemin de cette maison.

Mirabelle, comme statufiée par la stupeur, ne répondit pas. Elle regarda Maurice.

—Général, prononça celui-ci d'une voix frémissante, je dois vous déclarer que je vous trouve d'une belle audace...

—Prenez garde, monsieur, interrompit finement Montgomery, de me donner des qualités qui sont les vôtres !

D'Aubières sourit et reprit tout à fait possession de lui-même.

—S'il en est ainsi, général, ou plutôt s'il est vrai que vous désirez nous entretenir, mademoiselle et moi, nous sommes à vos ordres.

—Bon ! bon ! sourit le général avec un air de grande satisfaction, on m'avait assuré que je trouverais près de vous la plus parfaite courtoisie, on ne m'a pas trompé.

—Général, dit à son tour Mirabelle qui se sentit gagnée par les belles manières de l'Américain, voici un siège. Ce n'est pas ma maison, comme vous le savez, mais je crois que ces braves gens ne s'opposeront

pas à ce que je vous en fasse les honneurs de l'hospitalité.

En même temps elle indiqua le père Ledoux et sa femme qui, les yeux énormément arrondis, béants, bras pendants, demeuraient stupides d'étonnement. Ils commençaient à penser qu'ils étaient en train de faire un rêve extraordinaire, et tout ce qui se passait depuis quelques minutes leur apparaissait comme un conte des anciens.

La jeune fille et Maurice prirent place côte à côte sur un banc rustique.

—S'il en est ainsi dit le général en souriant aux deux époux de plus en plus figés, ces dignes gens voudront bien nous permettre de nous entretenir...

La fumée qui s'échappait du calumet de Lambruche fit tousser le général. Il se détourna légèrement et regarda Lambruche toujours assis par terre contre le mur. Les yeux fermés, la physionomie impassible, le capitaine fumait avec la même sérénité qu'un indien sous son wigwam...

—C'est le capitaine... Lambruche! fit D'Aubières en riant.

Lambruche ouvrit les yeux.

—Ah! ah! partit de rire le général à son tour. Enchanté, capitaine...

Il se leva, la main tendue vers le milicien.

—Pardon, général, dit Lambruche, de sa voix traînante et sans se déranger, demain, quand nous vous aurons battus, nous nous donnerons la main, pas avant!

—J'en suis fâché, répliqua Montgomery, et j'aurai le regret de n'avoir pu serrer la main d'un brave, car je doute fort que nous soyons battus.

Lambruche souffla un nuage de fumée au plafond et riposta :

—Moi, général, je ne doute pas, je suis certain!

Montgomery, quelque peu décontenancé, se rassit. Puis, de nouveau, il regarda l'ouvrier et sa femme.

Maurice devina que la présence de ces deux personnes gênait l'Américain.

—Je devine, général, dit-il que vous aimeriez mieux que nous fussions seuls, mais ce sont de nos amis pour qui nous n'avons point de secrets. Je vous prie donc d'avoir confiance en eux comme en nous.

—C'est bien, monsieur D'Aubières, je vous crois. Asseyez-vous, mes braves, commanda le général d'une voix bienveillante mais autoritaire.

Très confus, Ledoux et sa femme obéirent automatiquement.

Un silence suivit. Montgomery paraissait rassembler ses idées et les coordonner.

Lambruche s'étira, bâilla et grommela :

—C'est moi, peut-être, qui suis de trop?

—Pas du tout, capitaine, répondit Montgomery, restez!

—En ce cas, général, je garde la porte.

Il s'appuya du dos à la porte, tira sa rapière, arma sa main gauche d'un pistolet et ferma les yeux.

—Ah! ça mon ami, s'écria Montgomery avec surprise, croyez-vous qu'on vienne nous attaquer en cette maison?

—Non, je ne pense pas, général. Seulement je prends mes précautions pour que vous n'en sortiez point.

—Ah! vraiment?

—Vous êtes mon prisonnier, général! répondit seulement et froidement Lambruche.

XII

MONTGOMERY

Le général américain sourit placidement. Pas le moindre trouble n'avait paru sur les traits calmes de son visage. Il croisa une jambe sur l'autre, et d'une voix basse, douce, persuasive, mais dans l'accent de laquelle on sentait vibrer une âme pleine d'énergie et de volonté, il commença :

—Mes amis, n'allez pas croire que je sois venu uniquement pour accomplir quelque folle bravade. Ma présence ici, à mon avis, était nécessaire, et j'ai pris les moyens pour entrer dans la maison à votre insu, et par conséquent à l'insu de tout le voisinage, de même qu'à l'insu de votre population je suis entré dans votre ville.

—Parce que des traîtres vous ont ouvert une porte! prononça D'Aubières avec un accent sarcastique.

—Vous voulez dire, monsieur, de mes partisans? Soyons justes, monsieur D'Aubières : j'appelle traître celui ou celle qui par serment s'est engagé à servir une cause ou un parti, et qui, pour une raison ou pour une autre, déserte ensuite la cause qu'il a juré de servir. Or, ceux qui m'ont ouvert les portes de la cité, je vous prie de le croire, servaient précisément la cause qu'ils ont embrassée.

Maurice et Mirabelle échangèrent un

sourire dédaigneux à l'adresse du jeune général.

—Bah! reprit négligemment celui-ci, nous nous entendrons mieux tout à l'heure. Passons.

Il esquissa un sourire énigmatique et poursuivit :

—Avant, toutefois, d'en venir au but même de ma visite, laissez-moi vous confesser que je suis venu seul dans votre ville afin de me renseigner de visu sur vos moyens de défense et sur l'état moral de la population. Je suis content d'ajouter que j'ai trouvé les choses et les êtres tels qu'on me les avait représentés... Je n'ai eu qu'un désappointement...

Ici Maurice et Mirabelle laissèrent paraître sur leurs physionomies un grand intérêt, et le général, qui était un physionomiste, amplifia son sourire énigmatique.

—Et je n'ai pas de honte à l'avouer, continua-t-il plaisamment; en effet, je voulais, après mon investigation, retourner auprès de mes soldats, mais j'ai trouvé vos portes et poternes gardées.

—C'est moi qui avais donné l'alarme, général! sourit fièrement Mirabelle.

—Merci, mademoiselle. C'est donc grâce à vous que j'ai le loisir et le grand bonheur de vous entretenir vous et monsieur D'Aubières, ainsi que ce... vaillant capitaine Lambruche!

Ce dernier, les yeux fermés toujours, ne parut pas entendre ces paroles et demeura impassible.

—Ainsi donc, dit D'Aubières, vous êtes parfaitement renseigné sur notre système et nos moyens de défense?

—Parfaitement, monsieur, c'est vous qui le dites. A présent, si vous vous remémorez mes proclamations, vous vous rappellerez que, au nom de mon pays, j'ai promis aux Canadiens le respect de leurs propriétés, de leurs lois, de leur langue, de leurs autels. Je les ai assurés que nous ne voulions changer en rien quoi que ce fût du régime actuel, sauf à leur rendre certains privilèges que le gouvernement du roi George leur a ravis, lesquels étaient garantis par le Traité de Versailles basé sur les capitulations de 1759 et 1760. J'ai, au nom de mon gouvernement, affirmé et promis que le pays, tout en étant annexé à nos provinces, aurait le privilège de se gouverner par lui-même à la condition seulement de former ce gouvernement selon les lois de nos constitutions. Et nous sommes si sincères, et nos lois sont si généreuses, que déjà le pays entier, hormis votre ville, semble disposé à nous tendre les mains. Les campagnes sont avec nous. Depuis que le Fort Saint-Jean est tombé en notre pouvoir, vos paysans accourent joyeusement sous nos drapeaux. Si je le voulais, demain, je lancerais à l'attaque de votre ville vingt régiments uniquement formés de vos compatriotes.

—Mais vous ne le ferez pas! dit Lambruche rudement.

—Je n'y songe point, capitaine, tant il me répugne de jeter dans la mêlée des frères contre des frères. Mais si je voulais...

—Vous ne pourriez pas vouloir! dit encore Lambruche, toujours les yeux fermés.

—Et pourquoi, Monsieur?

—Parce que vous êtes ici, et que demain vous ne serez pas à la tête de vos régiments!

Montgomery se borna à sourire dédaigneusement et reprit son discours.

—Monsieur D'Aubières, et vous Mademoiselle, vous aimez votre pays, c'est votre devoir et je vous estime hautement. Vous le défendez, vous faites bien et nous ne saurions vous en blâmer. Nous n'avons aucun grief contre votre race. Mais nous sommes en guerre...

—En révolte... corrigea Lambruche.

Montgomery fit mine de n'avoir pas entendu et poursuivit :

—Nous sommes en guerre contre l'Angleterre et son gouvernement. Nous leur avons demandé de retirer leurs troupes de nos provinces, ils ont refusé. Nous avons battu ces troupes, et nous venons à présent, pour notre sécurité, soumettre les autres troupes anglaises au Canada. En soumettant ces troupes armées nous leur demandons, ainsi qu'aux habitants du pays, de reconnaître notre suprématie, et nous leur offrons des lois et un gouvernement qui seront en sympathie avec leur caractère et leurs coutumes.

—Il est vrai que vous offrez telles lois et tel forme de gouvernement, interrompit Mirabelle; mais quelle garantie recevrons-nous? Aujourd'hui l'Angleterre respecte nos coutumes et nos usages et nous avons juré de demeurer fidèles à sa couronne. Nous serions des traîtres si, selon la définition que vous en avez faite tantôt, nous manquions à la parole donnée. Comme

vous le comprenez, nous n'avons pas seulement le devoir de défendre notre pays parce que nous l'aimons, mais aussi notre loyauté nous commande de combattre les ennemis de l'Angleterre qui envahissent sa colonie.

—Certes, Mademoiselle, vos arguments sont irréfutables du point de vue où vous vous placez. J'admets que l'honneur vous dicte votre devoir; mais ce devoir n'est plus une loi d'honneur dès que s'impose une force majeure.

—Vous voulez dire la force armée! corrigea encore Lambruche sur un ton flegmatique.

—Soit, admit Montgomery en souriant. Donc, devant la force armée vos devoirs n'existent plus.

—Comment l'expliquez-vous? demanda D'Aubières.

—En ce sens que votre intérêt vous commande de ne pas vous opposer à cette force armée que je conduis.

—N'oubliez pas, dit encore Lambruche, que votre armée est sans chef, car vous êtes ici et non là!

—Ah! ça, capitaine, fit Montgomery avec un léger mouvement d'impatience, dois-je à la fin vous dire que mon armée viendra demain à mon secours en prenant la ville?

Lambruche se contenta de hausser les épaules.

—Monsieur D'Aubières, poursuivit le général, et vous, Mademoiselle Chauvremont, vous aimez votre pays, mais vous aimez surtout votre ville; alors est-il sensé que vous l'exposiez à être réduite en cendres, après qu'un grand nombre de vos concitoyens auront été menés à la boucherie? Certes, nous voulons bien respecter vos maisons et vos temples; mais si vous prenez les risques d'un bombardement et d'un long siège, peut-être, de votre cité il ne pourra rester que des ruines. Qu'aurez-vous gagné alors?

—Nous avons la certitude, général, répliqua D'Aubières, de vous repousser hors de nos parages.

—J'admire votre courage et plus encore votre confiance. Depuis le peu de temps que je suis en vos murs j'ai constaté que votre population possède un splendide moral. Mais j'ai découvert également que vous n'avez pas ou peu de moyens de défense.

—Nous avons des fusils et des munitions! grommela Lambruche.

—Pour lutter deux jours, trois jours au plus! sourit Montgomery.

—Pour lutter jusqu'à la mort! riposta Lambruche.

—Bravo, capitaine! s'écria Montgomery. Voilà ce que je peux appeler du beau courage. Mais après la mort, nous serons les maîtres de la ville!

—Non, gronda Lambruche, puisque nous nous ferons tuer pour la défendre!

—Mais nous la prendrons quand même!

—Oui, vous aurez pris des cendres et des cadavres, et qu'aurez-vous gagné à votre tour?

—Tout ce pays, capitaine; car le reste ne tiendra pas, une fois Montréal en nos mains. Et puis, une ville se relève..... Mais passons. Vous semblez dépendre beaucoup, Monsieur D'Aubières, sur vos moyens de défense, mais vous paraissez oublier qu'un tiers de votre population est de notre côté et que ce tiers pourra prendre les armes contre vous?

—Est-ce vous qui leur donnerez des armes?

—Pourquoi pas? Nous voulons la ville, Monsieur, et nous l'aurons!

Cette fois Montgomery avait perdu son sourire, et sa voix résonna avec une énergie redoutable.

—C'est bien, dit D'Aubières, le sort des armes décidera!

Montgomery demeura un moment pensif, observant à la dérobée Mirabelle qui, du coin de l'oeil, le regardait aussi. Disons ici qu'il répugnait à Montgomery de raser la ville, attendu qu'il redoutait par cette destruction de se metre à dos tous le peuple du pays. Au bout d'un moment il sourit gracieusement à la jeune fille et lui dit :

—Nous pourrions, Mademoiselle, si nous nous en donnons la peine, trouver une base d'entente. Vous plaidez loyauté envers l'Angleterre, et vous avez raison, sans compter que votre amour pour votre pays vous justifie déjà amplement pour vous opposer à nos desseins. Mais avec nous votre amour du pays est toujours le même, là il ne saurait y avoir rien de changé. Quant à votre loyauté à l'égard de l'Angleterre, il serait facile de faire disparaître votre scrupule. Mettons par exemple, que vous adoptiez le parti de la neutralité dans cette

affaire, je me demande s'il y aurai là un manque à la loyauté?

Cette suggestion captieuse de l'Américain fouetta le sang fougueux de Mirabelle.

—Hé! s'écria-t-elle, que parlez-vous de neutralité, général, et comment osez-vous nous proposer un tel compromis? La neutralité est la part des indifférents, des timides et des lâches, et nous ne sommes point des indifférents, ni des timides, ni des lâches!

Montgomery rougit légèrement, puis se mit à rire.

—Je vois, mademoiselle, que rien ne vous fera abandonner une cause perdue à l'avance et je le regrette pour vous et votre pays. Il me fera chagrin de détruire si belle ville et de tuer si loyaux sujets. Mais la guerre ne connaît pas la pitié, ses lois sont implacables, et, vous le savez, même avec les meilleures intentions et les sentiments les plus humains, nous serons entraînés à commettre des actes de barbarie et de vandalisme. Monsieur d'Aubières, ajouta-t-il en se levant, dois-je repartir ainsi que je suis venu, sans une entente?

—Général, l'entente se fera par les fusils et les canons!

—Et par le sang et le feu! ajouta Montgomery sur un ton menaçant. C'est bien.

Il fit une pause, pour reprendre, souriant et la voix suave:

—Mademoiselle, je m'excuse de vous avoir retenue jusqu'à une heure aussi indue...

Il s'inclina respectueusement.

Mirabelle exécuta une froide révérence, et le général marcha fièrement vers la porte. Mais il s'arrêta, Lambruche tenait braqué sur lui la gueule d'un pistolet et avançait en même temps la pointe de sa rapière.

—Place, Lambruche! commanda d'Aubières sur un ton sévère.

—Non, Monsieur, dit Lambruche. Vous avez dit: "Lambruche, il faut s'emparer du général..." et j'ai dit oui. Je tiens parole.

—Je retire ce que j'ai dit, Lambruche.

—Moi, je ne retire pas ma rapière, et si le général fait un pas encore, je tire mon pistolet.

Montgomery avait pâli. D'Aubières frémit, et Mirabelle, inquiète de la tournure que pouvaient prendre les choses, se suspendit au bras de son fiancé. Quant au père Ledoux et sa femme, tous deux demeuraient rivés à leurs sièges et béants toujours.

—Capitaine, gronda Montgomery, j'ai oublié de vous dire que cent hommes à moi et bien armés sont devant la porte de cette maison, et qu'au premier signal ils feront irruption.

—Oui, mais à ce signal vous tomberez mort, général! Voyons, donnez ce signal...

Et Lambruche, froidement, pressa doucement sur la détente de son pistolet.

Montgomery devint plus pâle, et regarda d'Aubières et Mirabelle.

Lambruche semblait demeurer inébranlable, et cette fois ses yeux sournois et perçants étaient bien ouverts, et ces yeux-là guettaient Montgomery.

Mirabelle alla à lui.

—Lambruche, dit-elle avec douceur et un sourire angélique, monsieur Montgomery est un gentilhomme. En venant ici il s'est fié à nous, et ce serait acte de lâcheté de le tuer ou de le retenir prisonnier... Fais place, Lambruche!

—C'est bien, mademoiselle, grogna le capitaine, je vous obéis, parce que je ne suis pas un lâche.

Il remit son pistolet à sa ceinture, sa rapière au fourreau, fit le salut militaire, s'effaça et dit:

—Passez, général. Mais, demain, gare!..*

Montgomery sourit, traversa le passage et ouvrit la porte et sortit. D'Aubières l'accompagna jusqu'à cette porte.

Le général avait dit vrai: cent hommes armés étaient rangés sur la chaussée, lesquels présentèrent les armes.

—A demain, monsieur! prononça Montgomery.

—A demain, général! répondit d'Aubières sur un ton résolu.

XIII

MYSTERIEUSE MISSIVE

D'Aubières, en rentrant dans la cuisine des Ledoux, dit vivement à Lambruche:

—Mon cher ami, vous avez entendu Montgomery: "que Cardel et Lady Sylvia à la tête de leurs partisans pourraient, demain, être armés contre nous"? Eh bien! Lambruche, il faut arrêter Cardel et Lady Sylvia.

—C'est bien, monsieur, je vais les arrêter! répondit le capitaine. Et sans plus, il sortit.

Maurice se tourna vers Mirabelle.

—Et vous, mon aimée, il faut retourner au domicile de votre père où je vais vous accompagner. Vous avez besoin de repos.

Quant à moi, je me rendrai ensuite chez le major Harrisson qui, avec quelques soldats de la garnison, nous demeure fidèle, et je m'entendrai avec lui sur les dispositions à prendre demain matin. Je veux aussi l'informer de la présence de Montgomery dans nos murs.

Mirabelle acquiessa aux désirs du jeune chef, et tous deux, ayant souhaité bonne nuit à Ledoux et à sa femme, s'en allèrent.

—Tout de même, balbutia la mère Ledoux une fois qu'elle se vit seule avec son époux, si l'on n'a point fait un rêve, Sévère, on n'en était guère loin!

—Rêve ou pas, Arménie, répliqua le père Ledoux encore tout ahuri par la scène qui venait de se dérouler, faut avouer que ce Monsieur Montgomery a de la moelle dans les os!

—Quel homme! fit admirativement la mère Ledoux. Et quand je le compare à Monsieur Maurice et Monsieur Maurice à l'autre, je ne peux pas faire autrement que de me dire qu'ils sont bien faits tous les deux pour se tenir tête!

—Oui, mais à présent, comme tu le vois, l'Américain n'est pas sur un lit de roses. Demain, quand son armée apprendra qu'il est prisonnier dans la ville, ça va faire un drôle d'effet, et le général le sait bien. Ça me dit que toute son armée va se trouver découragée.

—Faut pas s'y fier. Ça pourrait être le contraire qui arrive, et les Américains ne voudraient pas s'en retourner chez eux sans avoir délivré leur général.

Le père Ledoux branla la tête sans répliquer. Depuis un moment, tout en bâillant à pleine bouche, il retirait ses bottes. La mère Ledoux remettait la pièce à l'ordre.

Une heure de nuit sonna.

—Ah!... une heure... fit l'ouvrier en consultant une pendule. Je crois bien qu'on va se coucher, si l'on veut être solides sur pieds demain matin.

—Oui, approuva sa femme. Avec ça qu'il va falloir nous lever de bonne heure. Il va falloir faire le fricot des enfants, aller à la messe, et puis... Bon! grogna-t-elle, on a oublié de verrouiller la porte.

—Vas-y dit l'homme en pénétrant dans une pièce voisine qui était la chambre à coucher des deux époux.

La mère Ledoux avait prit un bougeoir et s'engagea dans le passage. Elle s'arrêta aussitôt en découvrant un papier sur le plancher. Elle releva ce papier et le considéra avec surprise.

—Qui aurait bien pu perdre ça? se demanda-t-elle.

Pensive, elle alla verrouiller la porte extérieure et revint dans sa cuisine.

—Sévère, cria-t-elle, viens voir ce que j'ai trouvé!

Elle dépliait le papier et y apercevait une grosse écriture tracée en langue anglaise.

Le père Ledoux parut dans la cuisine en camisole de nuit, pantoufles aux pieds, bonnet rouge sur la tête.

—Eh bien? fit-il interrogativement en s'approchant.

—Regarde!

—Un papier? Ah! ah!

Il l'examina. Mais comme il ne pouvait, pas plus que sa femme, déchiffrer cette langue qui lui était étrangère, il lui vint cette idée qu'il exprima ainsi:

—Ce qu'il y a de clair dans tout ça, Arménie, c'est que ce papier n'a pu être perdu que par le général anglais.

—Je le pense aussi.

—Et moi je le crois, parce que je lis ces deux lettres majuscules R. M.

—Richard Montgomery! s'écria la mère Ledoux. Ah! dis-moi donc, Sévère, si c'était un secret que cette épître?

—Ça doit en être un!

—Faut alors porter ça à Monsieur Maurice, Sévère. Rhabille-toi au plus vite et cours autant que tu pourras!

L'ouvrier n'hésita pas. L'instant d'après il partait à la recherche de Maurice. Sa femme lui avait dit:

—Monsieur Maurice est allé reconduire sa fiancée, tu arriveras peut-être à temps pour le rejoindre là!

En effet, l'ouvrier trouva Maurice au moment où il allait se séparer de Mirabelle à la demeure de celle-ci.

Le jeune homme prit vivement le papier que lui tendait le père Ledoux et se mit à le parcourir du regard en le traduisant au fur et à mesure:

"Au Brigadier

"James Livingston."

"Je suis prisonnier dans la ville. J'ai "trouvé la place bien armée, bien défendue "et largement approvisionnée. Inutile d'at-"taquer. Ordre de retraiter demain et de "regagner les frontières où je vous rejoin-"drai...

R. M.

—Nous sommes sauvés ! cria Mirabelle avec joie.

—Oui, nous l'aurions été si Montgomery avait eu l'opportunité de faire parvenir ce message à son brigadier.

—Mais qui nous empêche de lui rendre ce service ? suggéra Mirabelle.

—Rien, c'est vrai.

—Je me charge de cette mission, Maurice.

—Toi ?

—Pourquoi pas ?

Un moment Maurice demeura songeur. En y pensant bien, ce message trouvé chez Ledoux présentait quelque chose de bizarre. Avait-il réellement perdu ou échappé par mégarde. Ou avait-il été laissé là par exprès ? Etait-ce un piège ? Non, pensait le jeune homme, car le piège était trop apparent. Montgomery avait probablement l'espoir d'envoyer cette dépêche cette nuit. Oui, ce papier a dû tomber d'une de ses poches à son insu. Il est trop intelligent pour avoir omis qu'un tel papier laissé ici par exprès n'aurait pas manqué de nous mettre sur nos gardes. Je serais donc étonné qu'il y eût là un stratagème de sa part. Cet ordre à son armée de retraiter est tout à fait logique, car il n'ose pas attaquer notre ville. Il n'a pas les forces suffisantes et il redoute un honteux et désastreux échec. J'en suis d'autant plus certain qu'il a tout tenté pour nous rallier à lui. Je suis sûr qu'il ne se serait pas donné tant de peines s'il avait été en état de faire le siège.

Maurice décida donc, après cette réflexion, de faire parvenir le billet à son destinataire, quoi qu'il dût arriver.

—Soit, Mirabelle, tu vas porter ce message au brigadier Livingston, mais je vais t'accompagner.

—Bravo, Maurice ! s'écria joyeusement la jeune fille.

—Mademoiselle, dit le père Ledoux, je suis un ancien batelier, je conduirai la barque, si vous voulez ?

—Certainement, consentit D'Aubières. Allons, une lanterne, et partons !

Ce fut après avoir franchi la poterne de la rue St-Pierre que les trois personnages se dirigèrent rapidement vers une embarcation qui se balançait sur les eaux sombres dont on entendait le clapotis. Le vent était tombé, mais le fleuve demeurait encore légèrement moutonneux.

Disons que le camp principal des Américains se trouvait sur la rive opposée et en partie masqué par l'île Sainte-Hélène. Les feux de l'ennemi étaient éteints, et le ciel, toujours couvert, faisait la nuit très noir, de sorte qu'on ne pouvait voir ni la rive opposée ni l'île. On allait dans une noirceur d'encre que la lanterne trouait bien faiblement. A la vérité, il était impossible de se diriger sûrement. Le père Ledoux maniait les avirons, et Maurice tenait le falot, essayant de percer de ses yeux l'obscurité.

—Il vaut mieux éteindre cette lanterne ! s'écria le père Ledoux. Nos yeux pourront peu à peu s'habituer à la noirceur.

—Vous avez raison, dit Maurice.

Il souffla le falot.

Peu après l'écume des eaux moutonneuses jetait dans un certain rayon une blancheur diffuse. Au bout de dix minutes Maurice et le père Ledoux purent découvrir à une certaine distance une ligne sombre à l'effleurement de l'eau.

—Voilà l'île Sainte-Hélène ! dit le père Ledoux. Nous allons tirer par la droite, raser l'extrémité de l'île, puis filer autant que possible tout droit. Nous allons certainement atterrir tout proche du camp ennemi.

—Vous vous y connaissez, acquiesça Maurice, allez !

Mirabelle gardait le silence, et s'abandonnait avec confiance contre l'épaule de Maurice qui l'enserrait tendrement de son bras gauche.

Ce fut sans encombre qu'une demi-heure après leur départ nos trois personnages mirent pied à terre sur la rive opposée.

Alors seulement le falot fut rallumé pour permettre à nos amis de chercher un chemin ou un sentier qui les conduirait vers le camp.

Mais tout à coup un qui-vive partit de fourrés voisins.

—Ordre du général Montgomery ! cria aussitôt D'Aubières en excellent anglais.

Et en même temps il élevait sa lanterne pour essayer de voir devant lui.

Une sentinelle s'approcha avec précaution et s'arrêta à quelque distance.

—Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec défiance.

—Voici, répondit Maurice, mademoiselle que le général a chargée d'un message pour le brigadier Livingston... si vous voulez nous conduire ?

—C'est bien, dit la sentinelle. Donnez-moi votre lanterne, mais mademoiselle me suivra seule ; vous et votre compagnon demeurerez ici !

—Parfait ! consentit D'Aubières.

Il savait fort bien, comme Mirabelle elle-

même, que la jeune fille ne courait aucun risque.

Mirabelle s'engagea donc dans un sentier étroit et tortueux sur les pas de son guide.

Un quart d'heure se passa. Puis Maurice vit la lueur de la lanterne s'agiter au travers des fourrés, et l'instant d'après Mirabelle revenait avec la sentinelle.

De suite nos trois amis sautèrent dans leur embarcation et s'éloignèrent de la rive.

—Eh bien? fit alors D'Aubières interrogativement.

—Tu dois deviner, répondit Mirabelle souriante, que j'ai en tous points rempli la mission que m'avait confiée Monsieur Montgomery.

—Mais le brigadier.*. l'as-tu vu?

—Si je l'ai vu... mais il a été même très aimable. Seulement, il a paru fort désappointé après avoir lu la missive. Il a même marmotté un ou deux jurons.

D'Aubières se mit à rire.

—Décidément, dit-il, Monsieur Montgomery se sera joué un bon tour sans l'avoir voulu. N'ayant pu faire parvenir son message et ayant découvert qu'il l'a perdu, il va tout bonnement s'attendre à l'attaque de la ville par ses troupes.

—Tiens! fit tout à coup le père Ledoux qui faisait face à la rive qu'on venait de quitter, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

Instinctivement, Maurice et Mirabelle se retournèrent et de suite ils aperçurent la rive illuminée par les feux de bivouac que rallumait l'ennemi.

—Allons! s'écria D'Aubières avec ironie, il faut reconnaître que monsieur Livingston est un fidèle soldat. Il exécute les ordres reçus. Il ordonne la retraite, et pour voir clair il fait rallumer les feux. Bravo! Monsieur Montgomery est joué!...

.. ..

Pendant ce temps-là, Lambruche suivant l'ordre qu'il avait reçu de son chef, entourait la maison de Lady Sylvia d'un bataillon de volontaires et lui-même allait frapper à la porte.

Tout était silence et obscurité.

Il fallut que le capitaine frappât trois fois et plus fort chaque fois pour obtenir une réponse.

A la fin une craintive soubrette vint ouvrir.

—Je désire parler à Lady Sylvia, dit Lambruche.

—Elle n'est pas ici, répondit la soubrette.

—Non? N'importe! j'entre, je m'étends sur un canapé et je l'attends tout en dormant un somme.

Et Lambruche fit comme il disait. De sorte que la soubrette avait à peine eu le temps de refermer la porte que le capitaine s'était déjà allongé sur un divan dans le vestiaire.

La soubrette se retira, amusée ou stupéfaite.

Lambruche somnolait béatement, ou du moins il en avait l'air.

Une lampe suspendue au plafond éclairait faiblement le lieu. Au bout de quelques minutes, une porte fut ouverte sans bruit, un homme s'avança de trois pas sur la pointe des pieds, tendit un bras armé d'un pistolet dans la direction du milicien et fit feu.

Lambruche sauta en l'air. retira son feutre et l'examina; une balle l'avait percé.

Mais l'homme jetait un juron, lançait son pistolet fumant au loin, et armé d'une épée se ruait contre le capitaine.

Et cet homme était Cardel.

Lambruche éclata de rire, et de suite sa rapière heurta avec violence l'épée de l'émissaire. Cardel n'était certainement pas de force à tenir devant la rapière agile de Lambruche, aussi fut-il contraint, pour ne pas se voir percé de part en part, de reculer.

Dehors, un bruit terrible se faisait entendre. En effet, les volontaires de Lambruche, ayant entendu le coup de feu, assiégeaient la maison et tentaient d'enfoncer les portes de chêne fortement verrouillées.

Cardel, après avoir attaqué, se tenait à présent sur la défensive, et Lambruche ferraillait avec une telle rapidité que son adversaire était déjà hors d'haleine. Lambruche le poussait contre un mur où il allait à coup sûr l'y clouer. En effet, peu après Cardel se voyait acculé au mur...

A ce moment précis, la porte par laquelle l'émissaire était venu encadra la silhouette livide de Lady Sylvia. Mais c'était aussi une terrible Lady Sylvia, à voir l'éclat fulgurant de ses yeux, mais à voir surtout le pistolet qu'elle tenait dans sa fine main. Et elle ajusta Lambruche...

Celui-ci du coin de l'oeil venait d'entrevoir la jeune femme. Il comprit que sa vie était au bout du pistolet qui le menaçait. Il fit une feinte, puis un bon en arrière, un autre bond de côté... Cardel, qui n'avait pas paru voir la jeune femme, essaya un coup mortel contre le capitaine..* Mais à cette

seconde le coup de pistolet partait, et Cardel, et non Lambruche, atteint d'une balle dans la nuque s'affaissait dans une mare de sang. Cardel était mort.

Les volontaires venaient d'enfoncer la porte extérieure et se précipitaient dans le vestiaire en poussant des cris. A la vue de Lambruche, sain et sauf, ils se calmèrent...

Alors le capitaine voulut leur désigner Lady Sylvia... La jeune femme n'était plus là !

—Fouillez la maison ! commanda Lambruche.

Les volontaires se dispersèrent par toute la maison.

Devant le cadavre de Cardel, le capitaine se disait :

—Voilà une mort à laquelle il ne s'attendait certainement pas, le pauvre diable : se faire tuer par sa maîtresse qui voulait le défendre ! C'est égal... voilà bien une histoire qui me fera rire le reste de ma vie !

Et il se mit à ricaner sourdement en bourrant son calumet.

Lorsque dix minutes plus tard ses hommes vinrent l'informer que toutes les pièces de la maison étaient désertes, Lambruche exquissa une grimace de désappointement et dit, sur un ton bourru :

—C'est clair comme le jour que Lady Sylvia avait une porte secrète pour sortir. Allons ! plus rien à faire... marche !

Le bataillon quitta les lieux sans s'occuper du cadavre de Cardel.

Il était deux heures et demie.

La ville reposait depuis plus d'une heure et partout s'était fait le silence. Mais voilà qu'au moment où Lambruche avec son bataillon quittait la maison de Lady Sylvia s'élevait un grand brouhaha du côté des fortifications, puis des cris de joie envahissaient l'espace, et des coups de feu éclataient. En moins de cinq minutes toute la cité se retrouvait sur pied, et à nouveau la nuit s'emplissait de clameurs. Mais ni colère ni effroi dans ces clameurs... de la joie !

Qu'est-ce que cela voulait dire encore ?

Lambruche commanda le pas accéléré. Mais peu après des citadins annonçaient à tue-tête que les troupes américaines avaient abandonné leur campement et, avec armes et bagages, reprenaient la route de leur pays. La ville était sauvée !.*.

Lambruche n'en pouvait croire ses oreilles.

Sur la Place du Marché le peuple, réuni pour la cinquième ou la sixième fois ce jour-là, venait de rallumer le bûcher, et tout autour l'on criait, riait et dansait. Les miliciens se mêlaient au peuple. Tous les postes des remparts avaient été abandonnés, on avait même défait quelques barricades dont les pièces servaient à alimenter le feu du marché. Les miliciens jetaient leurs fusils devenus inutiles. A quoi bon s'encombrer du flingot, les Américains s'en allaient !

Lorsque Lambruche arriva sur la Place, la foule y était si compacte qu'il dût s'arrêter. Le franchir eût été impossible, car cette foule formait un véritable mur que le canon eût eu peine à démolir. Plus loin, et trop loin de lui, sur une estrade élevée à la hâte et autour de laquelle s'agitait bruyamment la populace, on découvrait les silhouettes de Maurice et de Mirabelle... Mirabelle toute radieuse. Maurice faisait de grands gestes pour commander le silence. Enfin, le peuple se calmait.

—Amis canadiens, criait D'Aubières, le général Montgomery, prisonnier en nos murs, a donné ordre à son armée de reprendre le chemin de la frontière !

Des hourras éclataient.

Puis Maurice pouvait encore se faire entendre pour narrer en peu de mots comment Mirabelle avait porté la dépêche de Montgomery au brigadier Livingston.

La population se mit à acclamer Mirabelle à grands cris. Puis elle acclama D'Aubières... le Canada... le roi Georges... l'Angleterre.

Quelqu'un ayant prononcé trop haut le nom de Montgomery, toute la masse hua le nom.

—Qu'on trouve le général américain, cria un artisan d'une voix de stentor et qu'on le jette par-dessus les remparts afin qu'il aille rejoindre ses fuyards !

Maurice parvint à calmer une fois encore le peuple pour lui dire :

—Canadiens, maintenant que tout danger est disparu, il n'est que juste que nous prenions un peu de repos. Mais demain, après la sainte messe, nous célébrerons dignement cet événement !

On approuva ces paroles en tempête.

Malgré les explications données par Maurice, Lambruche ne semblait encore rien y comprendre.

—Je pense que tout ce monde est fou, grommelait-il à part lui, et Monsieur Maurice aussi. Les Américains partis... repartis pour leur pays..* ça, quand on est venu de si loin pour prendre des villes et un pays ?

Il aurait bien voulu pouvoir approcher de l'estrade, mais c'eût été folie que d'essayer. Du reste, peu après Maurice et Mirabelle quittaient cette estrade et disparaissaient.

A son tour et peu à peu, le peuple quitta la place pour rentrer dans ses foyers, et une demi-heure après il ne restait plus autour du feu mourant que quelques groupes épars et peu bruyants.

Alors Lambruche, qui était demeuré abîmé dans une profonde méditation, cria à son bataillon:

—Plus rien à faire, les amis... chacun à son caboulot!

Et, sans s'inquiéter, il se mit à descendre de son pas traînant la rue Notre-Dame. Il se disait:

—Le père Ledoux va me dire, lui, ce qui en est!

La ville retombait dans le silence. Les réverbères s'éteignaient faute d'huile. La nuit devenait de plus en plus noire. Là-bas vers la rive Sud l'on ne découvrait plus les lueurs des feux de bivouac du campement ennemi, ni au sud-est ni à l'est, comme si déjà les troupes américaines s'en étaient allées armes et bagages et sans tambour ni trompette. Mais leur général?

Oui, le général Montgomery... qu'était-il devenu?

Il se trouvait à ce moment en compagnie de Lady Sylvia, chez le major Harrison qui venait de passer brusquement du parti de D'Aubières à celui de Montgomery.

Et voici ce que disait Montgomery d'une voix douce et pleine de conviction et de triomphe:

—Donc, demain nous serons les maîtres de cette cité!

Et son sourire se fit si ironique, si humoristique, que Lady Sylvia ne put empêcher le plus beau rire d'éclater sur ses lèvres.*.

XIV

LA PORTE DU MARCHE

Quatre heures sonnaient.

La ville dormait, mais pas toute, des tavernes et cabarets partaient des bruits de voix joyeuses, des refrains gais, des chocs de verres. Miliciens et citadins, artisans et bourgeois chantaient la délivrance de la cité. Car c'était une délivrance, puisque les Américains s'en allaient dans leur pays! Et l'on s'en trouvait quitte à si bon marché, que l'événement valait bien la peine qu'on le fêtât sans délai.

Dehors, la nuit s'éclairait faiblement et peu à peu. Les nuages sous le ciel se dissipaient, des étoiles scintillaient joyeusement. Plus tard, lorsque les nuages se furent tassés vers la ligne de l'horizon, la lune à sa dernière phase, pointa ses deux cornes rouges. Puis elle s'éleva peu à peu, devint presque d'un blanc d'ivoire et jeta un peu de clarté d'argent sur la terre. Le chemin de ronde longeant les fortifications, les parapets, les plates-formes, la rue Saint-Paul, les barricades, tout avait été déserté. Nulle âme humaine. Le silence n'était troublé que par les bruits mourants, venant des tavernes et apportés là par les échos paisibles. A mesure que la nuit s'éclairait et s'achevait lentement, le froid grandissait et devenait mordant. Pour un peu on aurait cru la cité tout à fait abandonnée. On pouvait à la pâle clarté de la lune voir briller des canons de fusils qu'on avait abandonnés contre les murs. Les miliciens, pour aller trinquer, n'avaient pas seulement quitté leurs postes, ils avaient aussi abandonné leurs armes. Ainsi les enfants abandonnent leurs jouets au hasard, quittes à les chercher ensuite. Mais la nouvelle avait été si inattendue, qu'elle avait troublé les esprits. Quoi! les Américains s'en vont!... Les miliciens depuis une heure grelottaient et trouvaient la nuit longue. Allons! puisqu'il n'y a plus de danger, et puisque l'ennemi s'en va, à quoi sert de se morfondre dans la froidure!... Plusieurs avaient jeté leurs fusils au hasard. D'autres, plus soigneux, les avaient çà et là mis en faisceaux. On avait mis par tas sacs à balles et boîtes à poudre. Sur les plates-formes des bastions les canons aussi étaient abandonnés, et les cercles de cuivre qui les renforçaient brillaient sous la lune d'un éclat mélancolique. Et de chaque côté les barils de poudre voisinaient avec les boulets en pyramides. Et toutes ces choses, si terribles parfois, reposaient maintenant dans la solitude et une morne tranquillité.

Mais cette solitude fut bientôt troublée.

En effet, peu après le coup de quatre heures, trois personnages enveloppés dans d'amples manteaux parurent rasant les murailles et marchant comme des ombres fugitives. Pas un mot n'était échangé. Ils allaient à la file sans bruit. Ils s'arrêtèrent devant la Porte du Marché que barrait une barricade de cinq pieds de hauteur. Cette barricade n'était pas armée. Mais vis-à-vis, de l'autre

côté de la rue Saint-Paul et bloquant l'entrée de la ruelle qui conduisait au marché, un gros canon de fer était monté sur son affût et chargé jusqu'à sa gueule qui menaçait la porte.

L'un des trois personnages rompit le silence.

—Lady Sylvia, murmura-t-il, la solitude qui nous entoure et le silence qui plane de l'autre côté de ces murs me font douter de la réussite de mon stratagème: voyez vous-même, si Livingston avait mal interprété mon message?

—J'espère que Dieu nous favorisera! soupira avec inquiétude la jeune femme.

Montgomery sourit et se tourna vers le troisième personnage, demandant:

—Qu'en pensez-vous, Harrisson?

Le major, ainsi interpelé, secoua ses épaules et répliqua:

—Monsieur, s'il arrivait ce que nous ne voulons pas, c'est-à-dire si vos troupes ont plié bagage, pour nous il ne nous resterait plus qu'à fuir à l'instant. Car je sais que jamais Carleton ne nous pardonnera.

—Nous fuirons, dit Montgomery; mais nous reviendrons plus tard et plus nombreux et mieux armés. Mais, bah! qu'avons-nous à perdre notre temps en vaines craintes et futiles hypothèses? Je vais donner le signal, et nous verrons bien!

Il prit à ses pieds une petite pierre de forme carrée et y attacha à l'aide d'une ficelle un chiffon de toile blanche sur lequel ces mots étaient écrits en anglais:

"Etes-vous prêts?"

Puis il lança ce projectile par-dessus les remparts.

Tous trois prêtèrent l'oreille attentivement. Ils ne purent entendre la chute de la pierre de l'autre côté où le silence continua à régner. Ils s'entre-regardèrent tous trois, anxieux et tremblants. Rien ne bougeait.

Ils attendirent, les yeux levés vers la crête du mur. Cinq longues minutes s'écoulèrent. Puis tous tressaillirent d'un joyeux émoi: quelque chose de blanc volait dans l'espace, par-dessus le mur, puis cette chose touchait le sol avec un bruit mat.

Lady Sylvia eut toutes les peines à retenir une exclamation de triomphe.

Déjà Montgomery avait relevé le projectile qu'il reconnut pour la même pierre avec son chiffon de toile, qu'il avait lancé quelques minutes auparavant. Vivement il déplia le chiffon, et à sa plus grande joie, il lut ce mot: "Oui", écrit au bout des autres mots: "Etes-vous prêts?"

Alors Montgomery regarda avec fierté Lady Sylvia et le major anglais et dit:

—Livingston m'a bien compris... il est là!

Sans plus il sauta de l'autre côté de la barricade, courut à la porte et il fit tomber les trois barres de fer qui la verrouillaient en dedans et l'ouvrit.

De l'autre côté, quatre régiments américains étaient rangés en silence, l'arme à l'épaule, comme à la parade. Le brigadier Livingston se tenait debout près de la porte.

—Général, nous voici! prononça-t-il.

—Bien, dit Montgomery. Vous allez me laisser ces quatre régiments. Vous dirigerez les autres demain, s'il y a lieu. N'oubliez pas d'installer un camp solide à la Longue-Pointe... faites-en même une forteresse! Il se peut qu'il n'y ait point bataille, mais il importe de prendre toutes nos mesures. Allons! ordonnez à vos hommes de passer à la file, promptement et sans bruit.

. . . .

Comme cinq heures sonnaient le dernier soldat américain s'engouffrait sous l'immeuble de Lady Sylvia. La porte du Marché était refermée et bientôt la même solitude et le même silence y régnaient. Puis Montgomery donnant le bras à Lady Sylvia, suivi par le major Harrisson, reprit le chemin de la cité.

Le général américain disait:

—On peut dire, sans présomption, que la partie est à nous!

—Oui, la victoire nous est assurée, général, répliqua Lady Sylvia. Ah! se mit-elle à rire doucement, quel bon tour à D'Aubières!

—Pauvre garçon, sourit Montgomery, il est loin de se douter en effet qu'il nous livre cette ville qu'il veut tant défendre!

—Et Mirabelle, général, fit Lady Sylvia avec un rictus de haine satisfaite, l'oubliez-vous?

—Non! non!... pauvre fille aussi! Pourvu qu'elle n'en fasse pas une crise mortelle..*

Ils se perdirent dans la nuit et vers le centre de la cité.

XV

UN BON TOUR EN VAUT UN AUTRE

Lambruche, sur la Place du Marché, avait dit à ses hommes:

—Plus rien à faire... chacun à son caboulot!

Et il s'était dirigé vers son logement chez le père Ledoux. Il trouva les deux époux en train de se mettre au lit. Mais Lambruche ne voulut pas se coucher à son tour sans avoir été mis au courant de l'histoire du message de Montgomery au brigadier Livingston. Le père Ledoux, de son lit, lui en fit la narration.

Comme d'habitude, le capitaine s'était assis par terre, accoté contre le mur. Il écoutait les paroles qui lui arrivaient par la porte entre-bâillée de la chambre, et bâaillait plus que la porte elle-même. Lorsque le père Ledoux eut terminé son récit, Lambruche, sans faire le moindre commentaire, s'enveloppa dans son manteau et s'étendit sur le plancher, disant:

—Ça ne vaut pas la peine de monter au paillasson, attendu qu'on n'en a que pour une heure ou deux à faire la ronfle. Bonsoir la compagnie!

Mais déjà la mère Ledoux faisait "la ronfle", et peu après son mari l'accordait de la plus belle allure. Mais Lambruche, malgré qu'il eût sommeil, ne parvenait pas à s'endormir. Quelque chose lui trottait par l'esprit, c'est-à-dire cette histoire de message lui pesait sur le cerveau de même qu'un lourd fromage lui aurait pesé sur l'estomac.

Au bout de dix minutes il se leva en grognant, et quitta la maison.

Mais il avait fait assez de bruit pour réveiller la mère Ledoux qui lui cria:

—Eh, quoi! Lambruche, tu ne dors donc pas?

—Non, Mame Ledoux, avait répondu Lambruche en bâillant, je n'ai pas de plomb dans l'oeil. Je m'en vais à la taverne boire un coup en attendant que le trimbalon sonne la charge.

Mais au lieu d'aller en quelque taverne, dont plusieurs étaient encore fort bruyantes, Lambruche eut l'idée d'aller faire un tour vers les fortifications du bord de l'eau. Il s'étonna, quand il fut sur la rue Saint-Paul, de trouver là solitude et le silence; barricade, parapets, portes, poternes, tout était déserté.

—Tonnerre du Diable! grommela-t-il, c'est comme si on n'était plus en guerre! Tout le tas de caleurs a sacré le temps pour s'abrutir à la buvette! Et moi... est-ce moi qui suis l'imbécile ou les autres? Sacre de sacre, je ne peux toujours pas garder la cambuse à moi seul. Si tout le monde est fou, je ne le suis pas moins, et dame! puisqu'on ronfle ou ribote et que je ne me sens plus l'oeil lourd, j'ai envie de me faire cascadeuse, de m'attifer à la rose, m'astiquer d'un jupon et me corser d'un canizou... Quoi! puisqu'on veut faire du carnaval!... Non, après tout ça, c'est écoeurant! Vaudrait peut-être mieux leur décharger un canon dans le ventre à toute cette sacripaille!...

Il se tut, marmottant plusieurs jurons, puis, pensif, se mit à suivre le chemin de ronde. Tout à coup il s'arrêta en tressaillant. Oh! oh! qu'était-ce cela?.*. Ne voyait-il pas à vingt toises de lui trois ombres humaines profiler leurs silhouettes contre la pierre grise des maisons?...

D'un bond de côté il se trouva dans l'ombre épaisse d'un bastion, et de là, invisible, il put surveiller les trois ombres. Il les vit s'arrêter devant la barricade de la Porte du Marché.

Comme on le sait, c'était Montgomery avec Lady Sylvia et le major Harrisson.

Lambruche entendait son coeur battre avec violence.

Qu'allait-il se passer?

Il le sut bientôt, non sans un certain émoi, lorsqu'il vit passer, homme par homme, les quatre régiments de Livingston. Et il vit ces soldats disparaître un à un dans des hangars qui avoisinaient la maison de commerce de Lady Sylvia. Lorsque les hangars furent remplis, les soldats américains encore sans abri furent gîtés dans l'immeuble de Lady Sylvia.

Lorsque le dernier soldat eut été casé, et quand Montgomery se fut retiré avec Lady Sylvia et le major anglais, Lambruche quitta son poste d'observation et gagna la rue Notre-Dame au pas de course. Dans le premier cabaret sur son chemin il trouva une cinquantaine de miliciens en train de faire la fête.

—A l'ordre! tonna la vox du capitaine.

Ce fut un coup de tonnerre.

Les cinquante miliciens formèrent les rangs et Lambruche leur donna des ordres rapides. Ils gagnèrent la rue St-Paul. Lambruche courait à d'autres tavernes et jetait le même cri. Tant et si bien qu'en moins d'une demi-heure il avait rassemblé sur la rue Saint-Paul deux cent cinquante hommes. Il fit traîner, sans bruit, des canons devant l'immeuble de Lady Sylvia, fit entourer la maison et les hangars voisins, et recommanda à ses hommes la plus grande vigilance.

—Silence, pas un mot! murmura-t-il. Ne

détournez pas l'oeil de ces constructions et attendez mes ordres!

Certain d'être obéi, il s'en alla toujours au pas decourse, frapper à la porte de l'Auberge de France.

L'aubergiste vint ouvrir. Il sourit largement au capitaine qu'il connaissait.

—Je veux parler à Monsieur Maurice! dit Lambruche rudement.

—Il est couché, capitaine, mais je vais le réveiller.

—Non, répliqua Lambruche. Je monte à son appartement.

—Comme vous voudrez, capitaine.

Lambruche connaissait les aîtres. Il traversa une grande et belle salle et gagna un escalier qui le conduisit à l'étage supérieur. Il frappa violemment dans une porte.

—Qui va là! demanda la voix de Maurice.

—Lambruche!

—Minute, j'ouvre!

La minute d'après, D'Aubières ouvrait sa porte, disant:

—Mon cher ami, je m'étais couché tout vêtu. Quoi de nouveau?

—Presque rien, répondit négligemment le capitaine en s'asseyant par terre le dos à une cloison. Silencieusement il bourra son calumet et l'alluma à la flamme d'une bougie que lui présenta Maurice. Il fuma une minute ou deux. Maurice, qui le connaissait, attendait qu'il lui plût de s'expliquer.

—Monsieur, dit enfin Lambruche, vous êtes allé cette nuit porter un message au brigadier Livingston?

—Ah! ah! tu as appris l'histoire, se mit à rire le jeune homme. N'est-ce pas un bon tour, mon ami, que nous avons joué à Monsieur Montgomery?

—Ou que Monsieur Montgomery vous a joué? fit le capitaine avec un sourd ricanement.

D'Aubières tressaillit.

—Ah! ça, Lambruche, je pense que tu n'as pas assez dormi?

—C'est possible, Monsieur. Mais ne vous occupez pas de moi. Ce message trouvé par Ledoux, est-ce que ça ne vous semble pas comme si le général américain l'aurait laissé tomber par exprès?

—Pourquoi cette question? demanda Maurice avec surprise.

—Vous allez le savoir, monsieur; venez avec moi!

Il se leva et sortit de la chambre, marchant d'un pas rapide et lourd.

Maurice le suivit sans oser l'interroger davantage. Il marchait derrière le capitaine, inquiet et curieux à la fois. La nuit s'achevait, et les pâles clartés de l'aube commençaient à blanchir l'horizon.

Lambruche conduisit Maurice jusqu'à la barricade de la rue Saint-Pierre. Là, il grimpa sur la barricade et fit monter le jeune homme près de lui.

—Regardez! dit-il.

Il indiquait la rue Saint-Paul, l'immeuble de Lady Sylvia et les hangars près de la. Et Maurice regarda. Il regarda avec le plus fol étonnement. Et il vit couchés sur la chaussée blanche de gelée deux cent cinquante miliciens... mais des miliciens qui ne dormaient pas! Puis il vit encore trois canons braqués contre la maison de commerce de Lady Sylvia et aperçut des barils de poudre entassés tout près.

—Qu'est-ce que tout cela veut dire? demanda-t-il avec effarement.

—Cela veut dire, monsieur, que les Américains sont cabanés dans ces constructions et que je les ai fait cerner.

—Quels Américains?

—Ceux de Montgomery, qui, vers les quatre heures, sont entrés dans la ville par la Porte du Marché.

Et au jeune homme abasourdi il narra ce qu'il avait surpris, ajoutant:

—Monsieur, c'est le bon Dieu qui m'a conduit ici, et sans ce miracle nous serions tous calés commes des imbéciles!

—Mais alors les Américains n'ont pas regagné leur pays?

—Vous le voyez bien, monsieur. Ce message voulait dire tout le contraire. Faut avouer que c'était bien joué. Aussi j'en avais le pressentiment, et c'est pourquoi je voulais garder ce Montgomery. Heureusement, le tour n'aura pas réussi tout à fait... et il ne réussira pas le moindrement, je vous le jure. Car, voyez-vous, si demain ça ne va pas à mon goût, je fais sauter toutes ces sacrées baraques avec les Américains qui sont dedans!

—Et combien y en a-t-il de ces Américains?

—Je n'ai pas pu les compter. Mais j'estime qu'il y en a bien cinq ou six cents.

Maurice D'Aubières garda le silence un moment, réfléchissant. Puis, vivement il saisit une main de Lambruche, la serra avec effusion et murmura:

—Merci, mon ami, tu nous sauve tous! Je me suis laissé sottement rouler par monsieur Montgomery. Décidément, c'est un beau lut-

teur que monsieur Montgomery, et il me ferait mal de tuer un tel adversaire. Et pourtant, mon ami, je sens que je tuerai demain! Allons! mon brave Lambruche, ajouta-t-il avec un sourire reconnaissant, continue de veiller sur la patrie, je vais préparer notre plan de bataille.

Et le jeune chef s'en alla laissant Lambruche la figure épanouie et rayonnante.

XVI

LES DEUX CHEFS

Ce fut comme un coup de tonnerre formidable qui fit sortir la ville entière de son sommeil et de ses rêves joyeux. Vingt canons américains du côté de la Longue-Pointe crachaient sur la cité endormie une avalanche de fer.

Les églises venaient de sonner l'Angélus puis l'appel à la messe, car c'était dimanche. Le saint Sacrifice allait être célébré vers les six heures, afin que puissent recevoir la communion ceux qui allaient combattre pour la défense de leur ville.

Le réveil de la ville fut un cauchemar...

Bientôt une effroyable clameur roulait dans le matin tranquille et tout blanc de frimas:

—Trahison!... Aux armes!..*

Des bataillons se formaient à la hâte pour courir aux remparts vers les quatre points cardinaux. Le peuple—bourgeois, ouvriers, vieillards, femmes, enfants — se portaient dans une course échevelée vers le bord de l'eau, vers les églises, vers la Place du Marché. St c'était là une tourbe agitée, tremblante, hagarde. Beaucoup de citadins, surpris au lit par le fracas des canons, s'étaient élancés dehors à demi-vêtus, et maintenant on les voyait grelotter en se pressant les uns contre les autres. D'autres tourbes couraient par la ville, sans but, comme prise de folie, criant, hurlant, appelant au secours, et sur toutes les physionomies l'angoisse et l'épouvante traçaient leurs signes affreux. Puis, à l'effroi, à l'inquiétude, succéda la plus profonde stupeur; un grand calme fit place au tumule: après dix minutes de tir seulement, les batteries américaines s'étaient tues.

De toutes les bouches que comprimait soudain l'hébétude ces mots s'envolèrent dans un murmure qui, peu après, se transforma en une vague rumeur:

—Ce sont les Américains!...

—Les Américains!...

—Mais... on disait qu'ils étaient partis? Ah! ça... mais ce n'était donc qu'une histoire?

Ou n'était-ce pas plutôt une traîtrise?

Oui.*. une traîtrise encore de ce D'Aubières?

Et les foules, ébahies, indécises, médusées, s'interrogeaient.

Pourtant, on ne voyait pas d'Américains nulle part!

Mais alors, ces coups de canons... C'était peut-être le signal de la fête qu'on devait célébrer ce jour-là? Car il avait été décidé la nuit précédente qu'en ce dimanche toute la population devait se séjouir du départ des Américains. Oui, mais n'était-ce pas un jeu stupide de célébrer un événement en tournant les canons contre la cité. Car en l'espace de dix minutes seulement cent toits avaient été crevés par les boulets de fer, et l'on comptait déjà cinq morts et une trentaine de blessés... et il y en avait peut-être bien davantage!

Les fidèles qui, les premiers, avaient envahi les temples sacrés, les avaient évacués à la hâte, et peu après la cessation du bombardement, le peuple tout entier accourait se masser sur la Place du Marché et ses alentours, entourait les barricades et emplissait toutes les rues et ruelles comprises entre la rue Saint-Charles et la rue Saint-Pierre et de la rue Saint-Jacques aux remparts de la rue Saint-Paul. Car là il semblait se passer quelque chose d'extraordinaire. Car là le capitaine Lambrune rassemblaient des bataillons de miliciens, distribuait les postes, renforcait les barricades, et donnait des ordres d'une voix qui éclataient comme des coups de canons. De sorte que le peuple pouvait voir tout prêts pour la bataille environ cinq cents miliciens fortement armés et résolus. Quelques bataillons avaient été dépêchés vers les remparts de l'Est et du Sud-Est. Et Lambruche, après avoir considéré d'un oeil sûr les dispositions prises, parut satisfait.

—Allons! cria-t-il au peuple curieux et intéressé autour de lui, on s'est fait jouer, et il convient à présent de se payer de retour. Si les Américains prennent la ville, ils n'auront que des ruines et des cadavres! Tonnerre de Dieu! on est canadien ou on ne l'est pas!

La foule applaudit.

Tout de même elle était intriguée de voir des canons braqués contre la maison de commerce de Lady Sylvia et quelques hangars du voisinage, et de voir aussi que deux bataillons de miliciens entouraient, l'arme à

l'épaule, ces constructions qui semblaient désertes. Et Lambruche, entouré de quelques miliciens, se tenait attentif près du plus gros canon, celui qui devait servir à défendre la Porte du Marché, mais dont la gueule bourrée à mitraille menaçait l'immeuble de Lady Sylvia.

Maurice D'Aubières, la mine fière et confiante, parut accompagnée de Mirabelle non moins radieuse que son fiancé.

Le jeune chef, que le peuple acclamait à grands cris, grimpa sur le toit d'une bicoque voisine.

—Canadiens, clama-t-il, c'est aujourd'hui ou jamais que vous devez faire valoir les vertus de votre race! L'épreuve, du reste, ne sera pas aussi dure et cruelle qu'on aurait été porté à le présager, car je vous annonce que le général américain, avec six cents de ses meilleurs soldats, est notre prisonnier!

Un formidable vivat fit trembler l'espace.

—Vive notre pays! cria d'une voix retentissante Mirabelle qui se tenait près de Lambruche.

—Mort aux Américains! rugit la mère Ledoux qui, mêlée à la foule, brandissait un fusil.

Un tumulte joyeux éclata. Des chants patriotiques s'élevèrent dans l'espace. Des musiques se firent entendre. Les cloches des églises et des couvents se mirent à carillonner joyeusement.

Mais des voix en courroux ne cessaient de crier:

—Mort aux Américains!

Et ces voix finirent par dominer tous les autres bruits, puis bientôt les cloches se turent, les chants cessèrent, et tout le peuple hurla:

—Mort aux Américains!

Lambruche sauta sur son canon, fit un grand geste à ses miliciens et commanda d'une voix terrible:

—Aux barils de poudre!

Et Lambruche sauta aussitôt à bas de son canon et courut, suivi de cinquante volontaires, à une pile de barils de poudre placée à quelques pas de l'immeuble de Lady Sylvia. Lambruche saisit le premier pour aller le déposer contre les murs de la maison de commerce, et les autres volontaires prirent chacun un baril. D'Aubières, toujours calme et serein, sur le toit de la bicoque, ne s'opposait pas au massacre qu'on allait faire Pourquoi? Il devait avoir une idée! N'importe!

Déjà Lambruche et ses compagnons s'avançaient vers l'immeuble avec leurs terribles barils, lorsque, soudain et comme s'il fût descendu du ciel, un homme parut sur le toit de la bicoque à côté de Maurice D'Aubières.

Un long frémissement secoua tous les spectateurs de cette scène, le silence se fit de toutes parts et l'on vit les deux hommes sur le toit, face à face, silencieux, mais se jetant l'un à l'autre un regard de défi.

Lambruche, avec son baril de poudre dans les bras, regardait ces deux hommes, mais surtout l'inconnu, et paraissait changé en statue de pierre. Une jeune fille, tenant le bras d'un vieillard et placée au premier rang des curieux, s'élança jusqu'à Lambruche, lui désigna l'inconnu sur le toit avec Maurice et murmura à son oreille quelques paroles. Cette jeune fille était Mirabelle. Le capitaine sourit, puis déposa sur le sol son baril, tandis que Mirabelle rejoignait son père. Le peuple, la respiration en suspens, regardait et attendait.

Lambruche alla à un milicien, lui prit son fusil, le porta à son épaule et mit en joue l'homme qui, sur le toit de la bicoque, faisait face à Maurice D'Aubières. Mais celui-ci vit le geste du capitaine. Vivement il leva une main en signe de protestation. Lambruche grommela un juron, maugréa, mais ne tira pas.

L'inconnu, alors, sourit candidement. Puis avec une assurance parfaite il s'avança au bord du toit, croisa les bras et prononça ces paroles d'une voix nette et claironnante:

—Canadiens, je vous apporte la liberté!

Aussitôt un long murmure de stupeur courut par la foule et ce nom passa de bouche en bouche:

—Montgomery... Montgomery...

Mais aussitôt aussi plusieurs fusils du sein de la foule furent braqués sur l'audacieux général américain. Mais un seul partit et sa balle traversa le tricorne de Montgomery. D'Aubières venait de clamer d'une voix tonnante:

—Bas les armes!

Montgomery n'avait pas bronché. Enlevant son feutre il salua la foule. Puis tout à coup, sans transition, il jeta d'une voix terrible:

—Soldats de la liberté, apprêtez vos armes!

On eût dit qu'un magicien venait de jouer de sa mystérieuse baguette: les volets clos de l'immeuble de Lady Sylvia furent poussés, et chaque fenêtre encadra dix soldats américains qui pointèrent leurs fusils sur la foule. Puis des hangars voisins surgirent deux régiments de fusiliers américains qui, l'arme

épaulée, firent face aux miliciens de Lambruche et au peuple. Un effrayant remous se produisit devant cette menace inattendue; mais la masse était si compacte qu'elle ne put reculer que de quelques pas. On en fut quitte pour l'émoi: Montgomery n'avait pas commandé le feu à ses soldats. Mais d'un autre côté, les canons américains, de la Longue-Pointe, se mirent à tonner, et une pluie de boulets s'abattit de nouveau sur la ville. Trois ou quatre vinrent ricocher contre les fortifications sur la rue Saint-Paul, et un autre tomba sur le toit de la bicoque où demeuraient toujours les deux chefs ennemis. Le boulet tomba à deux pieds de Maurice, trouant le toit avec fracas. Mais le jeune homme ne sourcilla pas. Montgomery lui sourit et lui tendit sa main. D'Aubières prit cette main et la serra. C'était du beau courage et de la splendide courtoisie. Mais le peuple n'avait pas vu cet échange de politesses: sous la pluie de fer il avait réussi à briser ses rangs pressés, avait reculé vers les ruelles et s'apprêtait à prendre son élan pour chercher des abris. Mais les canons se turent net et de nouveau le silence plana.

Mirabelle, avec son père, avait été entraînée vers la ruelle qui débouchait en face de la Porte du Marché par le flot violent du peuple. Mais dès que le calme se fut rétabli, elle voulut ramener son père à l'endroit où elle se tenait l'instant d'avant, car elle ne voulait rien perdre des scènes qui pourraient se passer. Et monsieur Chauvremont, inquiet, lui disait:

—Mirabelle, veux-tu donc te faire tuer inutilement?

—Ah! mon père, répliqua la jeune fille avec un accent angoissé, ne vaudrait-il pas mieux mourir? Que va-t-il se passer? J'ai peur... La trahison nous enveloppe! Voyez celui que j'aime tant, celui en qui nous avions mis toute notre confiance, voyez..* il vient de donner sa main à notre ennemi, monsieur Montgomery!

A cet instant, le général américain parlait de nouveau au peuple canadien. Son chapeau dans sa main droite, sa main gauche appuyée sur la garde de son épée, fier, dominateur, il imposait.

—Amis du Canada, vous savez que nous ne vous voulons aucun mal. Toutes les promesses que nous vous avons faites par nos proclamations, nous les tiendrons, et je le jure au nom de votre Evangile et sous les clochers de vos temples! Et je jure, au nom du Congrès de Philadelphie, au nom de mes concitoyens et de mes soldats, que vos droits et privilèges seront respectés, que vous continuerez de vivre comme vous viviez jadis sous le régime des rois de France, que ce pays demeurera pour vous une Nouvelle-France que nous serons fiers de voir attachée à notre drapeau et à nos gloires futures! Vous le voyez, déjà nous avons respecté votre ville, nous l'avons prise pacifiquement, quand nous aurions pu la détruire de fond en comble! Car cinq cents canons sont à présent braqués contre vos murs! Car trois mille soldats valeureux, de ces soldats qui ont brisé les armées de l'Angleterre sur notre sol, entourent votre cité! Car six cents de ces mêmes soldats sont ici face à vous et prêts à se faire hacher plutôt que de céder un pouce de terrain pris! A quoi bon, alors, la résistance? Le sang sera versé inutilement, sans le moindre profit pour vous! Vos édifices et vos maisons tomberont, s'écrouleront en ruines, et nous qui voulions venir chez vous en amis, nous aurons l'air d'y être venus en ennemis barbares! Demain tout le pays saluera nos armes et notre drapeau! Car les campagnes sont pour nous! Les paysans de tous côtés ont joint leurs armes aux nôtres! Vos forts tombent les uns après les autres! Que vous donnera de laisser détruire des choses si belles et qui ont coûté à vos pères tant d'efforts et de labeurs! Vous aimez votre pays, je le sais et je vous admire, et c'est pourquoi je vous demande de le protéger en nous accueillant aux cris de la liberté!

Montgomery se tut pour embrasser d'un regard ardent tout ce peuple. Et alors, chose extraordinaire, ce peuple cria:

—Vive la liberté!

Montgomery regarda D'Aubières, puis, souriant dans son triomphe, tendit de nouveau sa main au jeune chef canadien.

Cette fois, Maurice hésita. Il était devenu très pâle.

—Non! Non! Non!... clama la voix frémissante de Mirabelle. Vive notre pays!... Qu'on le défende contre l'envahisseur!

En entendant cette voix D'Aubières recula devant le général américan qui s'avançait la main tendue.

Un violent brouhaha s'éleva parmi le peuple.

Une nouvelle acclamation partit de son sein:

—Vivent les Américains!

Mirabelle poussa une exclamation de douleur.

Décidément, le peuple passait de l'autre côté.

Lambruche secoua la cendre de son calumet, puis se coucha sur l'affût de son canon, grognant:

—Allons! on ne sait plus où l'on va! Moi, je m'endors... D'ailleurs, un homme couché vaut trois hommes debout!

Et il ferma les yeux.

Le tumulte recommençait avec plus de violence. On discutait à pleine voix. On s'interpelait avec fureur. On se rudoyait, on se bousculait, on s'injuriait même; car tout le monde n'était pas encore pour les Américains, il restait des partisans à D'Aubières.

La mère Ledoux allait çà et là par la foule tourmentée et rugissante.

—Eh bien! faisait-elle avec bonhomie, ce qu'il a dit, le général, a du bon sens après tout! Pourquoi nous chicaner davantage? ça nous donnera rien de mieux! Ce qu'on tient aujourd'hui vaut bien mieux le garder que de risquer de rien avoir demain!

Et de minute en minute la populace subissait un revirement complet. Miliciens, ouvriers, commerçants, bourgeois reconnaissaient que les Américains avaient la partie gagnée. Quelques prêtres et des religieuses parcouraient les rangs de la foule et disaient:

—La force est contre nous et Dieu nous impose le sacrifice: épargnons nos temples et nos foyers!

Mais d'autres voix, violentes et farouches, s'élevaient:

—Les Américains tiendront-ils leurs promesses? C'est ce qu'on ne peut savoir! Et puis ils ne sont pas aussi forts qu'ils le disent et nous les valons bien. Que D'Aubières donne l'ordre de la bataille, et l'ennemi sera taillé en pièces!

Mais ces paroles n'étaient pas écoutées, elles n'avaient pas l'ombre de l'effet qu'avaient créé les paroles du général américain. Celui-ci, après s'être écarté de D'Aubières, revint sur le bord du toit et dit encore:

—Canadiens, par un vote populaire, par une voix unanime décidez de votre sort. C'est vous qui êtes les maîtres! Votre jeune chef, que j'admire, n'ose prendre à lui seul cette responsabilité, eh bien! Canadiens, parlez, vous!

Il se tut et attendit.

Alors il sembla que le peuple tout entier donnait sa libre voix par cette formidable acclamation:

—Vivent les Américains!

Très souriant, Montgomery salua de son épée.

Mais ce n'était pas encore tout le peuple. Plus loin, sur la Place du Marché, une autre masse de peuple n'avait pas parlé. Elle discutait avec animation, pesant le pour et le contre avant de prendre une décision définitive.

Or, D'Aubières savait que tout le peuple n'était pas encore gagné aux Américains, et il hésitait à se prononcer. Il réfléchissait tout en observant au coin de l'oeil la foule de ses compatriotes. Comme soldats, il lui restait peu de chose: il ne pouvait guère plus compter que sur Lambruche et deux ou trois cents miliciens. Les autres avaient quitté leurs postes pour se mêler à la foule. Mais Lambruche et ses miliciens gardaient les barricades, et les Américains ne pouvaient pénétrer dans la ville sans s'exposer à se faire massacrer. Oui, mais il ne fallait pas oublier les troupes ennemies de l'autre côté des murs. Quoi qu'il en fût, Lambruche et ses miliciens n'attendaient que l'ordre de leur chef ou d'ouvrir le feu sur les soldats de Montgomery, ou de poser les armes.

Pour la troisième fois le général américain vint offrir sa main à D'Aubières. Celui-ci alors leva son front blême vers le ciel qui s'éclairait des lueurs rouges du soleil levant, et sembla y vouloir puiser une résolution suprême.

Mais il ramena son regard indécis sur ses volontaires comme pour en calculer le nombre. Puis, tout à coup, il demanda:

—Lambruche, que faut-il faire?

Il oubliait de consulter Mirabelle qui, livide, tremblante, s'appuyait au bras de son père. Elle cria aussitôt:

—Fais ton devoir, Maurice D'Aubières!

Parmi la foule silencieuse couraient des grognements sourds.

Lambruche s'était soulevé sur son canon en entendant l'interrogatoire de son chef.

—Monsieur, répliqua-t-il avec indifférence, j'attends l'ordre ou de trer ou d'aller me coucher... car je m'endors comme une toupie!

Il bâilla avec force et se recoucha.

Des rires éclatèrent.

Maurice regarda Mirabelle qui venait de se dresser, frémissante et terrible comme une déesse de la guerre.

—Ton devoir! Ton devoir! cria-t-elle.

Ses paroles furent aussitôt couvertes par une immense clameur montant de la Place du Marché. De là, enfin, partaient ces mots:

—Vivent les Américains!...

XVII

DENOUEMENT

Tout à coup D'Aubières jeta cet ordre:

—Ouvrez les portes!

Maurice comprenait enfin que la ville entière voulait cet ordre qu'il donnait, et il ne fut pas trompé en entendant l'ordre accueilli par une tempête d'acclamations joyeuses.

D'Aubières ne refusa plus la main que lui tendait amicalement le général américain.

Une joie frénétique souleva le peuple. Et tandis que les vivats retentissaient, les miliciens de Lambruche se ruaient contre la barricade de la Porte du Marché, la démolissaient, puis couraient ouvrir la porte elle-même. De l'autre côté, des régiments américains attendaient l'ordre de leurs officiers de pénétrer dans les murs de la cité.

Mirabelle jeta un cri de fureur et s'élança vers Lambruche, toujours couché sur son canon.

—Lambruche!... Lambruche!... tourne la gueule de ton canon vers cette porte et défends-la, si tu as du coeur!

Le capitaine tout en bâillant obéit à l'ordre de la jeune fille. En un tour de main, il braqua son canon contre la porte et les soldats américains qui allaient la franchir.

—Feu... commanda ensuite Mirabelle.

Lambruche secoua la tête.

—Ah! bien, pour ça, mademoiselle, dit-il, il faut l'ordre de Monsieur!

Tout s'était subitement immobilisé et un silence tragique planait.

Mirabelle leva la tête vers D'Aubières qui, avec Montgomery, demeurait toujours sur le toit de la bicoque.

—Donne cet ordre, Maurice! supplia-t-elle presque.

—C'est inutile, Mirabelle, la partie est perdue!

—Ah! jusqu'à toi, le chef, gémit-elle, jusqu'à toi qui renies son pays et le sol de tes ancêtres! Adieu, lâche! Adieu, traître!

Et, les yeux mouillés de larmes brûlantes, la gorge brisée de sanglots, Mirabelle, entraînée par son père, prit le chemin de la cité.

—Mirabelle! Mirabelle! cria D'Aubières.

Elle s'arrêta pour le regarder avec une sorte d'étonnement douloureux.

—Je ne suis pas un traître, Mirabelle, proféra avec énergie Maurice.

—Prouve-le, si tu veux que je te croie!

—Ah! le prouver... ricana sourdement D'Aubières... Attends!

Montgomery venait de s'approcher tout près du jeune homme.

—Mon ami, lui dit-il, ne faites pas la folie... voyez!

Les Américains franchissaient la Porte du Marché.

Alors, au risque de se casser le cou, D'Aubières sauta en bas de la bicoque, mit l'épée à la main et commanda d'une voix terrible:

—Feu, Lambruche!

Et sans attendre il se rua, suivi seulement de quelques braves, contre les soldats américains. Mais cent coups de feu crépitaient aussitôt, et D'Aubières tombait sous la pluie de balles.

—Mille cornes du diable! jura Lambruche.

Et, abandonnant son canon, il courut à D'Aubières, le prit dans ses bras et l'emporta à toute course.

Plus loin, une charrette tirée par des volontaires emportait M. Chauvremont et Mirabelle évanouie dans ses bras.

La ville était prise, Montgomery restait le maître.

Par toute la ville, le peuple était en fête, et citadins et soldats américains fraternisaient.

Montgomery, sous un ouragan d'ovations, descendit du toit de la bicoque, et au premier rang de la foule enthousiasmée qui se pressait vers lui pour le féliciter, il aperçut Lady Sylvia, toute rayonnante. Il la salua avec empressement.

—Ah! monsieur le général, s'écria la jeune femme toute frémissante de bonheur, la partie est enfin gagnée!

—Oui, madame. Malheureusement, je suis profondément chagriné pour cette pauvre et vaillante jeune fille.

—Mirabelle, voulez-vous dire?

—Oui, madame.

—Mais pourquoi, général?

—Parce que son fiancé, ce brave D'Aubières, est peut-être mort... et mort sans profit!

Des citoyens de la noblesse et de la bourgeoisie canadiennes s'approchaient pour saluer le jeune général.

Puis toutes les cloches des églises appelèrent les fidèles à la messe. Le peuple interrompit ses réjouissances pour accourir à ses temples. Montgomery, entouré de son état-major, se rendit à l'église paroissiale par respect pour la foi de la population qu'il venait de conquérir. Et durant l'heure qui suivit

la cité demeura plongée dans un silence religieux.

Du haut de la chaire, un prêtre, avec une impressionnante dignité, rappela au général américain les promesses qu'il avait faites, et affirma que jamais les Américains ne sauraient trouver race plus loyale et plus dévouée s'ils savaient la traiter avec les égards et la justice qu'elle méritait.

Un peu plus tard le chant du Te Deum retentissait triomphalement dans l'espace ensoleillé.

Lambruche, escorté de la mère Ledoux et de son mari, emportait au logis de ces derniers le corps inerte et ensanglanté de Maurice D'Aubières.

—Pourvu qu'il n'en meure pas... gémissait la brave femme.

Lorsqu'on fut au logis, un chirurgien qui avait été mandé accourut.

Maurice fut examiné avec attention.

—Il est chanceux, dit le chirurgien au bout d'un moment, huit balles l'ont atteint mais pas une mortellement. Un mois de repos, et il n'y paraîtra plus!

Les blessures du jeune chef furent immédiatement lavées et pansées, et une heure après il avait repris sa connaissance. Il revint à lui avec sa pensée aussi lucide qu'auparavant. Il sourit à ses amis et tendit sa main à Lambruche.

—Merci, mon cher ami, dit-il d'une voix presque forte, j'espère que tu n'auras pas à me rappeler que je te dois la vie.

Puis, après une courte pause:

—Ainsi donc, tout est perdu, Lambruche? Et Mirabelle? ajouta-t-il aussitôt, la voix devenue tremblante d'inquiétude.

Lambruche haussa les épaules en signe qu'il ne savait pas.

—Oh! s'empressa de dire la mère Ledoux en essuyant une larme, je crois bien que la pauvre enfant doit vous en vouloir un peu. Mais c'est un bon coeur. Et puis, dame! on ne peut pas dire que vous n'avez pas fait votre devoir. D'ailleurs, le peuple avait changé d'idée, et qu'est-ce que vous auriez fait sans lui, je vous le demande?

. . . .

Il était neuf heures lorsque Montgomery se présenta, seul, au domicile des Ledoux. Il venait prendre des nouvelles de D'Aubières. Toute la cité était en liesse, et la joie la plus franche régnait partout.

Le général fut introduit dans la chambre de Maurice qui, souriant, lui cria:

—Monsieur, je vous salue comme un gentilhomme, et je vous félicite en même temps pour votre belle victoire!

Le général sourit et répliqua:

—Et moi je viens vous dire que j'ai admiré votre courage et votre audace. Je viens aussi vous offrir le rang de brigadier dans mon armée.

—Merci, général. La guerre est finie, puisque vous êtes maître de notre ville. Votre offre m'honore, mais je ne peux l'accepter. Je me remettrai à mes affaires. Je n'aurai qu'un regret, monsieur, et c'est celui d'avoir perdu l'amour et l'estime de celle que j'avais accoutumé à regarder comme ma femme.

—Soyez tranquille, monsieur, elle vous rendra son amour et son estime et elle demeurera à vous, je m'en porte garant.

En même temps que ces paroles Montgomery esquissait un sourire énigmatique. Il se tourna vers Lambruche et commanda:

—Capitaine, allez chercher mademoiselle Chauvremont, je vous prie.

—Vous avez raison, général, répliqua Lambruche. A cette heure, il n'y a plus que ces deux jeunesses à raccorder, et...

Il se tut regardant le général avec une sorte de défi rancuneux.

—Et... ? fit Montgomery, curieux et intrigué.

—Et vous et moi! acheva Lambruche en pivotant pour se rendre à l'ordre reçu.

Montgomery et D'Aubières échangèrent un sourire.

Lambruche revint au bout d'une demi-heure amenant Mirabelle avec lui. Mais Montgomery ne voulut pas qu'elle fut introduite sur-le-champ dans la chambre de Maurice. Il alla la recevoir dans la cuisine et la fit asseoir pour lui tenir ce petit discours:

—Mademoiselle, vous devez vous réjouir, attendu que monsieur D'Aubières a échappé miraculeusement à la mort. Vous ne pouvez en justice lui garder rancune de s'être joint à nous, puisque la voix du peuple lui a dicté la conduite à tenir. Mais il a voulu obéir à la voix de son amour profond pour vous et aussi à votre ordre, et sans hésiter il a affronté la mort. Donc, mademoiselle, votre unique devoir commande à vous maintenant de prendre soin d'un blessé que vous aimez et qui vous aime! Venez, ajouta Montgomery sur un ton grave, il vous attend!

Un sanglot souleva la poitrine de la jeune fille, et très pâle et chancelante, elle suivit automatiquement le général américain. Elle

vit Maurice étendu sur un lit, Maurice qui lui souriait en lui tendant les mains.

Elle courut au lit, tomba à genoux, saisit les mains qu'elle couvrait de baisers et de larmes et murmura:

—Maurice... Maurice..* Je suis toujours à toi!

Montgomery s'était retiré discrètement. Dans la cuisine, il salua affablement la mère Ledoux et son mari, sourit à Lambruche qui fumait son calumet, assis par terre près de la porte, et s'apprêta à s'en aller.

—Pardon, général, dit Lambruche. Je veux vous remercier pour avoir raccordé monsieur et mademoiselle.

—Oh! il n'y a pas de quoi, capitaine, la chose a été la plus simple du monde. Je souhaiterais bien que nous puissions nous raccorder aussi facilement, vous et moi, ajouta-t-il avec un sourire moqueur.

—Jamais, général, répliqua Lambruche, tant qu'il y aura un moyen de vous reprendre la ville!

Montgomery éclata de rire.

—Je doute fort, mon brave Lambruche, que vous puissiez jamais la reprendre... A présent, je m'en vais prendre Québec!

—C'est bon, allez, riposta Lambruche. Mais à vouloir tout prendre, vous finirez par tout perdre!

Et Lambruche, sans le vouloir, venait de se faire prophète!

Montgomery était parti, et il n'avait pas entendu la riposte du capitaine. Il marchait par la cité conquise avec un air de triomphe, et l'avenir semblait s'ouvrir devant lui comme une immense avenue triomphale.

Non... il n'avait pas entendu la riposte de Lambruche et il ne savait pas qu'en allant à Québec il marchait à la défaite... à la mort!

FIN

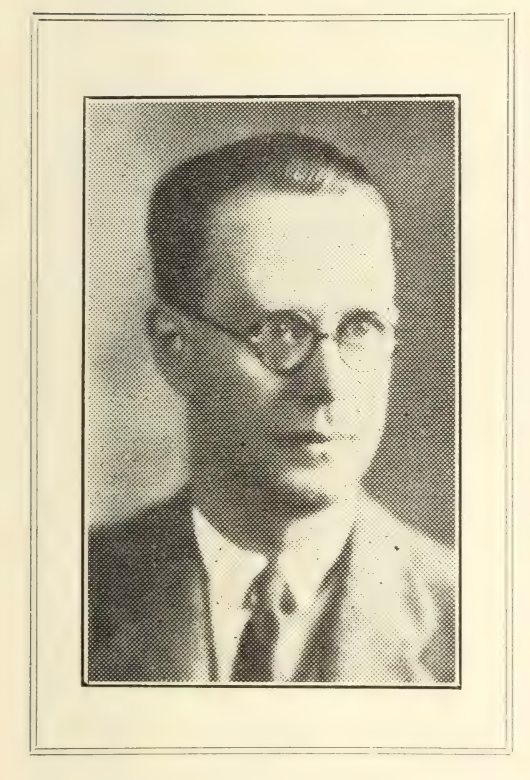
LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 26 **MENSUEL**

Gérard Malchelosse



Nous publions la photographie de Gérard Malchelosse publiciste et homme de lettres, l'un des bons et constants amis du "Roman Canadien."

Né à Montréal le 11 février 1896, Malchelosse fréquenta l'école Champlain puis l'académie du Plateau, mais on peut dire de lui que c'est plutôt un autodidacte, un *self-made man,* car c'est à son courage et à son ambition qu'il doit d'être ce qu'il est aujourd'hui dans la petite phalange de nos travailleurs de la plume. A dix ans, il tenait magasins de bonbons, cigares et journaux; à quinze ans, il est commissionnaire en librairie, propriétaire d'une bibliothèque circulante, tout en se faisant commis de bureau. Héritier de nombreuses qualités qui le signalent à l'estime de ses patrons, il deviendra successivement vendeur, correspondant, assistant teneur de livres puis comptable.

Mais ce succès matériel, peut-on dire, ne suffit pas à l'idéal d'une âme bien née, d'un caractère supérieur. Il lui faut des horizons plus larges. Il veut être utile à ses compatriotes à d'autres points de vue. C'est pourquoi, dès 1916, il mène de front d'éditer plusieurs ouvrages, fonde "le Pays laurentien", aide à la naissance de "la Revue acadienne", tout en collaborant au "Terroir", à la Revue nationale", à "La Presse", au "Canada", etc...

Intéressé à toutes les questions nationales et patriotiques, membre de la Société historique de Montréal, de la Société de Géographie et de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, de même que des Auteurs canadiens, il publie des ouvrages importants: *Benjamin Sulte et son oeuvre* (1916), les généalogies des familles Malchelosse (1918), Roupe (1918), Otis, branche canadienne (1921), Larichelière (1928), et collabore à celle des Otis américains, publiée à Chicago en 1926. En collaboration avec son vieil ami et protecteur Benjamin Sulte, il écrit *le Fort de Chambly* (1922), et avec Régis Roy *le Régiment de Carignan* (1926).

Mais l'oeuvre capitale de Malchelosse sera, sans doute, la publication des écrits épars et inédits de Benjamin Sulte, antérieurement publiés chez Ducharme et maintenant aux Editions Edouard Garand. Grand liseur de livres de tous genres et lui-même amateur d'histoire, Malchelosse éveilla de bonne heure l'attention et la sollicitude de Sulte, en qui il a trouvé à la fois un mentor sûr et un second père.

C'est à la mémoire de Sulte que se consacre dorénavant Malchelosse. Cent volumes restent à paraître. Les Editions Edouard Garand favoriseront la publication prochaine de ces mémoires intéressants si le public veut bien leur donner l'encouragement qu'ils sont en droit d'espérer.

Edouard GARAND.

15 octobre 1928.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :
"La Vie Canadienne"
Casier postal 969
MONTREAL

Le Trappeur

John Lauzon est un vieux trappeur dont l'existence presque toute entière s'est écoulée dans la forêt. De notre civilisation trépidante, il ne connait que très peu de choses, des villes pleines de miasmes et de poussière, il ignore presque tout.

C'est un primitif égaré dans notre siècle, pour qui le raffinement du plaisir consiste dans une bonne promenade sous bois, un après-midi d'automne, un fusil sur l'épaule.

Tireur émérite, très rarement cela lui est arrivé de manquer son but. S'il y a quelque gibier dans les alentours, il ne revient pas bredouille.

Je l'ai connu en Abitibi, il y a quelques années. Comme le diable se fit ermite sur ses vieux jours, il se fit colon. Maintenant, il a dit adieu à sa vie aventureuse et défriche bien prosaïquement son lot avec une énergie et une habileté rares chez un homme de son âge. Car Lauzon a soixante ans sonnés, bien qu'il n'y paraisse guère. Son ambition est de se créer une petite ferme où il puisse trouver le repos qu'une vie orageuse et mouvementée lui a bien mérité. Le garde-forestier Bourgeois, qui est chargé de l'inspection des lots dans son canton disait que "lorsque les sauvages ont passé chez lui, ils ont passé pour tout de bon". Ce n'est pas une métaphore. En effet, à le voir le teint bronzé, les yeux clignotants et vifs, les cheveux encore noirs, malgré quelques fils blancs çà et là, on lui reconnait tout de suite un air d'affinité avec la race indienne.

Il tient cela, avec son goût de la vie nomade, de son grand-père maternel "un métis sauvage" comme ils disent et qui a longtemps servi de guide aux chasseurs dans les bois du Nord Ontarien.

Il m'est arrivé souventes fois de veiller avec lui dans le "shac" qui est son habitation, ce shac est fait tout entier de ses mains.

Etabli à quatre milles du village, sans chemins carrossables à cette époque il lui était impossible d'y transporter de la planche et autres matériaux. Aussi dût-il se servir de son ingéniosité et de l'expérience qu'il avait dans ce genre de constructions.

Son "shac" peut avoir 18 pieds par 20, il est bâti en troncs d'épinette superposés et dont les interstices sont remplis de mousse. La couverture est faite de petite tole recouverte de papier. Il ne renferme, à l'intérieur, qu'une seule pièce. Elle sert de salle à manger, de fumoir, de chambre à coucher etc... l'ameublement en est des plus sommaire. Les lits, les tables et les chaises sont en bois rustique. Le plancher est fait de troncs d'arbres équarris.

Etendus sur les lits à deux étages faits de rondins et que des branches de sapin recouvrent en guise de matelas, fumant d'interminables pipes de tabac canadien dont la fumée acre emplissait la pièce, nous causions, je lui faisais conter sa vie passée. Et lui, s'animait, au récit des excursions nombreuses qu'il avait faites. Il lui semblait qu'à raconter ses souvenirs, il revivait sa jeunesse.

—Vous avez dû voir la mort de près, dans vos randonnées, lui demandai-je un soir?

—Assez souvent. Mais j'ai toujours été chanceux, et puis... j'vas t'dire, vivre, mourir, ça m'était égal. J'ai pas d'famille, j'suis tout seul... Cependant, une fois, j'ai eu peur.

—Peur, vous? et de quoi?

—Peur de mourir. C'est-à-dire... j'ai pas eu peur, j'connais pas ça. Mais j'voulais pas mourir et j'ai passé près, je t'assure. Cela date d'assez longtemps, d'une trentaine d'années. J'avais juste trente-trois ans.

—Il faut me conter cela.

Lauzon secoua les cendres de sa pipe, qu'il déposa sur la table, s'assit sur le rebord du lit, se croisa une jambe par-dessus l'autre qu'il encercla de ses mains jointes aux genoux et me narra l'une de ses nombreuses impasses qu'il avait traversées.

x x x x

Après avoir chassé tout l'hiver cette année-là, sur les bords du lac Kewagama, il partit vers la fin du printemps, en canot pour le poste de la baie d'Hudson, au lac Abitibi, vendre ses pelleteries. Comme le printemps avait été très sec, il n'avait pas plu les mois de mai et de juin, on appréhendait les feux de forêts. De fait il y en eût beaucoup durant l'été.

Plusieurs familles de sauvages passent les mois chauds, chaque année, près des postes que la Compagnie de la Baie d'Hudson et Revillon ont établis un peu partout dans le Nord. Autour de ces postes, il y a assez d'espace découvert pour les garantir contre les feux. D'un naturel paresseux et mou, ils aiment à jouir de la vie en ne faisant rien, sauf visiter les filets qu'ils étendent sur les lacs et les rivières. Leurs journées se dépensent à fumer et à rêver de longues rêveries béates et somnolentes.

L'automne venu ils retournent hiverner dans leurs territoires de chasse souvent situés à 100, 150 et même 200 milles de l'endroit où ils ont passé l'été.

Ces postes leur servent de réserve, ils sont pourvus d'église, d'école, de magasins. Ce sont de petits villages à certaines époques de l'année tout grouillants d'activité.

A côté des magasins de la baie d'Hudson, au lac Abitibi est située l'Eglise. Les jours de semaine elle sert d'école. Une jeune sauvagesse y enseignait, elle était jolie autant que les plus belles de la tribu des Algonquins. Ses yeux étaient noirs, allongés en ovale, ils avaient un charme étrange de par leur expression indéfinissable à quel point qu'on n'aurait pu dire si elle était de gaieté ou de mélancolie, le teint bronzé faisant ressortir la blancheur de ses dents, le chef casqué d'une chevelure opulente, noire comme la mure des bois, cette chevelure séparée au milieu et lissée en bandeaux sur le front, retombait sur chaque épaule en tresses épaisses. Avec cela agréable à regarder, lorsqu'elle revenait de la classe pour son modeste logement, d'une démarche féline et souple, révélant des formes pures.

John Lauzon qui n'avait rien autre chose à faire que de fumer sa bonne vieille pipe "sa pogan" et rêvasser, s'amusa plu-

BELAIR 7149-7150 4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER | LAMPES | CHAMBRES A COUCHER
CHESTERFIELDS | BIBLIOTHEQUES | DIVANETTES
CAROSSES | TABAGIES | FAUTEUILS
CHAISES | ETC. | MIROIRS
LITS | | RUGS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS exhibés dans mes vitrines.

Notez bien: J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous acheterez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.

sieurs après midi à se promener en sa compagnie.

Il la fréquenta tant et si bien, que l'automne venu, quand il lui serra la main, avant de partir pour l'hiver, sa main trembla dans la sienne, ses yeux s'embuèrent et la phrase commencée s'arrêta dans sa gorge. Il comprit tout à coup la bêtise qu'il avait faite "de jouer avec le feu" comme il disait.

Durant les premiers mois qu'il passa seul sous sa tente l'ennui obsédant des désirs irréels le poursuivit. Les journées étaient longues et cependant il lui semblait que sa vie s'emplifiait. Il souffrait bien un peu, moralement, de sa solitude, mais il adorait cette souffrance, il la cultivait pour tout ce qu'elle donnait de poésie féroce et grandiose à son existence. Il s'aperçut aussi que sa sensibilité devenait plus aigue, il parlait à ses chiens comme à des êtres humains et se surprenait parfois à les caresser longuement, chose dont il n'était guère coutumier.

Un jour il laissa son campement, situé alors à l'intersection des rivières Carcayou et Kinoyevis, pour aller à quelques 20 milles transporter des pièges et des provisions. La neige était tombée depuis un mois. On était en Décembre. Il faisait un froid Abitibien. Lauzon prit avec lui trois de ses meilleurs chiens, un gros dog noir mélange de plusieurs races, presque aussi fort qu'un cheval et deux autres plus petits. Il les attela à son traîneau et s'engagea sur la glace par la rivière, marchant le premier pour battre la neige de ses larges raquettes.

On rencontre fréquemment dans les rivières Canadiennes des trous d'air chaud qui ne gèlent pas l'hiver et qu'on ne peut apercevoir, masqués qu'ils sont par la neige.

Un peu avant d'arriver au terme de son voyage, Lauzon perdit pied tout à coup. En sentant le froid de l'eau glacée lui envahir les membres, il embrassa immédiatement la situation. Il enfonçait à pic sous la glace.

Impossible de se tirer de là lui-même. Empêtré par ses raquettes et par ses habits épais, à peine pouvait-il faire un mouvement. Et personne pour l'aider, seul dans cette sauvagerie. Il aurait beau appeler, l'écho lui renverrait son appel désespéré. Mais il a quelque chose dans sa main crispée. Instinctivement il s'était accroché aux traits de ses chiens. Il leur commanda de tirer. A cause de la pesanteur accrue par l'eau qui imbibait ses vêtements, ils n'avançaient guère, et le trappeur enfonçait... enfonçait... et devant ses yeux une image... celle de la jeune squaw qui l'avait tant intéressé cet été. Il la voyait distinctement, avec une netteté extraordinaire. Le paysage immédiat s'effaçait devant ses yeux., rien de ce qui l'entourait ne s'y reflétait. Seule cette image obsédante était gravée en sa prunelle, et cette image constituait une invitation à la vie. Des yeux regardaient les siens, des bras se tendaient vers lui, un sourire sur un visage aimé se dessinait, sourire qui était pour lui seul. La grande volupté de vivre circulait dans ses veines.

Les chiens fléchissaient, l'horreur de son sort pénètre l'homme, il ne veut pas mourir, la vie lui réserve de si belles heures. Il se raidit contre le sort, commande ses chiens sans relâche et finalement réussit à sortir de l'impasse.

Il ne reste plus que quatre arpents pour atteindre le but de son voyage, ils ne furent pas longs à parcourir. Il y avait là un "shac" bâti depuis quelques années et du bois coupé de l'année d'avant. Lauzon y fit un bon feu pour se réchauffer et après deux jours de repos retourna à son campement.

x x x x

Le récit du trappeur n'alla pas plus loin, il ramassa sa pipe qui était tombée et la ralluma.

—Et cette jeune squaw, qu'est-elle devenue, demandai-je comme il se taisait.

—J'ne sais pas, au bout de deux mois, j'y pensais plus. Quand je suis retourné au poste elle était partie pour le Témiscamingue. Elle avait laissé une lettre et m'invitait à aller la voir, je n'y ai pas été.

Il tira deux ou trois bouffées de sa pipe, je lui demandai ensuite :

—Ça ne vous tente pas de reprendre votre ancienne vie?

Et mon homme de répondre :

—Oui, ça me tente des fois, mais voistu, je me fais vieux. Il est temps que je songe à m'établir.

UBALD PAQUIN.

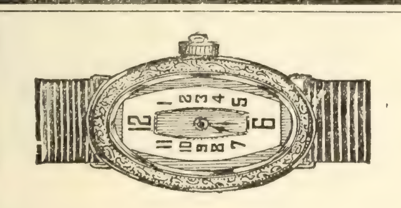
Le ridicule, l'humour, le rire

:-:-:

Il semble qu'on confonde de plus en plus le ridicule et l'humour, de même qu'avec cette gravité de commande dont on s'orne pour imposer on écarte le rire de ses lèvres. Aussi voit-on trop de gens pressés crier "au ridicule", tout comme ces insensés qui hurlent "au feu" sans qu'il y ait feu. Serait-ce un cas de névrose? Il en est d'autres qui se renferment trop étroitement dans la routine des faits et événements ordinaires, ou qui, confits benoîtement dans un certain mysticisme, lequel écarte le merveilleux des choses terrestres pour ne leur laisser voir que le prodigieux des choses surnaturelles, croient profondément que faux et ridicules sont les faits naturels qui semblent sortir de l'ordinaire.

C'est ainsi que, récemment, un très aimable "Lecteur" du "Manchot de Frontenac" daignait m'écrire que j'avais été ridicule (et notons que je demeure ridicule tant que demeure mon livre, hélas!) parce que — notez bien encore — mon héros, le Manchot, a pu se réchapper des coups mortels à lui portés par Maître Turcot. Voyons un peu, je vous le demande, quel ridicule y a-t-il là-dedans? N'arrive-t-il pas tous les jours que des morts bien et dûment trépassés ressuscitent? Et n'est-il pas plaisant de dire "qu'il est ridicule de faire revenir le Manchot de son affreux tas de blessures"?

Ceci nous porte à penser qu'un bon nombre de lecteurs ignorent les figures de littérature, notamment l'Hyperbole. Et voilà précisément où tombe le coup: en effet, mon charitable lecteur (tout chagrin de me voir si ridicule) m'informe que le Manchot "eut la gorge perforée de part en part et d'outre en outre par la terrible rapière de Maître Turcot"... Voici un lecteur qui me paraît s'en tenir aux mots et s'y agriffer! Voici, au moins, un lecteur qui ne lit point entre les lignes comme font tant d'écervelés! Que dis-je... voilà un amateur de lectures canadiennes qui ne cherche point à donner aux mots écrits ou imprimés deux poids ni deux valeurs; oui, mais qui s'attache trop aux mots ou à leur valeur radicale pure et simple s'expose à ne pas voir ou saisir la valeur figurée, et, alors, lui échappent la figure et l'image, et pour lui un mot n'a qu'un sens et qu'un sens unique. Tel étant le cas, bien mal pris est l'auteur et il ne pourra en sortir qu'à son plus grand dam. Aussi en est-on à se demander pourquoi on ne fait pas l'éducation du lecteur moyen, non pas en lui enseignant le dédain du "roman", comme prêchent trop certaines chapelles pédantes et idiotes, mais en lui indiquant les "règles" de la lecture, de même qu'on apprend à l'enfant-écolier les règles de la grammaire. Car dans une lecture il n'entre pas seulement des mots, mais aussi des idées, mais aussi des pensées, des tableaux, des suggestions, des hypothèses, des théories philosophiques et sociales expressément énoncées par l'auteur pour stimuler l'intelligence de son lecteur éventuel. Le livre n'est pas uniquement un assemblage de lignes et de caractères d'imprimerie, mais il est avant tout un "panorama", si l'on peut dire, sur lequel l'oeil humain peut se poser et se promener, ou encore il est un drame en multiples épisodes en lequel l'esprit du spectateur s'ingénie à saisir les dessous, à comprendre les corrélations, à démêler les intrigues et à tirer, tout comme l'auteur, les conséquences et les conclusions de telle action héroïque et prodigieuse. Pour atteindre cette fin il faut donc bien tenir compte



J. A. MERCIER Bijoutier et Horloger

Assortiment complet de bagues diamants, montres pour dames et messieurs, bijoux de fantaisies, argenteries, etc. Offre tout spécial pour le mois de juin, montres de dames, forme rectangulaire en 14k avec mouvement 15 pierres. Valeurs de $20.00 pour $14.75. Réparations faites avec soin et garanties.

1410 rue Beaudry, — MONTREAL

1ère porte au nord de la rue Ste-Catherine-Est

Téléphone EST 9894 Résidence EST 1407F

des lieux où se passe l'action en marche, de l'heure de telle scène particulière, du décor, des personnages qui agissent et surtout de leur tempérament et passions, et aussi de l'époque où tel drame se sera déroulé. Il importe encore de reconnaître que, entre les mots écrits et la pensée qu'expriment ces mots ou ce qu'ils peuvent représenter, il y a souvent plus que la longueur d'une lame de rapière, et il convient de savoir que, souvent, très souvent, tel mot pourra occire ce que la pensée qui en dérive pourra faire revivre par après.

Pour en revenir à notre Manchot, j'admets qu'il pourrait y avoir ridicule, ou tout au moins un semblant, si le fait rapporté était l'unique du genre qui se soit passé dans notre monde immense depuis l'aurore de sa création. Or, l'Histoire de notre Humanité est toute pleine de faits analogues, et pas un jour ne se passe que nous n'assistions au prodigieux et au miraculeux. Tenez! il n'y a pas si longtemps — douze ans — l'Histoire nous narrait la mort, ou mieux l'assassinat, ou, mieux encore, l'exécution de Raspoutine, cet ancien confident de la dernière Tsarine de Russie, et cependant le monde n'a pas paru prendre au ridicule ce notoire événement. Voyons donc comment fut exécuté cet homme:

"Voici le prince Youssoupoff faisant manger à Raspoutine des gâteaux empoisonnés et boire du vin non moins bien apprêté... apprêté, s'il-vous-plaît, au cyanure de potasse et à forte dose. Bon, l'homme est fini...! Mais non: le poison ne semble pas bien bien mortel, quoique, à la vérité, il malmène assez durement l'estomac d'acier de l'ancien moine. Voilà un individu — mais n'était-ce pas un prophète? — qui doit avoir la vie dure! Youssoupoff se décourage. Il quitte la salle à manger où l'on est et monte précipitamment au premier étage pour annoncer à ses complices, au guet, que "l'animal ne veut point mourir".

—Voici un revolver, dit le député de la Douma, Pourichkevitch, avec cette arme vous en viendrez à bout!"

Le prince s'empare du revolver, descend en sourdine et loge dans la direction du coeur de Raspoutine deux bonnes balles. Cette bonne fois, l'homme tombe... frappé à mort selon toutes apparences. Youssoupoff remonte à l'étage supérieur pour dire aux autres que "tout est fini". On descend... tableau! Oui, tableau: pas de Raspoutine... pas de cadavre dans la salle à manger tout à fait déserte! On cherche... Là, à travers le jardin, une ombre humaine marche en chancelant du côté de la rue, et l'on aperçoit sur la neige des taches de sang... C'est lui! C'est Raspoutine! Vivant?... On va bien voir: l'un des complices du prince saisit une massue, se glisse doucement par derrière le moine et lui assène sur la nuque un formidable coup. Raspoutine est un colosse, un colosse solide: il ne tombe pas. Là, dehors et quasi dans la rue, solitaire si l'on veut, le pistolet est dangereux à cause du bruit qu'il fait quand on le presse d'agir. C'est égal, on a décidé tous les risques, et, à nouveau, Youssoupoff engouffre trois autres balles de son arme à feu dans la poitrine du colosse récalcitrant. Et lui, pour la deuxième fois, s'affaisse, s'abat lourdement; et, quoique immobile, mort sans aucun doute, il importe de s'assurer que cet homme n'en reviendra point, et c'est pourquoi le complice à la massue se met à taper et retaper le front et le visage de Raspoutine. Ce visage est tout meurtri tuméfié, le sang coule, un oeil saute de l'orbite... Alllons! tout est bien fini à présent, c'est clair, sûr et certain. Alors vite! une auto pour aller jeter ce cadavre encombrant dans la Néva. Une demi-heure se passe encore et nous voici roulant vers le pont Petrowsky. Là, on retire le cadavre de la voiture et l'on se met à six pour hisser le fardeau sur la balustrade. Mais ne voilà-t-il pas que le "mort" n'est pas encore mort... Ah! non, il ne tient pas, ce tenace Raspoutine, à faire le "saut de la mort"... Il se débat, il grogne... mais il a, naturellement, moins de vigueur qu'au moment de l'empoisonnement ou de sa "première mort"; et puis, autre désavantage contre lui: il y a là six jeunes hommes solides qui le poussent dans l'abîme..."

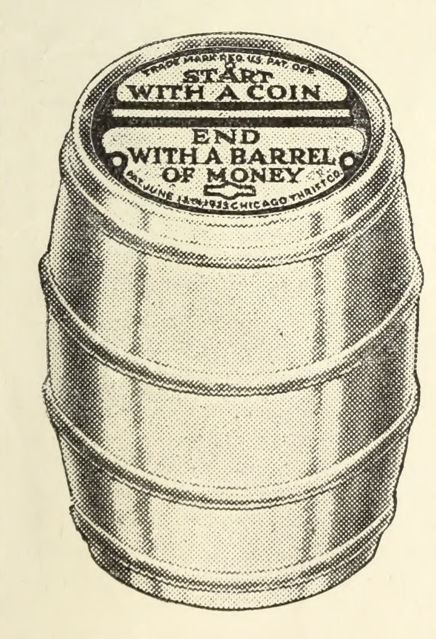
Voyons voir, après cette histoire, si notre Manchot est encore ridicule! Raspoutine ne mériterait-il pas de passer pour cent fois plus ridicule? N'objectons point que Raspoutine était un colosse d'acier et que le Manchot, corporellement, n'était qu'une petite créature de rien, car alors nous pourrons prouver que, fort souvent, il y a plus de résistance et d'endurance dans un petit corps que dans un gros.

Abrégeons... Mon bienveillant "Lecteur" va plus loin en me conseillant: "Il

faudra vous corriger, si vous voulez mieux être apprécié des "gens sérieux". Voyez-vous ça? Des "gens sérieux"... Mais voilà bien d'où part toujours le ridicule, car le ridicule est fils de l'importance et de la prétention. Maître Turcot, en voulant prendre trop au sérieux et au solennel son rôle de suisse et se hausser au sommet de l'importance, ne tourne-t-il pas au ridicule? et n'est-ce pas ce que j'ai tenu à faire comprendre? Combien de nos hommes publics sont de véritables Maîtres Turcot! Et des Maîtres Turcot on en trouve dans toutes les classes, car il y a toujours des hommes pour afficher avec gravité une supériorité sur les autres hommes qu'ils n'ont point. Combien ne cherchent qu'à imposer, à éblouir? Et combien nous font rire? Rire... Quoi! ne veut-on pas maintenant nous empêcher de rire comme on cherche à nous empêcher de boire? Et, demain, ne voudra-t-on pas nous empêcher de coucher avec nos femmes? Mais faire disparaître le rire, c'est tuer le germe dans l'humanité! N'est-cepas ridicule de ne pas rire quand, avec le temps qui progresse, la vie se montre plus belle, plus brillante et meilleure? Sans doute, il y a plusieurs sortes de rire, de même qu'il y a des femmes brunes, blondes et châtaines. Il y a le rire bas, grossier, stupide, ignoble, bestial, hideux . . . il y a même le rire assassin. Mais il est, par contre, un rire louable, bon, honnête, intelligent, vif et joyeux; et ce rire qui, par exemple, tombe par gouttes d'or de ces jolies lèvres roses expressément faites par Dieu pour le baiser et le sourire, n'est-il pas, ce rire mélodieux, la plus exquise musique dont se réjouisse l'humanité? et n'est-il pas la vibration d'une âme pure et bonne et d'une intelligence sereine et gaie? Voilà bien, il nous semble, le rire dont l'homme sérieux devrait user largement, et que ne fait-il résonner ce rire vivifiant devant même les plus fantastiques hyperboles au lieu de baisser les yeux avec pruderie comme ce bon Monsieur Prudhomme, ou de clamer comme ce puritain de Sir John: Ridiculous, my dear! . . .

Non... à quoi sert de parler de ridicule en notre Canada où le ridicule "ne tue pas"... même s'il y a vraiment ridicule! Et si vraiment encore l'auteur du Manchot de Frontenac a été ridicule, on a la preuve qu'il continue à se bien porter. Le meilleur moyen pour ne pas devenir fielleux, c'est de ne pas se faire de fiel, voilà tout!

Jean FERON



ÊTRE INSTRUIT

Est une nécessité. En déposant 10c par jour, dans une de nos banques que nous vous donnons **gratis** vous aurez suffisamment pour créer une **DOT** pour votre fille ou pour un cours **universitaire** pour votre fils.

Demandez détails

VICTOR ARCHAMBAULT

SURINTENDANT PROVINCIAL

THE EMPIRE LIFE INSURANCE CO.

Edifice La Patrie, - MONTREAL

CE QUI FAIT LE SUCCES DU "ROMAN CANADIEN"

Si, parmi les innombrables publications qui sont offertes au lecteur canadien-français, **"LE ROMAN CANADIEN"** a su prendre une des premières places; si, dès sa naissance, elle s'est imposée et a conquis la faveur du public; si, elle a vu chaque jour sa clientèle s'étendre, sa vogue grandir, et son succès devenir plus éclatant, elle le doit à

SES CONTEURS:

Qui sont non pas d'obscurs feuilletonnistes anonymes, mais bien les écrivains canadiens les plus célèbres et les plus reputés, les romanciers les plus en vue et les plus aimés du public, des maîtres enfin, comme Jean Féron, Andrée Jarret, J E. Larivière, Henri Doutremont, N. M. Mathé, Mme A. B. Lacerte, J. F. Simon, et tant d'autres dont le nom est synonyme de succès et qui tous, rivalisent de zèle, d'imagination et talent pour faire du **"ROMAN CANADIEN" la publication la plus attrayante et la plus passionnante.**

SES ROMANS:

Qui, tous inédits, tous écrits spécialement pour ses lecteurs sont aussi captivant qu'originaux. Fertiles en péripéties de toutes sortes, et touchant successivement à tous les genres, drame, histoire, comédie, voyage, police science, fantaisie etc—ils forment dans leur infinie variété un recueil de récits poignants, saisissants, où l'homme apparait parfois dans toute sa noblesse, parfois dans toute son infamie, où passent les femmes dévouées jusqu'au martyre et les criminelles exaltées jusqu'à la folie, où se multiplient les émotions les surprises et les coups de théâtre.

SES ILLUSTRATIONS:

Qui ajoutent à ces récits un attrait qu'on ne saurait trouver ailleurs en accroissent encore l'intérêt. Un roman sans illustration c'est une maison sans fenêtres! et une publication vraiment moderne, vraiment soignée ne saurait s'en passer. C'est ce qu'a compris **"LE ROMAN CANADIEN"** qui n'a pas reculé devant les sacrifices d'argent pour semer son texte de dessins d'artistes du terroir permettant ainsi au lecteur de suivre l'action pas à pas et de vivre vraiment la vie des héros dont les exploits lui sont contés.

SA COUVERTURE:

En couleurs d'une si haute tenue artistique et dont l'exécution est confiée au maître illustrateur **ALBERT FOURNIER,** qui — sans faire appel à des procédés trop faciles et trop communs, sans inutiles débauches de couleurs et sans choquer jamais le goût des plus délicats, et des plus difficiles — sait à mereille exécuter de sa plume habile les compositions les plus originales et les plus saisissantes, évoquant d'une façon magistrale les scènes les plus violentes, les plus tragiques, les plus sentimentales, et les drames les plus sombres et le plus terribles.

SON PROGRAMME:

En un mot, qui est de distraire et de récréer ses lecteurs, de leur faire vivre les aventures les plus étranges et les plus passionnantes, de leur apporter les émotions les plus intenses et les plus inattendues, tout en restant avant tout une publication honnête, morale et saine, formant par son ensemble la bibliothèque familiale la plus riche et la plus variée, pouvant être lue par tout le monde et donnant pour un prix modique les chefs-d'oeuvre inédits des maîtres du roman canadien.

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE ROMAN CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth

PRIX CHAQUE VOLUME: 25 CENTS
PAR LA MALLE: 30 CENTS

Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586 MONTREAL

Quelques ouvrages nouveaux des Editions Edouard Garand

Trente ans, rue Saint-François Xavier ou ailleurs.
par:

Mme FRANCOEUR

Prix: 75c 1 vol.

Voici un volume que l'on peut offrir au public en disant:
"Garanti vous intéresser ou argent remis".

"Etienne Parent, Wilfrid Laurier", Etc., etc., etc.
par:

BENJAMIN SULTE

Prix: 75c 1 vol.

La Maison Garand en entreprenant la publication des **Mélanges Historiques"** continue une oeuvre patriotique digne de son initiative.

"Ma cousine Mandine"

Roman Canadien, par:

N. M. MATHE

Prix: 75c 1 vol.

Après deux éditions dans "le Roman Canadien" voilà ce grand succès imprimé sous un format de luxe.

"Mélodies Poétiques"

par:

WILFRID PROULX

Prix: 1 vol. 50c

M. Wilfrid Proulx vient de gagner le grand prix de poésie des Chevaliers de Colomb.

"L'Homme à la Physionomie Macabre""
par:

MOISETTE OLIER

Prix: 75c 1 vol.

Un volume qui vient de connaître la faveur du public. En effet il ne reste que quelques exemplaires à offrir à l'Elite.

"La Terre que l'on défend"
par:

HENRI LAPOINTE

Prix: 75c 1 vol.

Pour les âmes bien nées la valeur n'entend pas le nombre des années, l'on peut dire la même chose de l'auteur de ce Roman à la fois patriotique et sentimental.

"A la Fleur de Peau"

par:

RAYMOND GODIN

AVOCAT

Prix: 75c 1 vol.

Un recueil d'observations finis qui égratigne **"A la Fleur de Peau"**, sans faire aucun mal.

"Contes pour la Jeunesse"

par:

FRANÇOISE MORIN

Prix: 50c 1 vol.

Un auteur de douze ans, voilà ce qui promet et le public peut juger ce que promet ce livre.